

Effacée 3 - Brisée

Teri Terry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



brisée

Teri Terry

La Martinière **j.**
paris

Du même auteur :

Effacée – tome 1
2013

Fracturée – tome 2
2014

Photographie de couverture : © Jamie Grill/Getty Images

Édition originale publiée en 2014 sous le titre *Shattered*

par Orchard Books, Londres,

une marque de Hachette Children's Books UK.

© 2014, Teri Terry,

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2015, Éditions de La Martinière Jeunesse,

une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-6116-8

www.lamartinierejeunesse.fr

www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À ma mère

Sommaire

Du même auteur :

Copyright

Dédicace

Table des matières

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Épilogue

Remerciements

À propos de l’auteur

Chapitre 1

— **K**yla ? Tu as peur ?

Aiden s'est garé devant la bâtisse décrépie et me dévisage attentivement. Moi, je garde les yeux rivés sur la façade. Elle ne paie pas de mine, mais les apparences sont souvent trompeuses. Les gens, surtout, peuvent être très différents de ce qu'ils donnent à voir, si bien qu'il est impossible de deviner leur vraie nature. Ainsi, j'étais loin de soupçonner les souvenirs enfouis dans les profondeurs de mon être.

Je secoue la tête.

— Bien sûr que non.

Enfin, c'est ce que je croyais. La camionnette qui arrive derrière nous me fait soudain changer d'avis.

— Les Lords..., chuchoté-je en me ramassant dans mon siège.

Un van noir s'est arrêté au milieu de la rue, nous bloquant le passage. La panique me paralyse. En même temps, une voix intérieure me supplie : *Cours !*

Aussitôt, je me sens ramenée à une autre époque, devant le Lorder Coulson. Je revois son arme pointée vers moi, entends la détonation...

Bang !

Le sang de Katran a jailli. Une vague écarlate et chaude, m'inondant en même temps qu'elle emportait la vie de mon ami.

Étrangement, cette mort a résonné en moi comme un écho, et la mémoire m'est revenue : j'avais vu mon père mourir. Assassiné par ma faute, lui aussi.

Aiden jette un coup d'œil dans le rétroviseur et pose affectueusement sa main sur la mienne. Une portière du van vient de s'ouvrir, et une silhouette menue apparaît. C'est une femme, un chapeau enfoncé sur le front pour dissimuler son visage. Elle se dirige jusqu'à la porte du bâtiment et disparaît.

— Regarde-moi, Kyla, m'ordonne Aiden d'une voix calme et rassurante.

Je m'arrache à la contemplation de la camionnette.

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, ajoute-t-il en m'attirant dans ses bras. Fais comme si nous étions amoureux. Sinon, ils ne vont pas comprendre pourquoi on s'attarde.

J'obéis, obligeant mon corps à se détendre contre le sien, à respirer

lentement.

Ils ne sont pas là pour moi. Ils vont s'en aller.

Aiden me serre encore plus fort. Derrière nous, des pneus crissent sur le gravier, un moteur tourne.

— Ils sont partis, annonce Aiden, sans me relâcher pour autant.

Soulagée, je pose la joue sur son épaule. Je sens les battements de son cœur, la chaleur de son corps qui se répand en moi. C'est agréable, et même plus encore...

Sauf que ce « en plus » n'est pas possible. Aiden n'est pas Ben.

La peur laisse la place à la gêne, puis à la colère. Qu'est-ce qui me prend de réagir comme ça à la vue des Lorders ? Je me croyais plus courageuse... D'autant qu'en chemin, Aiden m'a expliqué qu'ils fréquentent ce centre.

Les Lorders sont les représentants officiels du gouvernement. Ils ont de l'argent et du pouvoir, notamment celui d'obliger les gens à détourner les yeux et à se taire. Cette femme est sans doute l'épouse de l'un d'entre eux. Et elle vient forcément ici pour la même raison que la mienne.

Aiden m'observe avec tendresse.

— Tu veux vraiment aller jusqu'au bout, Kyla ?

— Oui. Et tu ne dois plus m'appeler Kyla.

— Ce serait plus facile si tu avais choisi ton nouveau nom.

Cette fois, je garde le silence. Ma réponse risque de lui déplaire...

— Bon, alors n'oublie pas d'être naturelle, soupire-t-il. Si tu as l'air à ta place, personne ne te prêtera attention.

— D'accord.

— Maintenant, file, avant que quelqu'un d'autre n'arrive.

D'autres Lorders ? Non, merci.

Je mets pied à terre. C'est un jour gris de janvier, et le froid justifie l'écharpe qui m'enveloppe la tête. Je me hâte de gagner la porte de la clinique.

À l'intérieur, mes yeux s'agrandissent de surprise. L'immense entrée, très design, est meublée de fauteuils énormes, une infirmière pimpante se tient derrière le comptoir d'accueil et une musique douce nous enveloppe. Puis je me reprends. Je dois donner l'impression que cet univers m'est familier.

Du coin de l'œil, j'aperçois quand même un garde dans un angle. Le luxe n'exclut pas la sécurité !

La femme que nous avons vue sortir du van des Lorders est installée dans un fauteuil, un verre de vin à la main.

L'infirmière vient à ma rencontre en souriant.

— Bonsoir. Connaissez-vous votre numéro ?

— 7162.

Ici, tout est anonyme, par souci de discrétion. Évidemment, c'est mieux pour moi, mais en tant qu'ancienne Effacée je n'apprécie guère d'être identifiée par un numéro. Comme celui gravé dans le Nivo jadis fixé à mon poignet – une sorte de bracelet électronique signifiant à tous que j'avais été délinquante.

Je n'ai plus de Nivo mais ma chair en a gardé l'empreinte.

L'infirmière tapote sur sa tablette.

— Asseyez-vous un instant, m'ordonne-t-elle gracieusement. Un médecin TAIM va venir vous chercher.

Je m'exécute et tressaille en sentant mon siège bouger pour épouser les formes de mon corps.

TAIM signifie « Technologie d'Amélioration de l'Image ». Une pratique de pointe – d'un coût astronomique et totalement illégale. Je suis ici grâce à l'organisation d'Aiden, le Service des Personnes Disparues.

Le SPD a pour vocation de retrouver des gens et de faire campagne pour que soit révélée la vérité sur les Lorders. Mais il aide aussi des individus à quitter le pays, et d'autres à y entrer clandestinement. Notamment des chirurgiens spécialisés en TAIM et désireux de gagner beaucoup d'argent.

La femme du Lorder se tourne vers moi. Elle doit avoir dans les cinquante ans. Si la rumeur est vraie, elle en paraîtra vingt de moins en quittant ces lieux. Il y a une lueur interrogative dans son regard, du genre « Que faites-vous ici, à votre âge ? ».

Je reste impassible.

Puis une porte s'ouvre et des pas s'approchent. La femme se redresse, croyant qu'on vient la chercher. Mais l'homme s'arrête devant moi. Il ne ressemble à aucun des médecins que je connais, dans sa tenue de service pourpre, taillée dans un tissu chatoyant. Et qui plus est, assortie à ses cheveux bicolores et à ses yeux couleur grenat !

Il me tend les mains, m'aide à me relever et fait mine de m'embrasser sur les joues. En réalité, il se contente de claquer les lèvres loin de moi.

— Bonjour, ma chère, je suis le Dr De Jour, mais vous pouvez m'appeler Doc. Par ici, je vous prie.

Il a un léger accent chantant, aux inflexions mélodieuses. Serait-il irlandais ?

Je retiens un sourire satisfait devant le regard indigné que me lance la femme assise lorsque je passe devant elle. Elle doit se demander qui je suis et pourquoi je passe avant elle. Si elle savait, elle filerait me dénoncer à son Lorder de mari !

Le Dr De Jour – Doc – a l'air déçu par la simplicité de ma requête.

— Vous ne voulez rien d'autre ? Vraiment ? Juste les cheveux, et en brun !

Il prononce le mot comme si cette couleur était le comble de la médiocrité. Mais ce qu'il me faut, c'est changer de tête afin de passer inaperçue. Le brun me semble parfait pour ça.

— Oui.

— Vous êtes pourtant d'un si joli blond, soupire-t-il. Et bien difficile à retrouver. Je dirais... « Soleil sur les premières jonquilles », du numéro douze... avec des mèches en numéro neuf... oui, peut-être...

Il passe les doigts dans mes cheveux d'un air attentif, comme s'il allait donner cette teinte à sa prochaine patiente. Puis il étudie mon visage.

— Et la couleur de vos yeux ?

— Non. J'aime bien.

— Moi aussi. Mais des yeux d'un vert pareil, c'est un risque. Une nuance rare. « Vert pomme 26 », en plus intense...

Soudain, il fait pivoter la chaise où je suis assise et me détaille de la tête aux pieds.

— Vous n'aimeriez pas être plus grande ?

— Vous pourriez ? m'étonné-je.

— Bien sûr. Évidemment, ça prendrait du temps.

Je suis à la fois stupéfaite et un peu vexée.

— Vous me trouvez trop petite ?

— Non non... Enfin, je dirais, juste en dessous de la moyenne.

— Les cheveux, ça suffira.

— Bien. Vous savez que TAIM est une forme de géné-technologie accélérée... Nos modifications sont définitives. Vous resterez brune toute votre vie. Sauf si vous revenez me voir.

Il me tend un miroir et je me regarde. C'est vraiment bizarre de me dire que la prochaine fois que je ferai ce geste, je ne verrai plus les cheveux que j'ai toujours eus. La couleur est belle, sans doute, mais ils sont tellement fins...

J'ai toujours voulu des cheveux épais. Comme la magnifique crinière sombre d'Amy – la première chose que j'ai remarquée chez ma nouvelle sœur, lorsque, après mon Effacement, il y a seulement quelques mois, j'ai découvert la famille qui allait désormais être la mienne.

— Attendez une minute, m'écrié-je, pourriez-vous...

Doc fait à nouveau pivoter la chaise pour plonger ses yeux pourpres dans les miens. Difficile de ne pas être fascinée.

— Oui ?

— Pourriez-vous les rendre plus longs et plus épais ? Peut-être aussi avec quelques mèches plus claires. Rien d'extravagant... Il faut que ça ait l'air naturel.

— C'est comme si c'était fait.

Il bat des mains, soudain joyeux à l'idée d'un problème à résoudre.

Plus tard, je m'allonge sur une table qui s'anime à mon contact, comme les fauteuils de la salle d'attente. Elle se moule à mon corps et le tient immobile. Je lutte contre la panique. Est-ce ainsi que j'ai été Effacée ?

Non. Les deux opérations n'ont rien à voir... Je dois me calmer. Je me concentre, revois la photographie de mon opération dans mon dossier d'hôpital. J'étais attachée sur une table, impuissante. Ici, personne ne me retient prisonnière.

Les Lorders et leur chirurgie m'ont volé mes souvenirs, ont placé une

puce électronique dans mon cerveau pour contrôler le siège des émotions et des douleurs. Elle aurait pu me tuer, avant qu'on ne m'enlève mon Nivo. Maintenant, c'est différent. On va seulement changer la nature de mes cheveux. Et c'est mon choix, rien ne m'y oblige.

J'entends une musique lointaine. Le monde semble noyé dans le brouillard. Mes paupières s'alourdissent. Des pensées me traversent, sans suite...

Je vais avoir une autre apparence, avec d'autres cheveux, que Ben ne caressera plus. Lorsqu'il m'embrassait, c'était un geste familier.

Depuis que les Lorders l'ont emmené et ont effacé sa nouvelle mémoire, il ne sait plus qui je suis. Mais avec le temps parviendra-t-il à se souvenir de notre relation ? À comprendre que c'est moi, la fille de ses rêves ?

Sauf que si je deviens brune, il pourrait ne pas me reconnaître.

Je déglutis. Ma bouche voudrait former des mots, demander au médecin d'arrêter. Dire que j'ai changé d'avis... Mais aucun son ne sort de ma gorge.

Les visages au-dessus de moi ne sont plus que des formes floues, qui laissent lentement place au néant.

Nous courons côte à côte dans la nuit. Les longues jambes de Ben ont un rythme plus ample que les miennes, mais je me maintiens à sa hauteur.

Il pleut.

Nous n'y prêtons pas attention. À présent, la colline est plongée dans l'obscurité.

Il accélère, passe devant moi.

L'eau coule sur le sentier étroit, taillé dans la roche. Bientôt, nous sommes trempés et couverts de boue.

Lorsqu'il atteint le sommet, Ben lève les mains au ciel et éclate de rire.

Je l'entoure de mes bras et l'entraîne sous un arbre, puis me blottis dans sa chaleur.

Mais il y a quelque chose qui ne va pas.

— Ben ?

Je m'écarte un peu et plonge le regard dans ses yeux familiers ; d'un brun chaud, comme du chocolat fondu, et traversés de lueurs ardentes. Des yeux perplexes.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il secoue la tête et me repousse.

— Je ne comprends pas, murmure-t-il.

— Quoi ?

— Je te connais ? Je ne me rappelle plus...

— Ben, voyons, c'est moi...

Moi qui, au juste ? Kyla ? Ondée ? Lucy ?

Qui suis-je vraiment ?

La panique me serre la gorge.

Soudain, Ben se détourne, s'élance sur le sentier, puis disparaît.

Je m'affaisse contre l'arbre.

Dois-je chercher à le rattraper ? À quoi bon, s'il ne me reconnaît toujours pas ?

Mais faire demi-tour, sans lui, c'est admettre que je l'ai perdu.

Le ciel est soudain zébré d'un éclair éblouissant, révélant les arbres et la pluie battante. Puis le tonnerre résonne, si fort que j'en tremble violemment.

Comme si l'univers reflétait la douleur que je ressens à cause du départ de Ben.

Puis quelque chose en moi me force à bouger. Un instinct, me disant qu'il est dangereux de rester sous un arbre pendant un orage. Je me redresse, hésite encore.

Tant que j'ignorerai qui je suis vraiment, je ne saurai quel chemin prendre.

Chapitre 2

Plusieurs jours s'écoulaient avant que Doc me tende enfin un miroir.

Je pose doucement mes doigts sur mes cheveux – oui, *mes* cheveux.

Une masse d'un brun chaud, avec des reflets dorés magnifiques. Le contraste est si fort avec le vert de mes yeux que je plisse les paupières pour examiner mes iris, soudain soupçonneuse. Et si Doc n'avait pu s'empêcher de les rendre plus verts ?

Mais non, c'est bien la couleur que j'avais à la naissance.

Donc, me voilà brune. Je touche encore ma crinière soyeuse et épaisse, qui tombe jusqu'au creux de mes reins. Puis je grimace. Mes cheveux sont si lourds que le simple fait de tourner la tête me fait mal. Il va falloir du temps pour que je m'habitue.

— Votre cuir chevelu restera sensible pendant un moment, déclare Doc en me tendant un petit flacon. Ces cachets soulageront la douleur, mais n'en prenez pas plus de deux par jour pendant une semaine. Alors ?

Je me force à me détourner du miroir et lève les yeux vers lui.

— Alors quoi ?

— Ça vous plaît ?

J'ai été tellement surprise que j'ai oublié de le remercier !

— Au-delà de mes espérances, dis-je avec un sourire de reconnaissance.

— Selon moi, il faut encore une petite touche.

Il me soulève le menton pour mieux me dévisager. Si c'était quelqu'un d'autre, je serais mal à l'aise, mais de sa part cela ne me dérange pas. C'est comme s'il prenait des mesures, pesait le pour et le contre. Pour ou contre quoi, au juste ?

Veut-il modifier ma peau ou la structure de mon visage... ? Son regard scrutateur semble distinguer les cellules individuelles et les gènes qu'elles contiennent.

Puis il se dirige vers un meuble composé de nombreux tiroirs. Il en ouvre plusieurs et me tend enfin un objet.

— Des lunettes ? m'exclamé-je. Pour quoi faire ? J'y vois très bien...

— Faites-moi confiance, mettez-les.

J'obéis et me regarde à nouveau dans le miroir. Cette fois, je retiens un

cri de stupeur.

La monture, en métal argenté et patiné, convient parfaitement à la forme de mon visage. Mais ce n'est pas cela qui m'a coupé le souffle.

Ce sont mes yeux. Les verres des lunettes sont transparents, et pourtant, cela change la couleur de mes iris, devenus d'un bleu-gris ardoise. Je tourne la tête d'un côté et de l'autre, enlève les lunettes, les remets, m'examine comme si j'examinais une inconnue. Cette fille brune est quelqu'un d'autre. Elle a l'air plus âgée, aussi. Personne ne la reconnaîtra. Pas seulement Ben. Je pourrais passer près de maman et d'Amy dans la rue sans qu'elles aient la moindre idée de mon identité.

— C'est étonnant. *Vous* êtes étonnant, docteur De Jour !

— À votre service, réplique-t-il avec un grand sourire. Et ne vous inquiétez pas pour les lunettes. Au Royaume-Uni, on ne connaît pas encore cette technologie. Personne ne soupçonnera quoi que ce soit.

Il fait tourner ma chaise pour que nous soyons face à face.

— Voilà. La fille blonde aux yeux verts n'existe plus, remplacée par une version plus sophistiquée. Maintenant, vous avez l'air d'avoir dix-huit ans. Avec votre nouvelle carte d'identité, vous pourrez voyager. J'espère – non, je suis certain que nous nous reverrons.

— Merci pour tout, Doc.

Il penche la tête de côté, et continue à m'observer.

— Qu'y a-t-il ?

— Non, rien... Quelque chose qui m'interpelle, et dont je devrais me souvenir... Mais il est temps de partir, à présent.

Il m'ouvre la porte et ajoute :

— Dites à Aiden que j'ai besoin de le voir.

Plus tard ce jour-là, je me retrouve dans une petite pièce au fin fond d'une usine. On y fabrique de fausses identités... De nouvelles vies y éclosent dans la demi-pénombre.

— Votre nom ? me demande un homme assis derrière le bureau.

J'hésite.

À ma naissance, on m'a appelée Lucy. Puis j'ai choisi le nom d'Ondée quelque temps après avoir été enlevée par Nico et ses terroristes anti-gouvernement – un nom de guerrière. Arrêtée, puis Effacée, j'ai été rebaptisée Kyla par un fonctionnaire de l'hôpital.

Tant d'identités en dix-sept ans...

— Nom ? s'impatiente l'homme.

— Donna Kelly.

Ce nom-là contient tous les précédents. Tous mes visages, tous mes passés. Je l'habite pleinement.

Peu après, je me retrouve en possession d'une fausse carte d'identité, avec la photo d'une fille de dix-huit ans, brune aux yeux gris, libre de voyager et de vivre sa vie.

Chapitre 3

Au bout d'un moment, le car quitte les faubourgs de Londres pour s'engager sur une route de campagne.

J'ai insisté pour rentrer seule de la clinique de chirurgie esthétique. Avec mon nouveau look, je n'ai plus besoin de me cacher. Seulement, je ne pouvais pas prévoir qu'il y aurait une alerte à la bombe dans un des trains menant à la capitale – une bombe des TAG, évidemment.

Du coup, tout le réseau ferroviaire est bloqué pour l'enquête et j'ai été obligée de prendre un car. Le moindre cahot se répercute dans mon crâne douloureux ; je serre les mains pour m'empêcher de tenir le poids de ma nouvelle chevelure. Inutile d'attirer l'attention avec un comportement bizarre.

Des champs, des fermes et des villages défilent à toute allure. Peu à peu, je retrouve un paysage familier. Nous approchons de l'endroit où j'ai vécu avec maman et Amy, jusqu'au jour où la bombe des TAG a failli me tuer. Une bombe que Nico avait insérée dans mon Nivo.

Le jour où je me suis enfuie.

Je me suis cachée chez Mac, un ami en qui j'ai toute confiance, même si je le connais peu. C'est le cousin du petit copain d'Amy, et il s'occupe avec Aiden du Service des Personnes Disparues. Ils m'ont offert leur aide sans poser de question, m'ont proposé une cachette sûre, une chance de construire une nouvelle vie. L'ancienne, avec maman et Amy, est terminée depuis peu.

Pourtant, elle me paraît déjà lointaine.

C'est comme si le destin me séparait sans cesse des miens...

Un long corbillard arrive en sens inverse, obligeant la circulation à ralentir des deux côtés de la route. Une voiture noire le suit. Elle est occupée par deux personnes, dont l'une est penchée sur l'épaule de l'autre. C'est une jeune fille au teint sombre et aux cheveux d'un noir de jais. La conductrice est plus âgée, et très pâle. J'écarquille les yeux : c'est maman et Amy !

Le car s'arrête non loin de la longue allée menant à la maison de Mac. Je m'y élance, préoccupée par ce que je viens de voir. À quel enterrement se rendaient ma mère et ma sœur ? L'inquiétude me gagne tandis qu'une autre

partie de mon cerveau enregistre un changement : le ciel est étrangement bas et le fond de l'air est glacé. Va-t-il neiger ? Jamais je n'ai vu la neige, et pourtant il me semble que j'adore ça. Certes, quand j'étais Lucy, j'ai dû en faire l'expérience : enfant, j'ai grandi dans la région du Lake District. Mais les souvenirs de Lucy ont été effacés par la chirurgie des Lorders.

La maison de Mac apparaît au tournant. C'est une construction isolée, fermée à l'arrière par un haut portail. Depuis l'allée, j'aperçois un long trait blanc et brillant au-dessus. Un van est garé là... celui d'Aiden ?

On m'attend, si j'en crois le rideau qui vient de retomber sur la fenêtre de devant. Un instant plus tard, Mac ouvre la porte d'entrée.

— C'est vraiment toi, Kyla ?

— Je m'appelle Donna, maintenant.

J'entre et ôte mon béret, ce qui m'arrache une grimace de douleur. Aiden est là aussi, et mon expression de souffrance ne lui a pas échappé.

— Tu as mal ? Je t'avais proposé de venir te chercher...

Je réponds d'un haussement d'épaules et me dirige vers l'ordinateur au fond du couloir, prenant juste le temps de laisser mon écharpe et mon manteau sur une chaise. Je dois comprendre ce que faisait ma famille derrière ce corbillard. Un coup d'œil sur un site d'actualités locales va me renseigner...

L'ordinateur de Mac est illégal. Il ne l'a pas déclaré au gouvernement et il capte Internet sur des réseaux clandestins. Skye, la chienne de Ben, tente de me faire la fête mais je lui donne une rapide caresse et la repousse.

Une fois devant l'écran, prise d'une soudaine inspiration, je consulte d'abord le site Internet du SPD. Je cherche la fiche de Lucy Connor, disparue de la ville de Keswick à l'âge de dix ans, et récemment retrouvée. Ma véritable identité, volée par les Lorders, et reconquise grâce à mes amis.

Or, maintenant, la fiche porte l'inscription « Décédée ».

Je contemple l'écran, abasourdie, puis tressaille en sentant une main se poser sur mon épaule.

— Tu as l'air en forme, pour une morte, raille Mac. J'aime beaucoup tes nouveaux cheveux.

Je pivote. Aiden est là aussi, près de Mac, et il a une drôle d'expression.

— C'est toi qui as marqué ça ! m'écrié-je, furieuse. Mais pourquoi ?

— Désolé, Kyla, mais tu es officiellement décédée depuis qu'une bombe a détruit une partie de la maison de tes parents adoptifs.

— Mais les Lorders n'ont pas pu retrouver mon cadavre... Attends une minute ! Mon car a croisé un convoi funéraire, tout à l'heure. Maman et Amy suivaient le corbillard. Ne me dis pas que c'était *mon* enterrement ?

Aiden semble mal à l'aise.

— J'ignorais que ça se passait aujourd'hui.

Mac et Aiden échangent un regard perplexe.

— Le plus vraisemblable, c'est qu'ils ne veulent pas reconnaître que tu leur as échappé, déclare Aiden.

Aiden pense que les Lorders ont placé cette bombe pour me punir d'avoir

aidé Ben à couper son Nivo. Il ne sait rien du double jeu que j'ai tenu, au risque de ma vie, pour les Lorders d'un côté et pour les TAG de l'autre. Mon secret est bien lourd et il me ronge.

Mais Aiden aussi a des secrets.

Mes yeux s'emplissent de larmes.

— Je ne peux pas laisser maman et Amy croire que je suis morte. C'est trop cruel.

Aiden s'assied près de moi et me prend la main.

— Il le faut, Kyla. Nous ne pouvons prendre aucun risque.

Je retire ma main de la sienne.

— Non ! Je refuse de partir comme ça. C'était déjà pénible de passer pour disparue, mais morte... Tu m'en demandes trop.

— Elles sont peut-être surveillées. C'est trop dangereux, proteste Aiden.

— Personne ne me reconnaîtra, à présent.

Aiden secoue la tête.

— Réfléchis bien, Kyla. Une autre vie t'attend à Keswick. Ne gâche pas cette chance. Et ta mère ne voudrait pas que tu prennes ce risque.

Cette fois, je me tais. Il a raison.

Les élancements de ma migraine prennent le pas sur mon amertume. Je soulève mes cheveux et les tiens très haut pour me soulager de leur poids. Je voudrais m'allonger, mais il faut d'abord que je sache pourquoi les Lorders m'ont rayée de la liste des vivants.

— Tu ne te sens pas bien ? s'inquiète Mac.

Je hausse les épaules, et même ce geste me fait souffrir.

— J'ai des antalgiques dans mon sac, déclaré-je.

Mac va me chercher le flacon et un verre d'eau, et j'avale un cachet.

— Tu devrais te reposer, propose Aiden.

— Expliquez-moi d'abord pourquoi vous avez si vite déclaré ma mort sur le site du SPD. Les Lorders vous contrôlent maintenant ? C'est pour ça ?

Aiden et Mac échangent un regard.

— C'est une possibilité, répond Mac. Nous modifions souvent les codes d'accès mais nous ne pouvons pas tout verrouiller. Les gens doivent pouvoir consulter notre site. Il est donc probable que les Lorders peuvent le faire aussi.

— Mais alors, quand je me suis déclarée « retrouvée » sur le site, ils l'ont su aussi ?

— Non, dit Aiden. Les réponses n'apparaissent pas sur l'écran, il n'y a que le SPD qui les reçoit. Lorsque nous estimons qu'il n'y a plus aucun risque de fuite, seules les personnes directement concernées par la disparition d'un proche sont mises au courant.

J'avais déjà longuement interrogé Aiden à ce propos. Je voulais savoir qui connaîtrait ma nouvelle identité et où il m'envoyait exactement. Et je le crois lorsqu'il dit que le SPD donne des informations au compte-gouttes, car il ne m'a toujours pas révélé qui a déclaré ma disparition lorsque j'avais dix ans. Je suppose que c'est ma vraie mère. Et qu'il me le dira lorsqu'il estimera cela

sans danger.

Il doit me trouver complètement paranoïaque... Bien sûr, il ignore que mes questions sont loin d'être innocentes. Il ne sait rien du plan que Nico avait conçu pour détruire le SPD – ni que j'ai repéré un chauffeur du SPD dans le camp des terroristes.

Je devrais aussi lui dire de se méfier de Nico, mais comment le prévenir sans rien révéler de tout le reste ?

— Que se passe-t-il lorsqu'on retrouve un disparu ? demandé-je. Des enfants qui ont été Effacés, comme moi, ne peuvent jamais retourner dans leurs vraies familles, n'est-ce pas ? C'est illégal, et beaucoup trop dangereux.

— Parfois, ils entrent secrètement en contact avec leurs parents d'origine. Mais ils vivent toujours séparément.

— « Parfois » ? Et le reste du temps ?

À nouveau, Aiden et Mac échangent un regard.

— Eh bien, le plus souvent, il est trop tard.

— Tu veux dire que les disparus sont *morts* ?

— Oui.

— Mais pour moi, c'est différent, insisté-je. Je peux retourner chez ma mère biologique.

— Tu as deux ou trois options, et la chance de pouvoir choisir.

Je soupire. Nous avons déjà parlé de tout cela, mais je n'ai pas avoué à Aiden la vraie raison qui me motive. Je lui ai caché la mort de mon père, et ses derniers mots : « N'oublie jamais qui tu es. »

C'est pour lui que je vais à la rencontre de mon passé.

— Quel nom tu t'es choisi, alors ? me demande Mac.

Je plonge la main dans ma poche et lui tends ma carte d'identité.

— Donna Kelly, lit-il à haute voix. Ça ne ressemble pas trop à Kyla ?

J'étais sûre qu'il dirait ça.

S'il savait que mon nom de terroriste était Ondée, il serait vraiment mécontent. De Donna à Ondée, puis de Kyla à Kelly, c'est presque les mêmes sonorités.

Mais il reste peu de survivants de mon ancien monde. *Seulement Nico*, murmure une voix intérieure. Je l'ignore. Pourquoi Nico ferait-il le rapprochement entre une petite blonde et une brune plus âgée ?

Et puis, ce nom me permet de rassembler toutes les identités de mon existence. Si je les perds, que me restera-t-il ?

J'ai la tête qui tourne.

— Moi, je le trouve très banal et passe-partout, murmuré-je.

Mac, s'apercevant de mon malaise, me conduit jusqu'au canapé du salon. Il m'y installe, une couverture sur les genoux. Puis je l'entends chuchoter avec Aiden près de la porte.

J'ai eu beau insister pour connaître mon passé, j'ai une certaine appréhension. Vais-je apprécier ma vraie famille ?

— Tu as dit que j'avais deux ou trois options, Aiden, murmuré-je.

Lesquelles ?

Il vient s'agenouiller devant moi et repousse une mèche de cheveux sur ma joue.

— Tu pourrais raconter ton histoire au SPD, être un de nos témoins.

— Donc être obligée de m'enfuir ?

— Nous pourrions te cacher dans un endroit sûr, ou t'envoyer loin d'ici pendant qu'on rassemble des preuves. Jusqu'à ce que nous soyons prêts.

— Prêts à dire au monde entier qui sont les Lorders ? Pour que le peuple renverse le gouvernement ?

— Oui.

Aiden est un rêveur. Les Lorders ne partiront jamais sans faire un maximum de dégâts. Mais j'apprécie ce rêve, et je lui souris.

Son visage s'éclaire.

— Les antalgiques te réussissent... Tu as l'air détendue, tout à coup. Et tes nouveaux cheveux sont splendides.

— Ils me font mal.

— Tu veux un autre cachet ?

— Non, merci. Aiden, écoute, il y a des trucs que je ne t'ai pas dit...

Il me regarde avec une grande douceur. S'il savait tout ce que je lui cache, me sourirait-il ainsi ? Il est tellement confiant...

— De quoi s'agit-il, Kyla ?

— De ton chauffeur. Celui qui est venu lorsqu'on a vu Ben courir sur la piste, tu te rappelles ? Méfie-toi de lui.

Aiden change soudain d'expression. Il devient grave, fermé, réfléchi.

— Ça expliquerait plusieurs choses, dit-il enfin. Nous allons faire notre petite enquête. Mais pourquoi le soupçonnes-tu ?

Aïe, ça se complique. J'aimerais tant me confier... Le fardeau est insupportablement lourd.

— Non, ne réponds pas, reprend Aiden. On en parlera quand tu seras dans ton état normal. Pas sous l'effet des médicaments.

— Attends... Que voulais-tu dire par « m'envoyer loin d'ici » ?

— Quitter le pays.

— C'est possible ?

— Le SPD a tout un réseau. Pour gagner l'Irlande-Unie ou le continent.

L'Irlande-Unie... Un pays libre, paraît-il.

Mais qu'en savons-nous exactement ? Depuis que l'île s'est séparée du Royaume-Uni, il y a des dizaines d'années, son indépendance n'a jamais été reconnue officiellement. Est-ce vraiment mieux qu'ici ?

Et serais-je capable d'abandonner tout ce que j'ai connu ?

Je ferme les yeux.

Aiden ne connaît qu'une partie de mes activités. Je ne lui ai rien dit pour le protéger, mais en réalité je ne veux pas perdre son affection. J'ai si peu d'amis. Je ne peux pas risquer d'en perdre encore un.

Car même si ce n'était pas de mon plein gré, j'ai vraiment fait partie des

TAG. J'ai vraiment été terroriste. Dans ces conditions, comment pourrais-je témoigner pour le SPD ? Personne ne croira une criminelle !

Traverser la mer ne me permettrait pas de laisser mes secrets derrière moi.

Je fonce sur le sentier caillouteux, aussi vite que mes petites jambes me le permettent. Quand je me retourne, les rues et les immeubles ont disparu. Tout est immobile et silencieux.

Enfin, je suis seule.

Malgré ma nervosité, je me souviens parfaitement du chemin, même si je ne suis jamais venue ici sans mon père. Cependant, le trajet me paraît beaucoup plus long et je me sens soulagée en arrivant à la barrière.

Une brume épaisse entoure les pierres. À demi cachées, elles semblent dormir. Au-dessus, le soleil brille. Les montagnes sont des sentinelles lumineuses veillant sur leurs bébés endormis. Je traverse le pré, entre à mon tour dans la brume et presse les mains contre une pierre. Elle est froide, immense. Mais lorsqu'on recule et qu'on regarde les montagnes, le cercle de pierres semble minuscule.

Papa les appelle les « Enfants des montagnes ». Pourtant, j'ai appris à l'école que ces roches ont été installées à Castlerigg par des druides, il y a des milliers et des milliers d'années. Je m'avance vers la pierre suivante, la touche aussi, et commence à les compter. Je suis arrivée à la moitié du cercle lorsque j'entends une voix.

— Je savais que je te trouverais ici.

C'est papa.

Je ne dis rien et continue à compter les pierres. Les montagnes ont beaucoup d'enfants. Je suis leur enfant, moi aussi.

Papa me rejoint.

— Tu en es à combien ? me demande-t-il.

— Vingt-quatre.

Je compte à haute voix tout en avançant.

— Vingt-cinq.

— Elle est très inquiète pour toi, tu sais, ma chérie.

— Vingt-six.

— Elle a peur qu'il ne t'arrive quelque chose quand tu disparais.

Je soupire.

— Vingt-sept.

— D'accord, elle a un caractère difficile.

— Vingt-huit.

— Mais elle t'aime.

— Vingt-neuf.

— Il ne faut plus que tu t'enfuis comme ça.

— Mais toi, tu le fais, des fois. Trente.

Nous nous arrêtons.

— Tu comprends, elle me rend folle de rage, poursuis-je.

Papa éclate de rire.

— Je vais te confier un secret. Parfois, elle me rend fou moi aussi.

Alors rentrons à la maison et soyons fous ensemble.

— Je peux finir d'abord ?

— Bien sûr.

Nous continuons à compter à haute voix tous les deux, jusqu'à quarante.

— C'est fini, dis-je.

Nous regagnons le portail et je me retourne. La brume commence à se dissiper. Les Enfants de pierre seront heureux lorsqu'ils se réveilleront au soleil. Après notre départ, ils joueront entre eux.

Un peu plus tard, je promets de ne plus jamais m'enfuir. Mais pendant que je prononce mon serment, je croise les doigts derrière mon dos.

Chapitre 4

Je me réveille de bonne heure, incapable de bouger les jambes. Qu'est-ce qui m'arrive ? Le cœur battant, je tends les bras et rencontre le pelage soyeux de Skye, couchée sur moi. Je tente de soulever la chienne, qui s'étale de plus belle. Finalement, je me contorsionne pour me dégager, et lui abandonne le canapé.

En entrant dans la cuisine pour préparer du thé, je suis happée par le paysage que m'offre la fenêtre. Dans le jardin de Mac, les clôtures, les arbres et les pans de carcasses d'automobiles sont décorés de délicats motifs de givre. C'est si beau que j'ai aussitôt envie de dessiner.

Finalement, je préfère qu'il ne neige pas, aujourd'hui. Je pourrai me déplacer plus facilement. En plus, je ne vois plus le van d'Aiden. Donc, la voie sera libre, ce matin.

Je prends mon carnet de croquis et reviens m'installer sur le canapé avec mon mug de thé brûlant. Dessiner va m'aider à réfléchir. Je laisse courir mon crayon sur le papier, mais au lieu des motifs de givre apparaissent des pierres dressées en cercle. Puis une petite fille blonde presse ses mains sur une des stèles, comme dans mon rêve.

Cet endroit existe-t-il vraiment ? Tout en moi dit « oui ». Quand j'irai à Keswick, je le retrouverai peut-être. Je m'imagine toucher les Enfants des montagnes pour les compter une fois encore. Mais mon père ne viendra pas m'y rejoindre.

Cela fait cinq ans, maintenant, qu'il a perdu la vie en tentant de m'arracher aux TAG. Pourtant, ce souvenir m'est revenu récemment, et avec une telle violence que j'ai l'impression que c'était hier.

Pourquoi retourner dans le lieu de mon enfance, si papa n'y est plus ? Je ne me souviens de personne d'autre. Et puis, quelque chose me trouble. Était-ce ma vraie mère que je fuyais, dans ce rêve ? Pourquoi me rendait-elle « folle de rage » ?

Elle t'aime, m'avait-il dit. Je dois donc lui faire confiance et penser qu'elle sera contente de me revoir. Et puis, même si j'avais croisé les doigts, j'avais promis de ne plus m'enfuir. D'accord, je n'avais pas quitté mes parents de mon plein gré, mais mon retour sera la réalisation de cette promesse

d'enfant.

Je soupire et chausse mes bottes.

Je ne peux pas partir sans dire à ma famille adoptive qui je suis. J'ai déjà tant de regrets...

Mac apparaît dans le salon en bâillant, les yeux encore pleins de sommeil.

— Déjà debout ? s'étonne-t-il. Laisse-moi deviner : tu vas promener Skye.

— Disons que c'est la version officielle.

Skye frappe le sol de sa queue en entendant le mot « promener ».

— Où vas-tu, alors ?

— Tu le sais très bien.

— Aiden va devenir dingue quand il l'apprendra.

— Il faut que je les prévienne, Mac. Mets-toi à ma place... Elles sont malheureuses et je peux mettre un terme à leur souffrance.

Il soutient mon regard, puis pousse un long soupir.

— C'est risqué mais je comprends.

Mac a survécu à l'explosion d'un bus lors d'un attentat terroriste, il y a six ans. Il y a eu d'autres survivants mais la plupart ont disparu dans la nature. Comme le fils de maman, Robert, qui a probablement été Effacé. Impossible de savoir ce qu'il est devenu.

Maman avait déjà perdu ses parents lorsqu'elle avait quinze ans. Son père était le chef du premier gouvernement des Lorders. Les TAG les ont tués, lui et sa femme. Je ne peux pas lui laisser croire que l'histoire se répète aussi cruellement.

Skye se couche à nos pieds. Elle a compris que sa promenade n'aurait pas lieu, du moins pas avec moi.

— Je t'emmènerai tout à l'heure, lui promet Mac avant de se tourner vers moi. Je suis passé dans ton village, l'autre jour, par hasard. Ta maison n'est toujours pas reconstruite. Sais-tu où ta mère est allée, avec Amy ?

— Probablement chez tante Stacey.

Les deux belles-sœurs sont proches, et j'ai plutôt tendance à faire confiance à ma tante. Seulement, son frère est l'ex de maman. Et en plus, c'est un Lorder. Donc, pas question d'approcher de leur maison.

— J'ai une autre idée, Mac. Je vais aller voir maman à son travail. Elle sort toujours prendre l'air à l'heure du déjeuner. Je la guetterai.

— Et si elle décide de ne pas sortir aujourd'hui ?

— Je vais quand même essayer.

— Veux-tu que je te dépose ?

— Non, seule, on me remarquera moins.

En fait, je ne veux pas l'impliquer dans cette aventure. Car en dépit de mes nouveaux cheveux les Lorders pourraient me reconnaître, s'ils surveillent ma mère.

— Alors prends mon vélo.

— D'accord, merci.

— Sois prudente. Et prends ton petit déjeuner d'abord.

J'arrive en avance et décide de m'arrêter au cimetière, pour en avoir le cœur net. Je pose mon vélo contre le mur. Au-delà, le givre dessine les contours des arbres nus et des pierres tombales.

Mon souffle dégage de la vapeur dans l'air glacé. Je franchis le portail. C'est un petit cimetière de village, et la tombe la plus fraîche est facile à trouver : un rectangle de terre brune couvert de fleurs éparpillées.

Qui est enterré ici ? Une autre jeune fille non identifiée ? Ou bien le cercueil est-il rempli de gros cailloux ? Je m'agenouille, ôte un de mes gants et tends la main vers un lys gelé. Le froid n'a pas préservé sa fragile beauté car un pétale s'effrite sous mes doigts.

— Bonjour.

La voix familière me fait sursauter.

Je me redresse, pivote et contemple ma mère. Elle paraît plus âgée ; pourtant, seulement quelques jours se sont écoulés. Elle a les yeux rouges et fatigués.

— Vous étiez une amie de Kyla ?

— Mais... tu ne me reconnais pas ?

— Désolée. Nous nous sommes déjà rencontrées ?

Mes yeux s'emplissent de larmes. J'enlève mes lunettes et repousse mes longs cheveux douloureux.

— C'est moi, Kyla, chuchoté-je.

Elle pâlit, chancelle et secoue vivement la tête.

Je lui tends la main.

— Maman...

Je vois les couleurs revenir à ses joues, son regard devenir incrédule, puis émerveillé. Soudain elle recule et examine les alentours : le cimetière, l'église, la route.

— Remets tes lunettes, m'ordonne-t-elle à voix basse.

J'obéis et elle glisse son bras sous le mien pour m'entraîner sur le sentier derrière l'église puis dans le petit bois qui le jouxte. Elle marche vite. En arrivant à une fourche, nous prenons le chemin le moins entretenu.

Enfin, elle s'arrête et se tourne vers moi pour me dévisager, le souffle court.

— C'est vraiment toi, ma chérie ! Et tu vas bien, c'est vrai ?

Mes larmes coulent, et elle se met à pleurer aussi avant de me prendre dans ses bras. Nous restons longtemps ainsi, sans bouger ni parler.

Elle est la première à s'écarter.

— Ces cheveux..., murmure-t-elle en touchant ma tête brune. Ce n'est pas une perruque... Tu as été dans une clinique TAIM ?

J'acquiesce.

— Qui t'y a envoyée ? Les Lords ?

— Non, ils ne savent pas où je suis. Et ce ne sont pas eux qui ont fait exploser la maison. Mais pour une raison que j'ignore, ils m'ont déclarée morte.

— Ainsi, David avait raison, ce n'était pas leur bombe...

Elle n'a pas cru son ex-mari. Après tout ce qu'il nous a fait subir, cela ne m'étonne pas.

— C'était les TAG, maman. Ils pensent que je les ai balancés aux Lords.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai !

— Non. En fait, les Lords ont remonté ma piste jusqu'à eux.

Je lui cache l'essentiel : l'attentat planifié par Nico et dont j'étais la pièce maîtresse. Sans le savoir, je portais la bombe qui aurait dû tuer le Commandant en chef de la Coalition Centrale. Or, au lieu de participer à la cérémonie officielle avec ma famille, j'étais partie délivrer le Dr Lysander, le médecin qui a inventé l'Effacement. J'avais été sa patiente pendant de longs mois.

Si Nico découvre que je suis encore en vie, son désir de vengeance ne respectera aucune logique et il sèmera la mort aveuglément.

Maman semble un peu soulagée.

— Alors maintenant les TAG te laisseront tranquille, conclut-elle. Je suis très heureuse que tu sois en vie, ajoute-t-elle en me caressant la joue, mais tu n'aurais pas dû venir ici. C'est trop dangereux... D'ailleurs, comment as-tu su où me trouver ? Je suis sortie me promener et mes pas m'ont menée jusqu'à ta tombe.

— Je voulais t'attendre à ton travail. Je ne pouvais pas partir en te laissant croire que j'étais morte. Comme il n'était pas encore midi, je me suis arrêtée ici.

Elle me serre fort contre elle.

— As-tu un endroit sûr où te cacher ?

— Oui. Ne t'inquiète pas. Je te donnerai de mes nouvelles.

— Non, non, ne prends aucun risque, ma chérie !

— Et Amy ? Comment va-t-elle ?

— Elle est effondrée. Mais je veille sur elle, sois tranquille.

Mes larmes se remettent à couler. Amy est ma grande sœur au sein de la famille qui m'a été attribuée après mon Effacement. Je ne l'ai connue que quelques mois, mais elle ne ferait jamais rien qui puisse me nuire. Seulement, elle a la naïveté des Effacés, et pourrait sans le vouloir trahir un secret.

— Le Dr Lysander m'a appelée et a envoyé des fleurs pour ton enterrement. Elle semblait profondément peinée.

Une nouvelle douleur me serre le cœur. Elle aussi mériterait de connaître la vérité.

Maman me dévisage longuement, comme pour graver mes traits dans sa mémoire. Puis elle m'embrasse.

— Il faut que j'y aille. Attends un peu ici avant de rejoindre la rue.

Elle me serre contre elle une dernière fois, puis se détourne et s'élance sur le sentier.

Je m'adosse à un arbre, frissonnante. Tant de gens souffrent à cause de moi : maman, Amy, le Dr Lysander... À quoi sert cette mascarade ? À quel jeu sinistre les Lorders jouent-ils encore ?

Au bout d'un moment, je repars à mon tour, et m'attarde au portail avant de sortir. Personne en vue. Je reprends mon vélo pour refaire en sens inverse les quelques kilomètres qui me séparent de la maison de Mac.

Quelques instants plus tard, de gros flocons blancs envahissent le ciel. Ils se posent sur mon béret, mes cheveux, partout aux alentours. J'ai l'impression de me fondre dans un paysage de blancheur. C'est magnifique. Seulement, pédaler devient de plus en plus difficile car la neige s'épaissit. Au bout d'un moment, je dois mettre pied à terre et pousser ma bicyclette.

Quand j'atteins enfin la maison, je suis trempée et à moitié gelée.

Soulagé de me voir rentrer sans encombre, Mac me fait asseoir devant le feu.

Skye est collée à la fenêtre, langue pendante.

— Elle a l'air énervée, remarqué-je.

— Ce n'est rien. Quand il y a un orage, elle se cache sous le lit. Kyla... Aiden m'a demandé où tu étais partie.

— Et ?

— Je lui ai dit que tu voulais marcher un peu.

— Je suppose qu'il n'en a pas cru un mot et qu'il n'est pas content.

— Hum... En effet. Tu as pu voir ta mère ?

— Oui.

— Alors tu es prête ? On peut passer à l'étape suivante ?

— Bien sûr. Laisse-moi d'abord le temps de me réchauffer, d'accord ?

— Oh, tu as le temps. Aiden passera te prendre demain matin à 9 heures. Les trains fonctionnent à nouveau. Il t'a préparé un dossier informatique sur tous les détails de ta nouvelle vie. Je vais te le donner, avec ton billet.

*

J'ai encore un adieu à faire.

Une fois Mac parti se coucher, je grimpe sur une chaise de la cuisine et descends la sculpture installée sur le réfrigérateur. Je la pose sur la table et effleure ses contours. C'est une chouette, faite de bouts de métal assemblés avec tellement de talent qu'elle semble avoir été captée en plein ciel. La mère de Ben l'a créée pour moi, d'après un de mes dessins.

Maintenant, cette grande artiste est morte. Tuée par les Lorders avec son mari, parce qu'elle posait trop de questions pour savoir ce qui était arrivé à son fils.

J'effleure le dos de la sculpture jusqu'à sentir un petit bout de papier qui

dépasse. Je le saisis entre deux ongles et tire.

C'est la note où Ben a tracé ses derniers mots à mon intention – du temps où il était encore « mon » Ben.

Chère Kyla,

Si tu trouves ce papier, cela veut dire que les choses ont très mal tourné. Je suis désolé de te causer du chagrin. Mais sache que c'était ma décision, et que je l'ai prise tout seul. Personne d'autre n'en est responsable.

Je t'aime

Ben.

À l'époque, j'étais persuadée que tout était de ma faute : la décision de Ben de couper son Nivo, ses convulsions, puis l'arrivée des Lords. Ils l'avaient emmené inconscient, sans dire où, sans que personne sache s'il était mort ou vivant.

Lorsque le SPD l'avait retrouvé, quelques mois plus tard, les Lords en avaient fait une autre personne, à tel point qu'il ne m'avait pas reconnue. J'avais vainement tenté de le persuader de résister à ses nouveaux maîtres. Pendant un instant, j'avais pourtant vu quelque chose dans ses yeux, comme s'il m'avait crue, comme un écho de ce que nous avions partagé autrefois.

J'ai appris longtemps après que Nico avait insisté auprès de Ben pour qu'il se débarrasse de son Nivo. Il comptait ainsi provoquer en moi le traumatisme susceptible de déclencher mes souvenirs de terroriste, afin de me récupérer chez les TAG.

Si je n'avais pas fréquenté Ben, Nico ne s'en serait jamais pris à lui.

Je contemple la note que je tiens encore à la main. La tentation est grande de la garder sur moi. Mais quelque chose me dit qu'elle doit rester cachée dans la sculpture, à l'abri du temps. Je la replie et la glisse soigneusement dans le corps de la chouette, que je remets sur le frigo. Chez Mac, elle est en sécurité.

Peut-être Ben et moi reviendrons-nous la chercher un jour. Ensemble.

Chapitre 5

Le lendemain matin, la campagne environnante est enfouie sous une épaisse couche de neige. L'allée est infranchissable. Mac m'annonce qu'il va m'accompagner à pied jusqu'à la route principale, où Aiden passera me prendre.

J'hésite un instant sur le seuil. Ici, je suis en sécurité. Ailleurs, j'ignore ce qui m'attend.

Le regard de Mac croise le mien.

— Tu reviendras.

— Tu crois ?

— Bien sûr. Skye ne serait pas contente si tu disparaissais de nos vies.

Il ouvre la porte et la chienne bondit au-dehors, puis s'arrête brusquement devant la neige qui lui arrive jusqu'au museau.

Je sors à mon tour, ramasse un peu de neige dans mes mains gantées, la fais sentir à Skye puis lance la boule au loin. La chienne se précipite et pile net. Le projectile s'est confondu avec l'endroit où il a atterri.

Elle tend le cou, perplexe.

Mac éclate de rire et insiste pour porter mon petit sac de voyage. La neige m'arrive aux genoux.

— Aiden était en colère ? demandé-je.

— Oui, contre moi.

— Désolée.

— Ça lui passera lorsqu'il verra que tu es rentrée saine et sauve. Il s'inquiétait.

La route a été dégagée, et lorsque nous y arrivons le van d'Aiden est déjà garé sur le bas-côté.

— Merci pour tout, Mac.

Je n'ose imaginer ce que je serais devenue, si je n'avais pu me réfugier chez lui. Il me serre dans ses bras et ouvre la porte de la camionnette, puis retient Skye qui essaie de grimper elle aussi. Je lui adresse un signe à travers la vitre, en clignant des paupières pour retenir mes larmes. Pas question qu'il me voie pleurer !

Aiden répond à mon salut par un hochement de tête, puis démarre et se

concentre sur la route verglacée. Le silence est aussi froid que la température extérieure...

L'émotion me noue la gorge, mais quand nous arrivons devant la gare je me décide à parler.

— Je suis désolée pour hier. Il fallait que je voie ma mère avant de partir. Ne reproche rien à Mac, il n'aurait pas pu m'en empêcher.

L'air grave, il me prend la main et plonge le regard dans le mien.

— Je... Je ne veux pas te quitter comme ça..., murmuré-je.

— Kyla, je t'en prie, à l'avenir prends davantage de précautions. Si tu te fais arrêter, tu risques ta vie et celle de nombreuses autres personnes. Et surtout, ne dis jamais rien sur ton ancienne existence. Ne laisse rien échapper.

— Tu veux dire, comme mon ancien nom ?

— Exactement.

— Mais c'est ce que tu viens de faire. Je m'appelle Donna, à présent.

Il esquisse un sourire, puis me tend une carte plastifiée.

— Voici ton billet de train. Ne le perds pas.

Je lève les yeux au ciel et glisse le ticket dans ma poche.

— Je vais essayer...

— Tu as ta carte d'identité ?

Je lui coule un regard noir et fouille mon sac pour la lui présenter. Il y jette un coup d'œil et me la rend, apparemment satisfait.

— Et tu as bien retenu tous les éléments du dossier ? insiste-t-il. Dis-moi qui tu es, d'où tu viens...

Je soupire.

— Je m'appelle Donna Kelly, née le 17 septembre 2036. J'ai dix-huit ans, j'habite Chelmsford et suis fille unique. Mes parents sont instituteurs. Je vais à Keswick dans une résidence pour jeunes filles de moins de vingt et un ans qui s'appelle le Foyer de la Cascade. Tout ça pour intégrer le PAC, ou Programme d'Apprentissage de Cumbria. Je suis vraiment obligée de m'inscrire à ce truc ?

— Oui. Tu ne peux pas aller là-bas en touriste.

Cette fois, il sourit vraiment, et je sens ma tension s'estomper.

— J'ai envisagé le secteur hôtelier, reprend-il, notamment celui de la plonge. On a un contact dans un hôtel de Keswick. Tu vois, ça pourrait être pire.

— Merci. Mais tu ne m'as pas donné l'information principale.

— C'est-à-dire ?

— Comment trouver la personne qui a signalé ma disparition.

— Ky... Donna, tu connais la règle. C'est donnant-donnant..., réplique-t-il avec un sourire malicieux. Une information contre une autre.

— Quoi ? Je suis tout de même la première concernée, il me semble ! Pourquoi refuses-tu de me le dire ?

— Pour te laisser la surprise.

À mon expression furieuse, il éclate de rire.

— Je plaisantais, rassure-toi. Il te sera facile de trouver ta mère, Stella Connor, qui dirige le Foyer de la Cascade. Elle est prévenue de ton arrivée. Et elle sait que Donna Kelly est sa fille.

Ma mère. Ma véritable mère, celle qui m'a donné naissance, non celle qui m'a été attribuée par les Lords.

— File, maintenant, m'ordonne-t-il en serrant ma main dans la sienne. Surtout n'aie pas l'air inquiète devant les forces de sécurité, sinon tu attirerais leur attention. Entre dans la gare comme si tu n'avais absolument rien à te reprocher.

— D'accord.

Mais je reste assise, et Aiden tient toujours ma main.

— Donna... fais attention à toi, murmure-t-il. Tu sais quoi faire si tu as besoin d'aide, n'est-ce pas ?

J'acquiesce. Dans le dossier qu'il m'a donné, il est fait mention d'un tableau d'affichage public dans le village. Il me suffira de laisser un message codé pour contacter Aiden.

— J'espère que tu trouveras ce que tu cherches. Mais si tu échoues... Bon, tu ferais mieux de te dépêcher, ajoute-t-il d'une voix rendue rauque par l'émotion.

Ses yeux bleus sont soudain emplis d'une passion qui me laisse sans voix. C'est lui qui finit par s'écarter.

Je descends à contrecœur, claques la portière et lui adresse un signe de la main. Une main vide, maintenant.

Encore un ami que je ne reverrai peut-être plus jamais.

Je le dévisage une dernière fois pour graver ses traits dans ma mémoire. Pour me rappeler sa façon d'incliner la tête lorsqu'il me regarde, comme maintenant. Et le flamboiement de ses cheveux roux dans le soleil matinal.

Aiden m'a tellement aidée... En guise de récompense, je ne lui cause que des soucis. Ma nouvelle identité et ce voyage ont dû être difficiles à organiser et je ne l'ai même pas remercié.

Comme s'il devinait mes pensées, Aiden hoche la tête et articule en silence : « Tout va bien. File ! »

Je m'éloigne. Dès que je m'approche de la gare, la barrière s'ouvre. Dans le dossier, il était expliqué qu'un système détecte le billet de train et la carte d'identité des voyageurs. Ils arrivent aussi à détecter les armes. Tout se fait automatiquement. Dans leur guérite, les gardes me jettent un rapide coup d'œil, puis vérifient leur écran de surveillance. Je passe sans problème. Une flèche, connectée à mon billet, s'allume à mes pieds, m'indiquant le chemin à suivre. Soudain, je me rappelle : j'avais un message pour Aiden. Doc voulait le voir... Zut ! J'ai été tellement perturbée par mon propre enterrement que j'ai oublié.

Je me retourne mais la camionnette blanche n'est plus qu'un petit point sur la route.

Trop tard.

J'espère que ce n'était pas important.

Chapitre 6

L'ascenseur me dépose sur un quai en sous-sol. Le train est déjà là. Une fois de plus, une flèche lumineuse guide mes pas jusqu'à la voiture où je dois monter, puis jusqu'à ma place. D'autres passagers s'installent aussi, suivant leur propre flèche.

Suis-je déjà montée dans un train ? Je ne m'en souviens pas.

Je pose mon sac dans le compartiment au-dessus des sièges. Puis après réflexion, je le descends un instant pour prendre ma carte d'identité, que je glisse dans ma poche avec mon billet. Je ne peux pas me permettre de la perdre. À la différence de la plupart des gens, cela me serait très difficile de la faire remplacer.

Le train est à moitié plein et personne n'est assis à côté de moi. J'ai un siège près de la fenêtre. Lorsque le train part, quelques instants plus tard une vidéo se déclenche sur ma vitre. Je m'empare de la télécommande. Sous mes doigts impatients, un superbe paysage de glaciers laisse place à une jungle luxuriante. Je ne peux pas m'empêcher de zapper sur tous les programmes. Nous voyageons dans des tunnels, comme le signalait le dossier d'Aiden. Au bout d'un moment, je remarque que je suis la seule à animer ma vitre. J'éteins le système pour observer mes compagnons de voyage.

Certains, en jean, sont aussi jeunes que moi. Des étudiants, peut-être, ou de futurs apprentis. Mais la plupart des voyageurs ont l'air de cadres supérieurs. Hommes et femmes portent des costumes stricts, comme mon père adoptif. Celui que m'avaient assigné les Lorders et qui était soi-disant chargé de la maintenance du système informatique gouvernemental. Il voyageait beaucoup, d'accord, mais pour les Lorders. Soudain, prise de panique, je dévisage les passagers pour m'assurer qu'il n'est pas ici. La circulation automobile est maintenant interdite aux particuliers pour les longues distances afin de préserver l'environnement. Il pourrait bien se trouver sur cette ligne...

Le temps passe lentement. En une heure, nous nous sommes arrêtés à plusieurs reprises dans des gares souterraines. À l'une d'elles, une femme est montée avec son petit garçon d'environ quatre ans. Ils se sont assis un peu plus loin devant moi. Peu de temps après, l'enfant tourne la tête et me dévisage de ses yeux sombres. Je lui souris et il se cache, puis réapparaît deux

secondes plus tard en riant. Il recommence encore deux ou trois fois, jusqu'à ce que sa mère l'oblige à s'asseoir. Il se débat et elle le retient dans ses bras.

Je fixe l'écran vide, aussi vide que ma mémoire. Peut-être qu'en revoyant celle qui m'a tenue dans ses bras, moi aussi je retrouverai enfin mes souvenirs d'enfance ? Peut-être me sentirai-je enfin *chez moi*. Je saurai alors qui j'ai été, qui je suis...

Et peut-être pas.

Je lutte contre l'envie de rebrousser chemin. Les choses ont dû changer, en sept ans, et pas forcément en mieux. J'ai voulu désespérément savoir qui j'étais, d'où je venais et pourquoi j'avais été Effacée. Mais découvrir les agissements des TAG et de Nico a été un choc. Finalement, ma vie est plus compliquée que jamais.

Soudain, je m'aperçois que le train est arrêté depuis plus longtemps que la normale. J'ouvre les yeux. Les portes sont encore fermées. Nous ne sommes pas dans une gare ?

Je regarde les autres passagers, qui semblent de plus en plus mal à l'aise. Que se passe-t-il ? La femme de tout à l'heure se lève avec son enfant pour passer dans la voiture qui nous précède. J'ai déjà vu des gens aller dans cette direction, et revenir avec des tasses fumantes à la main. Mais cette fois, la porte de communication ne s'ouvre pas et la femme regagne sa place.

Quelques secondes plus tard, des Lorders entrent, vêtus de noir – leur tenue de service. Le malaise se change en épouvante. Ils sont deux, le visage dur, les yeux morts. L'un d'eux tient une arme à la main, l'autre un petit appareil. Un contrôleur les accompagne, le front ruisselant de sueur.

— Messieurs dames, veuillez montrer vos titres de transport et vos cartes d'identité, s'il vous plaît, demande-t-il d'une voix blanche.

Les passagers s'agitent pour sortir leurs documents de leurs sacs ou de leurs poches. Je m'exécute aussi et ma main tremble. *Reprends-toi*. Le dossier d'Aiden stipule que les contrôles sont fréquents dans les trains. Mais il ne précise pas que c'est le travail des Lorders.

Celui qui est armé est resté devant la porte, l'autre a suivi le contrôleur. Ce dernier scanne le billet et la carte d'un passager, à qui un Lorder demande ensuite de regarder dans l'appareil qu'il tient à la main.

Il examine un œil, puis l'autre.

Un scanner rétinien portatif ? Il ne s'agit pas d'un contrôle de routine ! Ma peur se change en panique. Ils verront forcément la différence de couleur de mes iris. Si seulement j'avais laissé le Dr De Jour les changer en gris... Je risque de mourir par pure vanité !

Je pourrais aussi enlever mes lunettes avant qu'ils arrivent jusqu'à moi. Mais je panique encore plus. Ma référence rétinienne est probablement celle de Kyla Davis, une fille morte et enterrée ! Je regarde derrière moi. La porte du fond est également gardée par des Lorders.

Nous sommes piégés.

Il est totalement illégal pour une personne Effacée de renouer avec sa vie

passée. Sans parler de l'opération TAIM que j'ai subie, et de mes faux papiers. Est-ce ma nouvelle carte d'identité qui a déclenché une alerte ? Est-ce moi qu'ils recherchent ?

Ils se rapprochent, rang après rang. Le contrôleur vérifie billets et cartes, le Lorder fait son contrôle oculaire. Soudain, quelque chose heurte mon pied. Je baisse les yeux. Le petit garçon s'est glissé sous les sièges pendant que sa mère tend ses papiers d'une main tremblante. Le garde les scanne. Ouf, ils sont acceptés. Mais le Lorder a un petit sourire satisfait. Il sait... Il est certain d'avoir trouvé la personne qu'il cherchait.

Ce n'est pas moi...

Il place l'appareil devant les yeux de la femme, et une alerte résonne. Le sourire du Lorder s'agrandit.

Il saisit la femme par l'épaule et l'oblige à se lever, puis la pousse dans l'allée.

— Avancez ! aboie-t-il.

Soudain, un petit cri résonne derrière moi. La femme se retourne, le visage ravagé. Quelques secondes plus tard, un des Lorders postés à l'arrière vient tirer l'enfant de sa cachette.

Tous disparaissent dans la voiture de devant. Personne ne bronche. Les gens regardent droit devant eux. Je m'affaisse dans mon siège, horrifiée mais aussi *soulagée*. Ce n'est pas moi qu'ils cherchaient. Du moins pas cette fois. Mais si j'avais été assise une rangée devant elle, ils auraient scanné mes yeux...

J'en frissonne de la tête aux pieds.

Puis la honte m'envahit. Que va-t-il arriver à cette femme et à son enfant ? Je ne saurai jamais ce qu'elle a fait pour être ainsi traquée par des Lorders, ni le sort qu'ils lui réservent. Nous vivons dans une telle terreur... Nous ne réagissons même plus ! Et si quelqu'un avait protesté ? Si nous nous étions tous levés pour les protéger ? La réponse s'impose d'elle-même.

Nous aurions juste ralenti le processus. À la gare suivante, il y aurait eu des renforts et nous aurions été arrêtés. Est-ce une raison suffisante pour se taire ?

Il faudrait que nous disions « non », ensemble et avec force. Aiden pense que révéler au monde l'étendue de la tyrannie des Lorders va provoquer cet électrochoc. Car en dépit de leur puissance, ils ne peuvent pas arrêter tous les habitants de ce pays...

Chapitre 7

En sortant de la pénombre de la gare, le soleil m'éblouit et l'air glacé me fait tousser. Je lève les yeux vers les sommets enneigés des montagnes et sens un picotement le long de ma colonne vertébrale. Le froid n'y est pour rien. C'est comme si le paysage m'enveloppait tel un vêtement familier. Je reste figée, fascinée, jusqu'à ce que je reprenne mes esprits.

Je ne me rappelle pas être venue dans cette gare. Autour de moi, les autres voyageurs s'éloignent rapidement. Non loin, une camionnette de Lorders barre l'accès à un des ascenseurs. Ont-ils fait d'autres prisonniers dans le train ? Au-dessus du porche voûté abritant les guichets, une date est gravée : « 2050 ». La gare n'existait pas durant mon enfance. Elle est nouvelle.

J'ajuste mon sac à mon épaule et trouve rapidement le panneau indiquant le centre-ville de Keswick – mentionné dans le dossier d'Aiden. Dix minutes plus tard, je ressens le fourmillement de tout à l'heure. Il y a ici quelque chose de vaguement familier. J'arrive dans une zone piétonne menant à la salle communale, un grand bâtiment portant l'inscription « Moot Hall ». Le sol est pavé de galets, qui me semblent plus petits qu'ils ne devraient l'être. Parce que j'ai grandi ?

Non, ce doit être mon imagination. Des ombres qui bougent dans ma mémoire et se dissipent quand je regarde autour de moi. J'ai peut-être trop envie de reconnaître cet endroit...

D'ailleurs, je suis censée me rendre directement au Foyer de la Cascade, où vit ma mère.

Étrange comme ce mot sonne faux. La seule mère que je connaisse est Sandra Davis.

Le foyer se trouve au bord de la Derwent, à l'autre bout du lac Derwentwater. Il y a plusieurs moyens d'y accéder : à pied (environ cinq kilomètres de marche à travers bois), grâce à une vedette qui traverse le lac, ou encore en bus.

Je choisis la première solution. Marcher me donnera le temps de m'acclimater. Peu après, je laisse les dernières maisons derrière moi, passe devant un théâtre en ruine et descends vers le lac. À une fourche, plusieurs

chemins descendent vers la rive. L'eau bleue est recouverte d'une pellicule de glace, et sous mes pieds le sol est gelé. Des promeneurs, certains accompagnés de chiens, s'éparpillent dans toutes les directions. Leurs haleines dessinent des nuages blancs devant eux.

Plus je m'éloigne, moins je croise de gens. Bientôt, je suis seule.

Je ralentis, en proie à une sorte d'étrange folie. Je voudrais pleurer et rire en même temps, toucher les arbres, les rochers, enivrée par des fragments de souvenirs évanescents. Je ne sais plus si j'ai connu cet endroit ou si j'ai désespérément envie d'y avoir vécu.

Je parviens quand même à me calmer et à accélérer le pas. Ma « mère » doit m'attendre. Elle risque de s'inquiéter. Comment a-t-elle vécu toutes ces années où j'avais disparu ? Où *sa fille* avait disparu...

Cela fait sept ans maintenant. Sept longues années sans savoir où est son enfant, s'il est vivant ou mort. Je n'ose pas imaginer ce qu'elle a éprouvé. En plus, son mari a perdu la vie en tentant de m'arracher à ma prison.

Il est mort à cause de moi. Si ça se trouve, elle va me le reprocher.

Je cours presque, maintenant, agitée par mille pensées confuses. Lorsque, enfin j'aperçois la maison, je m'arrête abruptement. Grâce au dossier d'Aiden, je sais qu'autrefois c'était l'Hôtel des Cascades. Les murs sont recouverts d'ardoises grises typiques du Lake District, s'harmonisant avec la nature environnante et, tout au fond, les montagnes enneigées. Vue d'ici, on dirait un petit château, comme dans un conte. Pourtant, la maison a été démolie pendant les émeutes, et reconstruite avec plus de béton et moins d'ardoises qu'auparavant. Je reprends mon chemin.

Parvenue devant la porte, j'hésite, prise de panique. C'est l'instant décisif. Ma mère va-t-elle me reconnaître ? Et moi, vais-je la reconnaître ? J'ai peur et en même temps j'ai hâte de la voir.

Je dois aussi me montrer prudente. C'est un foyer, et il y a beaucoup de pensionnaires. Personne ne doit deviner ma parenté avec la directrice.

Est-ce que je dois frapper ?

Soudain, la porte s'ouvre sur une jeune fille. Elle me salue d'un signe de tête et s'éloigne. Je me glisse à l'intérieur avant que le montant ne se referme.

Il y a d'autres jeunes filles dans le hall. Deux d'entre elles bavardent dans des fauteuils. Une femme d'une quarantaine d'années, très élégante, se tient près d'un vaste bureau. Elle est grande, maigre, et ses longs cheveux blonds, aux racines noires, sont rejetés en arrière. Mais rien en elle ne m'est familier. Je m'avance.

— Oui ? dit-elle.

— Euh, bonjour. Je m'appelle Donna Kelly, et je... hum, je dois séjourner ici.

— Vous êtes très en retard. J'allais envoyer quelqu'un vous chercher au cas où vous vous seriez perdue dans les bois.

C'est elle, ma vraie mère ? Elle m'examine de la tête aux pieds et semble perplexe. Évidemment, elle s'attendait à voir une fille blonde aux yeux verts.

Personne ne l'a mise au courant de ma transformation ?

Tournant le dos aux pensionnaires, j'enlève mes lunettes comme si je voulais me frotter les yeux. Cette fois, elle se fige de surprise. Je remets mes lunettes.

— Votre carte d'identité, s'il vous plaît, murmure-t-elle.

Je la lui tends et elle la scanne dans un netbook. Ses mains tremblent.

— Tout est en règle. Bienvenue au Foyer, Donna. Je suis Stella Connor, la directrice. Vous pouvez m'appeler Stella.

Stella Connor.

Ce nom devrait me rappeler tant de choses, et pourtant il me laisse froide. Je suis terriblement déçue...

— Vous avez raté le déjeuner. Le thé est servi tous les jours à 16 heures dans le jardin d'hiver, et le dîner dans le réfectoire à 19 heures. Voici le règlement.

Elle me tend une grosse liasse de feuilles agrafées, et, dans son geste, effleure ma main.

— Nous parlerons ce soir, chuchote-t-elle, si bas que je me demande si j'ai bien entendu. Madison !

À son appel, une des deux filles assises lève la tête.

— Accompagnez Donna à sa chambre, s'il vous plaît. Celle de la tour.

Madison est petite, comme moi, a de beaux cheveux bruns bouclés et des yeux espiègles.

— Pas de problème, Mrs C, répond-elle en s'avançant.

Stella plisse les yeux. Elle n'a pas l'air d'apprécier d'être appelée « Mrs C ».

— Par ici, me dit Madison.

Nous franchissons une porte, et arrivons à un escalier au bout du couloir.

— « Conduisez-la dans la tour ! » déclame-t-elle, imitant Stella en désignant l'escalier d'un geste théâtral.

Sa voix est tellement ressemblante que je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire.

Sur le palier, Madison ouvre l'unique porte de l'étage.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle t'ait donné cette chambre ! À ma connaissance, elle n'a laissé qu'une personne y dormir, et seulement parce qu'il y avait eu des inondations. Et dès qu'elle a pu la mettre ailleurs, ouste !

— Vous êtes combien de pensionnaires ?

— Avec toi, ça fait dix-sept. On est de moins en moins nombreuses. Dès qu'on peut, on se tire du Foyer de la Foldingue.

— Pourquoi ?

— Tu n'as rien remarqué ? Tu comprendras quand tu auras lu le règlement. Seule une dingue peut pondre un truc pareil.

Elle me prend les feuilles des mains et les brandit dans un geste théâtral.

— Toute infraction au règlement sera sanctionnée sans exception, déclame-t-elle en mimant si bien la voix de Stella que j'ai envie de rire à

nouveau.

Mais je me retiens. Après tout, c'est de ma mère qu'elle se moque !

— Et puis, poursuit-elle, il y a sa famille. Là, c'est la cata...

Je tombe des nues.

Il y a d'autres membres de ma famille ?

— Pourquoi ? m'écrié-je. C'est qui ?

— Sa mère est directrice de l'Inspection de la FPJ pour toute l'Angleterre. Crois-moi, on n'a pas envie de se retrouver seule avec elle... Heureusement, elle vient rarement.

J'ai une grand-mère ? Et elle est directrice de l'Inspection de la Formation pour la Jeunesse, c'est-à-dire haut fonctionnaire du gouvernement des Lords ? J'en reste bouche bée.

Madison n'a pas l'air de s'apercevoir de ma stupeur.

— À propos, que viens-tu faire à Keswick ?

— M'inscrire à une session d'apprentissage.

— La PAC ? Ça commence demain, non ?

J'acquiesce.

— Et toi, Madison, qu'est-ce que tu fais ?

— Je travaille dans un café, « Chez Cora ». Aujourd'hui, c'est mon jour de congé. Cet été, j'aurai vingt et un ans et je pourrai enfin me barrer. Je venais d'emménager avec trois copines dans un super appart quand ils ont passé cette loi idiote sur le logement des jeunes, il y a deux ans. On a dû se séparer.

Je la regarde sans comprendre.

— Tu ne sais même pas pourquoi t'es obligée de loger ici ? s'étonne Madison. Loi 29 article b du code de la Jeunesse. « Tous les jeunes gens doivent habiter soit avec leur famille soit dans une structure approuvée par le gouvernement et sous sa supervision, jusqu'à l'âge de vingt et un ans », récite-t-elle d'une voix morne. Oh, bon sang ! Mais qu'est-ce qu'ils croient ? On n'est plus des bébés.

Madison soupire et ouvre la porte du fond.

— Tu te sentiras peut-être un peu seule, reprend-elle, mais au moins tu n'auras pas à partager ta salle de bains. Attention à la règle numéro neuf : pas plus de cinq minutes pour la douche. Si on dépasse, elle coupe l'eau chaude pendant vingt-quatre heures. Je ne sais pas comment elle fait, mais elle arrive toujours à deviner qui a fauté. En plus, elle se balade dans les couloirs au milieu de la nuit, pour être sûre qu'on respecte les règles numéro six et numéro onze.

— Merci.

J'en ai assez entendu pour aujourd'hui et j'aimerais rester seule. Toutes ces informations m'ont épuisée.

Heureusement, Madison comprend vite.

— Tu veux que je file, n'est-ce pas ?

— Oh, c'est-à-dire...

— Pas de souci. On se voit pour le thé. Et ne sois pas en retard. Règle numéro deux !

Après son départ, j'explore mon nouveau refuge : un grand lit, une armoire vide, un bureau et une chaise. Il y a des penderies de l'autre côté, mais elles sont fermées à clé. C'est une grande pièce, avec beaucoup d'espace vide. Était-ce la chambre de Lucy, autrefois ? Est-ce pour cela qu'elle est si peu meublée ? Mais rien ici ne me semble familier.

J'ouvre les rideaux, qui cachaient un bow-window donnant sur le lac d'un côté et sur les bois de l'autre. Les deux vues sont superbes. Je ferme les yeux, tentant de m'imaginer petite, debout devant cette fenêtre auprès de mon père.

Rien ne vient.

Sauf un bruit bizarre, comme si quelqu'un grattait à la porte. Je pivote et vois une patte grise passer par en dessous. Je vais ouvrir. Un chat gris me dévisage, puis s'élance sur le lit et s'y installe pour se lécher les pattes. Ses yeux verts ne me quittent pas.

C'est la chatte grise de Lucy, son cadeau pour son dixième anniversaire. Un des rares souvenirs qui me restent de ma vie avant mon Effacement. Sur la photo du SPD, c'est encore un chaton.

Je vais m'asseoir sur le bord du lit.

— C'est toi ? chuchoté-je.

La chatte se lève, pétrit un instant le couvre-lit puis tourne autour de moi en me reniflant. Je tends la main et elle se frotte le menton dessus. Bientôt, elle monte sur mes genoux en les pétrissant, puis s'installe. Au bout de quelques caresses, elle ronronne.

Le règlement est près de moi sur le lit, et je me décide à le lire.

Règle numéro un : Être gentil avec Pounce (la chatte).

— Pounce ?

La chatte se redresse et s'étire, puis me regarde entre ses paupières mi-closes avant de porter sa patte sur sa tête comme pour me dire : « Chut, tais-toi. Tu ne vois donc pas que je dors ? »

Pounce... C'est vraiment le genre de nom que donnerait une fillette de dix ans à son chat.

Bon... Stella est sans doute un peu bizarre, mais, si j'en juge par sa règle numéro un, nous allons peut-être réussir à nous entendre.

Chapitre 8

Je déboule dans le jardin d'hiver à 15 h 59, complètement affamée. Madison est déjà là, avec trois autres pensionnaires. Elles m'expliquent que la plupart d'entre elles travaillent dans différents lieux de Keswick.

Sur la table, il y a une énorme théière et un plat garni de scones, avec de la confiture. Un vrai régal. Selon Madison, d'habitude, Stella leur sert des gâteaux secs. Est-ce une attention de ma mère à mon égard ?

En tout cas, elle ne se montre pas pour le goûter.

Ensuite, mes camarades me font visiter le foyer. Il y a une salle télé avec des canapés et des cheminées, une bibliothèque et une salle à manger, où une longue table est déjà mise pour le dîner.

Je regagne ma chambre pour défaire ma valise.

Lorsque nous nous retrouvons à table, Madison m'invite à m'asseoir près d'elle. Bientôt toutes les places sont prises sauf deux. Je sens beaucoup de regards curieux, mais amicaux, et les présentations vont bon train. Mais il y a trop de noms à la fois, je ne les retiens pas. L'ambiance est très agréable. Intime, même. Ce n'est pas un lieu dont on a envie de partir.

Stella arrive lorsque l'horloge sonne 19 heures. Dès qu'elle apparaît, le silence se fait. Elle s'installe en bout de table, aperçoit l'autre siège vide et fronce les sourcils.

— Quelqu'un sait où est Ellie ?

Un murmure lui répond : « Non. »

— Peut-être qu'elle n'a pas faim ou qu'elle ne se sent pas bien, suggère Madison. Ou alors elle a trouvé mieux à faire.

Stella lui jette un regard froid.

— Dans ce cas, elle aurait dû prévenir. Quelqu'un peut aller voir dans sa chambre, s'il vous plaît ?

Une autre fille se lève et revient peu après.

— Elle dort, annonce-t-elle.

Stella semble rassurée et la tension retombe. Une des pensionnaires apporte les plats, que nous nous passons avec bonne humeur. Je suis soulagée d'être loin de Stella, car je me voyais mal lui faire la conversation devant tout le monde. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de la regarder. Et chaque fois,

je croise son regard. C'est tellement irréal. Je dîne avec ma vraie mère pour la première fois depuis sept ans, et pourtant nous ne nous parlons pas. Et nous ne sommes même pas assises l'une à côté de l'autre !

Je voudrais me lever et crier « ça suffit » ; en même temps, j'apprécie de pouvoir l'observer un peu sans rien dire. De gagner du temps.

Le repas terminé, les deux filles de service de vaisselle empilent les assiettes sales. Les autres sortent par groupes de deux ou trois. Certaines se dirigent vers la salle de télé. Quant à moi, je reste immobile, ne sachant que faire. Stella veut-elle me parler maintenant ? Madison résout mon dilemme en glissant son bras sous le mien pour m'entraîner dans un couloir avec un petit groupe joyeux. Nous empruntons un petit escalier avant de frapper à une chambre.

— Entrez ! dit une voix à l'intérieur.

— C'est Ellie, me chuchote une pensionnaire à l'oreille.

Madison et ses camarades sortent de leurs poches des morceaux de pain et de fromage, et même une cuisse de poulet, chapardés au dîner. Ellie se jette dessus, affamée.

— Je ne comprends pas, murmuré-je. Pourquoi a-t-on envoyé quelqu'un la chercher sans la ramener ?

Madison lève les yeux au ciel.

— On est privé de dîner si on est en retard. Règle Foldingue numéro trois.

— N'exagère pas, elle n'est pas si méchante, proteste Ellie.

Je suis heureuse d'entendre ça ! Pourtant, ma mère ne fait pas l'unanimité.

— C'est ridicule de nous demander de rendre compte de chaque minute de la journée, réplique une autre fille. On ne se sent pas libre.

— Tu sais bien pourquoi elle fait ça, insiste Ellie.

J'ai l'impression que ce n'est pas la première fois qu'elles ont cette conversation.

— Oui, oui, reconnaît Madison en fronçant les sourcils, mais elle devrait s'en être remise, depuis le temps !

— Remise de quoi ? demandé-je innocemment.

Est-ce que je pose la question parce que c'est normal de la poser, ou parce que j'ai besoin d'entendre quelqu'un dire ce qui s'est réellement passé ?

— Sa fille a disparu, répond Ellie. Personne ne sait ce qu'elle est devenue. Alors maintenant, Stella a peur qu'il ne nous arrive quelque chose. Elle s'inquiète pour nous, c'est normal.

Tard dans la soirée, j'entends frapper un très léger coup à ma porte.

— Oui ?

Je me redresse dans le lit, le cœur battant.

Une silhouette se détache sur la lumière du couloir.

Stella semble différente, dans sa longue robe de chambre en flanelle avec

ses cheveux détachés. Plus douce, moins autoritaire. Pounce passe devant elle et saute sur mon lit. Stella pousse un fauteuil près de moi, et me serre la main si fort qu'elle me fait mal.

— Lucy ? C'est vraiment toi ? chuchote-t-elle.

De son autre main, elle touche ma tête brune.

— Qu'est-il arrivé à tes beaux cheveux blonds ?

— Une opération TAIM.

— Tu n'aurais pas préféré les teindre ?

— Non. J'ai fait ça pour qu'on ne me reconnaisse pas.

Elle soupire.

— Ah... oui, bien sûr. Je peux toujours cesser de teindre les miens.

— Pourquoi ? m'étonné-je. On doit être pareilles ?

Elle tressaille et lâche ma main.

— En tout cas, je ne t'ai pas reconnue. Je n'ai pas reconnu ma propre fille ! Toi non plus, n'est-ce pas, tu n'as pas reconnu ta mère ?

J'hésite un peu et elle semble blessée.

— Je suis désolée, murmuré-je. Tu sais que j'ai été Effacée ?

— Oui, elle me l'a dit.

— Qui ?

— La personne qui m'a annoncé que tu rentrais enfin à la maison.

Quelqu'un du SPD ?

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé, Lucy. Tout ce que tu peux te rappeler de ces sept dernières années.

Je comprends sa curiosité, mais je n'ai aucune envie d'évoquer cette période. Il vaut mieux garder certains démons enfermés.

— Lucy ?

— Peux-tu éviter de m'appeler Lucy ? C'est dangereux... Personne ne doit savoir qui je suis.

— Personne ne nous entend.

— Oui mais cela pourrait t'échapper quand on est avec d'autres gens.

Elle esquisse un sourire.

— Je vais essayer, Lu... Donna, corrige-t-elle d'un air coupable. Et toi, comment vas-tu m'appeler ?

Ses yeux m'implorèrent mais je n'arrive pas à prononcer « maman ». Pour moi, c'est un nom réservé à une autre.

— Stella. Il ne faut pas faire de différence.

— Très bien. Alors, raconte-moi ce que tu as fait durant tout ce temps,

Donna.

Je n'arrive pas à me décider. Même une partie de la vérité me semble dangereuse.

— Je n'ai pratiquement pas de souvenirs.

— Et ceux qui te restent ?

— Je crois avoir été kidnappée quand j'avais dix ans. Pendant longtemps, je n'ai pas compris dans quel but.

— Les gens des TAG..., murmure-t-elle d'un air sombre.

Mes yeux s'agrandissent de surprise. Elle le sait, ou bien est-ce juste un soupçon ?

— Oui, dis-je. Ils avaient une sorte de projet pour fracturer ma personnalité. De façon à ce que certains souvenirs persistent une fois que j'aurais été Effacée. Car ils avaient programmé mon Effacement.

L'expression de Stella est à la fois triste et horrifiée.

— Tu as dû avoir tellement peur !

Je me rappelle très peu de choses, mais toutes sont terrifiantes, en effet. La voix d'un médecin, tard le soir, qui me répétait en boucle : « Tu n'as pas de famille, ils ne veulent pas de toi, ils t'ont donnée, ils nous ont demandé de te prendre. » Je sens des larmes me piquer les yeux et je cligne les paupières pour les chasser.

— Tu veux vraiment savoir ? insisté-je. Ce n'est pas facile d'en parler, et je crains que ça ne soit encore plus dur à entendre.

Stella hésite et glisse un bras autour de mes épaules.

— Oui, répond-elle, je préfère savoir.

Je me raidis à son contact. Je dois faire un effort pour me détendre et lui confier le pire de mes souvenirs de cette époque.

— Ils m'ont forcée à devenir droitière en me brisant les doigts.

Elle prend ma main gauche dans la sienne et, d'un hochement de tête, m'invite à continuer. Seulement, je ne peux pas. Je n'arrive pas à raconter ce qui a finalement fracturé ma personnalité : lorsque mon père, sur le point de m'arracher à l'organisation, a fait face à Nico, surgi devant nous, arme au poing...

Sait-elle comment papa – son mari – est mort ?

Je me dégage de son étreinte.

— Les TAG sont arrivés à leurs fins, dis-je. Ils m'ont entraînée à toutes sortes d'actions terroristes. Lorsque les Lorders m'ont capturée, pour eux, j'étais droitière. Ils ont Effacé la mémoire correspondant à cette zone dans un cerveau de droitier et, du même coup, tous les souvenirs de mon enfance. J'ai oublié que j'avais été Lucy. En revanche, je me rappelais mes années dans le camp d'entraînement. J'étais restée une terroriste. Une créature des TAG.

— Pourquoi t'avoir choisie toi ?

— Pour montrer que l'Effacement inventé par les Lorders était faillible. Que tous les criminels Effacés pouvaient redevenir violents. Que l'Effacement était un échec et les Effacés des bombes à retardement...

Je ne lui explique pas ce que les conséquences du plan de Nico auraient impliqué : si aucun Effacé n'était fiable, les Lorders les auraient éliminés sans pitié. J'en frissonne.

— Mais si tu as été Effacée, pourquoi ne portes-tu pas de Nivo ?

Impossible de lui dire que j'étais forcée de jouer un double jeu, coincée entre les manipulations de Nico et le chantage des Lorders, qui ont remonté ma piste jusqu'aux TAG. J'ai bien cru qu'un de leurs agents, Coulson, allait

me tuer. Mais Katran m'a sauvée. C'était un terroriste, lui aussi, et cependant il a tout fait pour me protéger, au péril de sa vie : Coulson l'a abattu devant moi. Or, en tenant Katran agonisant dans mes bras, je me suis soudain souvenue de la mort de mon père.

Plus tard, parce que j'avais sauvé le Dr Lysander, les Lorders ont cru que j'avais servi leur cause. Alors ils m'ont laissée partir et m'ont ôté mon Nivo.

— Lucy ? Pardon, Donna, comment se fait-il que tu n'aies pas de Nivo ?

Je tressaille. Depuis combien de temps suis-je ainsi plongée dans mes pensées ?

— Les Lorders l'ont coupé.

C'est un petit mensonge. Il leur a suffi de presser deux ou trois boutons sur un appareil, et le bracelet de contrôle est tombé de façon indolore. En revanche, j'ai coupé celui de Ben avec une meuleuse, et il a survécu.

— Je croyais que c'était impossible, s'étonne Stella.

— Je suis la preuve du contraire.

— Tout de même. Je n'arrive pas à croire que tu aies totalement oublié les dix premières années de ta vie. Peut-être qu'en faisant des efforts...

Je secoue la tête.

— Je ne comprends pas bien le processus neurologique. C'est comme si la main dominante correspondait à la scission de ma personnalité.

— Si jeune..., murmure maman. Mais après ton Effacement, tu as retrouvé quelques souvenirs ?

— Pas au début. J'étais comme les autres Effacés. J'avais une nouvelle famille et...

— Ils étaient gentils ?

— Maman et ma sœur l'étaient, en tout cas, même si j'ai eu du mal à comprendre maman, les premiers temps.

Elle s'est raidie.

— Cette autre femme, tu l'appelais maman ?

— J'étais Effacée. On nous disait que c'étaient nos parents, qu'il fallait les appeler comme ça.

— Pardon. Ça n'a pas d'importance. Et ensuite ?

— J'ai commencé à me rappeler des trucs.

Je ne lui révèle pas dans quelles circonstances. Elle n'a pas besoin de savoir que j'ai été attaquée par un satyre, et que la rage et la peur ont fait resurgir en moi la personnalité d'Ondée, la terroriste. La créature forgée par les TAG, envoûtée par Nico, et prête à exécuter ses ordres les plus fous.

— Lesquels ? insiste Stella.

— Je suis désolée, murmuré-je. Je me rappelle seulement les TAG. Avant, tout a été Effacé.

Elle semble désespérée.

— Tu ne te souviens pas de moi ? De cette maison, de ce paysage ? Rien du tout ?

Quelque chose, étrangement, me pousse à dire « non ». Même si des

bribes de souvenirs refont surface. Le chat par exemple, maintenant lové entre nous. Des moments passés avec papa à jouer aux échecs. Et la tour, cette pièce d'échecs qu'il m'avait donnée.

— Lucy ? Donna, je veux dire, tu me caches quelque chose.

Je baisse la tête. Sait-elle que son mari est mort à cause de moi ? Je n'arrive pas à en parler, c'est trop dur.

Pas ce soir.

Je désigne la pièce d'un geste.

— C'était ma chambre, avant ?

— Non...

Ah. Je ne m'étais pas trompée.

— Je t'ai mise ici pour que tu sois loin des autres. Ce sera plus facile pour moi de venir te voir. C'était ma chambre, ajoute-t-elle enfin, d'une voix lente. Il y a très longtemps.

— Dis-moi ce que je n'arrive pas à me rappeler ! S'il te plaît ! Je veux tout savoir.

Elle hésite encore, puis me tend la main.

Pourquoi ai-je tant de mal à accepter ses manifestations d'affection ? Pour moi, elle reste une étrangère, en dépit du désespoir que je vois dans ses yeux.

Je m'oblige à accepter sa main et elle la serre en souriant.

— Par quoi veux-tu que je commence ?

— Par le début. Quand je suis née, où... Est-ce que mon père était là ?

J'hésite à parler de lui car elle non plus ne l'a pas encore mentionné.

— Non, répond-elle en pinçant les lèvres. Il n'était pas là. Il était rarement là pour les coups durs.

Je voudrais protester, mais je préfère ne pas l'interrompre.

— Lucy, tu étais le plus beau des bébés du monde. Je vais te montrer, ajoute-t-elle d'un air radieux.

Elle se lève et tire un trousseau de clés de la poche de sa robe de chambre.

— J'ai onze albums dans cette penderie. Un par an. Nous allons en commencer un autre à partir de maintenant, d'accord ?

Elle m'apporte un de ses classeurs. Je tourne les pages, le cœur battant. Oui, c'est vrai, j'étais un très joli bébé joufflu aux bras potelés... Il y a des dizaines de photos. Je ris dans mon bain, je souffle sur ma purée... Partout, je souris.

Je ne pleurais donc jamais ? Stella apparaît parfois sur les photos. Elle était brune, alors, et son sourire illuminait son visage. Ici et là, il y a des espaces vides, comme si on avait découpé une silhouette. Celle de mon père ?

Stella referme brusquement l'album.

— Ça suffit pour ce soir ; il faut que tu dormes. Tu commences tôt, demain, n'est-ce pas ?

Elle replace l'album dans la penderie, qu'elle referme à double tour.

— Je peux avoir une clé ?

Pendant un instant, j'ai l'impression qu'elle va accepter.

— Non. Repose-toi. Nous les regarderons ensemble demain, d'accord ?

Bonne nuit, Lucy.

Sur ce, elle s'en va.

Eh bien ! Quel tourbillon...

Je comprends pourquoi Madison parle du Foyer de la Foldingue... Stella est à la fois bonne, rude et imprévisible. Mais comment le lui reprocher ? Sa fille unique disparaît à l'âge de dix ans, puis revient sept ans plus tard, Effacée, sans aucun souvenir d'enfance. Comme une étrangère.

Il est aussi évident qu'elle était en conflit avec papa.

Il faut que je sache pourquoi. Pour l'instant, je ne peux rien lui révéler. J'ai un immense besoin de rassembler le maximum d'informations. Je me demande s'il y a des photos de papa quelque part...

Je soulève doucement Pounce de mes genoux et me dirige vers la penderie abritant les albums. En deux secondes, grâce à une épingle à cheveux, je viens à bout de la serrure. Je tiens cette technique de Nico.

À gauche, le placard contient des robes d'été, suspendues pour l'hiver... Le côté droit est composé d'étagères. La première contient des albums numérotés de un à onze, comme l'a dit Stella. Mais si elle a enlevé papa du premier classeur, elle a dû faire pareil dans tous les autres.

L'étagère en dessous est chargée d'objets enveloppés dans du papier de soie. Curieuse, je m'empare d'un de ces paquets, l'apporte sur le lit et le défais avec précaution. À l'intérieur, il y a des vêtements d'enfant soigneusement pliés. Des vêtements de fille.

Les miens ?

J'hésite. Stella ne m'a pas autorisée à fouiller dans ses affaires. Mais pourquoi a-t-elle caché ces souvenirs ? C'est tout de même bizarre... Et puis, ce sont aussi *mes* souvenirs. J'ai le droit de savoir... Je déplie une robe rose ornée de volants. Parfaite pour une fillette de dix ans. Et pourtant...

Je détestais les robes. Surtout les roses.

Je lâche la robe sur le lit.

Elle m'a obligée à la porter.

J'ai la tête qui tourne, et je sens une nausée me serrer l'estomac. Je ne veux plus rien voir de ce placard. Je replie la robe aussi soigneusement que me le permettent mes mains tremblantes et replace le paquet. Les étagères du bas sont aussi occupées par des vêtements enveloppés dans du papier de soie. Encore des souvenirs pieusement conservés.

Je suis trop petite pour atteindre l'étagère supérieure, et je tire la chaise du bureau pour grimper dessus. Tout au fond, il y a une grande boîte en plastique qu'on ne voit pas d'en bas. Je l'attire à moi, la descends et la pose sur le bureau. Et là, bingo...

À peine ai-je soulevé le couvercle que j'aperçois des photos encadrées. Il y en a sûrement une de papa ! Mais pour l'instant, je ne vois que des portraits

de femme. Sur le dessus de la boîte, les photos sont celles d'une dame âgée. Dessous, elle apparaît la main sur l'épaule d'une petite fille. Une autre la montre avec la même fillette brune, mais plusieurs années plus tard.

Je la reconnais. C'est Stella. La femme doit être sa mère. Ma grand-mère Lorder.

J'examine ses traits avec attention. Étrangement, elle n'a pas les yeux froids et vides des Lorders. Sur les photos récentes, ses cheveux gris sont relevés en chignon. Cependant, elle fait jeune pour son âge – une soixantaine d'années, je présume. Elle est mince, vêtue avec un luxe discret et arbore un sourire aimable. Pourtant ce visage me fait frissonner, et je me hâte de reposer le cadre.

Le dernier document est une photo de mariage. Un jeune couple, entouré d'un couple plus âgé du côté du marié – ses parents, probablement – et de ma grand-mère près de la mariée. J'ai du mal à reconnaître Stella, tant son visage est radieux. Elle donne le bras à papa. Il est plus jeune que dans mes rêves et dans mes souvenirs, mais je le reconnais. C'est bien lui. Mes doigts tremblants effleurent sa silhouette. Il a les yeux rivés sur Stella, et son regard exprime tellement d'amour que j'en ai le cœur serré.

Que leur est-il arrivé ?

Je range les photos dans l'ordre où je les ai trouvées et replace la boîte sur l'étagère. Il ne me reste qu'à refermer la penderie à clé et éteindre la lumière. Il y a encore d'autres boîtes, là-haut, et une autre penderie, mais ça suffit pour ce soir.

Une fois au lit, je me sens glacée et prends Pounce contre moi. Elle ronronne et me rappelle Sebastian. Soudain, je pense à maman et à Amy. Elles me manquent tellement...

« Maman », pour moi, ce n'est pas Stella. Du moins, pas pour l'instant.

Je contemple l'image de leur bonheur passé. Stella a-t-elle détruit toutes les photos de mon père, sans avoir le courage de se débarrasser de celle de ses noces ? Et pourquoi cache-t-elle les portraits de sa mère dans un placard fermé à clé ?

La réponse s'impose : parce que sa mère est une Lorder.

Nous sortons sur la pointe des pieds par la porte de derrière.

Papa me sourit et porte un doigt à ses lèvres.

— Chut... On est des espions...

— Et on est en mission secrète.

J'enfile le manteau que papa me tend avec un clin d'œil. Dehors, nous nous penchons pour passer sous le niveau des fenêtres. Papa se retourne vers moi.

— Hum... attends-moi une seconde.

Il revient sur ses pas. Quelques instants plus tard, il réapparaît, tenant à la main mes bottes en caoutchouc.

Je lève les yeux au ciel, exaspérée.

— Mets-les, Lucy. Cela t'évitera de te faire gronder.

Il me fait un autre clin d'œil. J'ôte les souliers roses que je déteste, toujours un peu sales à cause du jardin. Avant que j'aie le temps de les jeter derrière les buissons, papa les attrape et les pose soigneusement sur le rebord de la fenêtre.

— Hé ! Elle saura qu'on est sortis ! protesté-je.

— Bah, je suis pratiquement certain qu'elle devinera où on est.

— Alors pourquoi on se cache ?

— Parce qu'on est des espions, voyons !

— Mais je suis pas habillée comme une espionne, insisté-je en désignant le ridicule chemisier rose sous mon manteau.

Puis je pivote pour faire tourner ma jupe, et papa rit, puis se penche vers moi.

— Lucy, tu es parfaite en princesse-espionne ! Venez, Votre Majesté. Votre carrosse d'anniversaire est avancé...

Nous avançons vers le lac quand une porte claque derrière nous et une voix appelle :

— Lucy, reviens immédiatement ! Ta grand-mère est là.

— Zut...

— Il vaut mieux rentrer, ma chérie.

— Pourquoi ?

— Elle veut te souhaiter un bon anniversaire. File !

Je soupire et fais demi-tour d'un pas lourd. Lorsque j'arrive à la fenêtre où j'ai posé mes souliers, je me retourne. Papa a disparu. Un bruit de clapotis, au loin, me signale que mon carrosse d'anniversaire s'en va sans moi sur le lac.

Je retire mes bottes et enfle mes souliers de satin. De toute façon, ils sont plus commodes pour espionner à l'intérieur. Toujours prise dans mon jeu, j'entre dans la maison sans faire le moindre bruit. Pas question d'aller tout de suite dans le hall. Non, les espions sont prudents, méfiants, et empruntent toujours des chemins détournés. Je me glisse dans le bureau de maman et en sors par la porte cachée derrière un rideau. Puis j'emprunte le petit couloir qui contourne le salon où ma mère et ma grand-mère sont en train de discuter.

J'avance sur la pointe des pieds. Un pas, puis un autre...

Leurs voix se font plus claires.

Et j'entends ce que j'aurais préféré ne pas entendre.

Chapitre 9

M*iaou... Miaou...*

Il fait encore sombre mais Pounce demande à sortir. Je me lève, encore ensommeillée. Dès que j'entrouvre la porte, la chatte disparaît dans l'escalier. Je regarde ma montre : 5 h 20. Merci pour le réveil matinal, Pounce ! Je m'étire en bâillant, puis frissonne et enfille mon peignoir.

Je ne pourrai jamais me rendormir, maintenant.

Ce rêve était tellement bizarre. Et pourtant, je sais d'instinct que tout était vrai. Est-ce cette horrible robe rose, sur l'étagère, qui a déclenché ces souvenirs ? J'étais heureuse de sortir avec mon père... de partir à l'aventure avec lui. Et puis... j'ai entendu une conversation entre Stella et sa mère. Quelque chose de dérangent. Mais quoi ?

J'ai soif...

Je descends l'escalier à mon tour.

Au fur et à mesure que j'avance, une cellule déclenche une lumière aveuglante dans le couloir, chassant les zones d'ombre. Chaque lampe s'éteint lorsqu'une autre s'allume. J'avance au hasard, arrive à un débarras, puis reviens sur mes pas et tombe sur l'entrée du foyer. Un recoin est aménagé avec une bouilloire, des tasses et du thé.

La pièce est plongée dans une demi-obscurité. Pendant que l'eau chauffe, je vais jusqu'aux fenêtres qui donnent sur le lac. Mais le paysage est encore dans les ténèbres. Le kayak des espions est-il toujours amarré au ponton ? Je souris, puis fronce les sourcils. Papa était parti sans moi, ce jour-là. Quel étrange anniversaire...

Il n'était jamais là pour les coups durs, a dit Stella. Elle est injuste. Essayer de m'arracher à Nico était très courageux. La plus rude des épreuves, même, puisqu'il en est mort.

Soudain, la pièce s'illumine. Madison bâille sur le seuil, puis sursaute en m'apercevant.

— Eh bien, tu te lèves drôlement tôt ! m'étonné-je.

— Faut bien. Le café ouvre à 7 heures pour servir les petits déjeuners. Et toi ? Tu es tombée du lit ?

— L'inscription au PAC commence à 8 heures.

— Et tu n'arrivais pas à dormir ? Tu es inquiète ?

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle parle du PAC et non de mon rêve. J'étais tellement perdue dans ces souvenirs que j'avais oublié ma nouvelle identité. Combien de temps encore avant que je m'adapte à cet endroit, à ces nouvelles personnes ?

Soudain, tout cela me paraît insurmontable et je soupire de lassitude. Madison me contemple d'un air perplexe, puis s'écrie :

— J'ai une idée ! Prends le car de 6 h 30 avec moi. Je te montrerai où tu dois te présenter pour le PAC. Après, je te prépare un petit déjeuner chez Cora. Je t'invite. Tu verras, c'est top !

— Tu es sûre ? Tu as le droit d'amener des gens ?

— Absolument.

Elle lève sa tasse de thé en m'adressant un clin d'œil complice.

— Alors buvons aux premières fois... Pour le boulot, je veux dire.

Mais à son air malicieux, je comprends qu'elle fait allusion à tout autre chose. Nous trinquons avec nos mugs fumants, puis sirotons nos boissons en silence.

— J'y vais ! Rendez-vous ici dans une heure, déclare Madison avant de s'éclipser.

Une heure plus tard, douchée et habillée, je la retrouve penchée sur un guéridon de l'entrée. Curieuse, je la rejoins et la regarde écrire dans un grand cahier avec des colonnes. L'une comporte la date, et l'autre le mot « SORTIE ». À côté de son nom, elle a inscrit « travail ».

— C'est quoi ? m'étonné-je.

— Tu n'as pas encore lu le règlement ? Attention, sanction ! Bon, alors c'est la règle numéro douze : quand on part et quand on revient, toujours inscrire son nom et l'heure dans le cahier. Et dire où on va.

J'écris « Donna – PAC ». C'est la première fois que je rédige mon nouveau nom.

Nous sortons par derrière. Le jour n'est pas encore levé.

— Je déteste cette saison, maugrée Madison. Le matin, on a l'impression d'être en pleine nuit.

— Moi, ça me plaît.

J'aime l'obscurité parce qu'on peut s'y cacher. J'aime aussi l'air vif et froid. Le sol est gelé et crisse sous nos pas. Nous avançons sur le sentier qui mène à la route principale.

Mais celle-ci est nue comme le plat de la main.

— Il n'y a pas d'arrêt de bus ?

— Non, il faut juste faire signe. Il passe toutes les demi-heures environ.

Bientôt, le car apparaît au loin. Madison tend le bras et il s'arrête à notre hauteur. Nous présentons nos cartes d'identité devant le scanneur et allons nous asseoir dans le fond.

— Ô Seigneur ! est-ce possible ? s'écrie une voix masculine.

Madison se retourne.

— Qu'est-ce qui est possible ?

— Attends, ne t'assieds pas tout de suite, je veux en être sûr.

Madison se retient au siège du garçon qui vient de parler, car le bus a redémarré. Il lui sourit d'un air provocateur. Serait-ce son amoureux ? Il paraît immense et a le teint hâlé. Pourtant, nous sommes en janvier. Un sportif, probablement, ou un habitué des travaux de plein air.

Son regard va de Madison à moi, puis à ses amis assis devant.

— Bon sang, mais oui c'est vrai, dit l'un d'eux.

— Quoi ? demande Madison sur un ton irrité.

— Il existe au monde quelqu'un de plus petit que toi !

Les autres éclatent de rire et Madison lance un coup de poing dans le bras du garçon. Puis elle se redresse et tire ses épaules en arrière, comme pour paraître plus grande. Sans un mot, elle s'installe dans le siège en face du garçon. Et moi, je m'assieds à côté d'elle.

— C'est qui ? lui chuchoté-je.

— Le géant ? Il s'appelle Finley. Ses amis et lui sont tous *fous*, ajoute-t-elle en élevant la voix.

— Facile ! rétorque Finley. Et toi tu es jalouse.

Je les dévisage, confuse. De quoi parlent-ils ?

— On fait partie de la société Forêt-Univers, explique-t-il devant ma mine éberluée. En abrégé, FO-U.

— Une vocation, quoi, insiste Madison.

— Eh ! Doucement ! T'as de la chance d'être petite, réplique Finley en lui adressant un clin d'œil. Et toi, t'es nouvelle ?

— Oui. Je m'appelle Donna. Je vais m'inscrire au PAC.

— Attention, tu pourrais atterrir chez les FOU ! plaisante Madison.

— Tu connais le proverbe... Plus on est, plus on rit, remarque Finley. Mais il y a sûrement une taille minimale et je crois que tu ne l'atteins pas.

Soudain, le bus s'arrête. Nous sommes arrivés.

— Les dames d'abord, dit Finley en s'effaçant pour nous laisser passer.

Dehors, Madison salue les garçons d'un signe de la main et glisse son bras sous le mien. Pleine d'entrain, elle me montre le bâtiment où je devrai me rendre à 8 heures puis m'entraîne vers son lieu de travail, « Chez Cora ». Nous entrons dans le café par derrière car la salle n'est pas encore allumée.

— Bonjour ! s'écrit Madison en tournant la clé dans la serrure.

Une femme, coiffée d'une toque de chef, et courbée dans une étroite cuisine, lève la tête.

— Ah, enfin ! Ce n'est pas trop tôt.

Madison lui tire la langue.

— Et qui c'est, celle-là ? Encore une vagabonde affamée ?

— Euh, désolée...

Je recule déjà pour sortir quand la femme éclate de rire.

— Je plaisantais, petite. Moi, c'est Cora. Entre.

Elles m'installent à une des tables du café, sans cesser de se chamailler. Quelques minutes plus tard, elles allument la salle et déverrouillent les portes vitrées. Les premiers clients arrivent. Bientôt, nous dégustons le plus énorme et le plus délicieux des petits déjeuners que j'aie jamais pris.

Un peu plus tard, l'estomac lourd, je reprends le chemin de Moot Hall. Sur la porte, un panneau indique : « Programme d'apprentissage de Cumbria ». Cela paraît très officiel, donc proche des Lorders. Aiden sait-il vraiment ce qu'il fait, en m'envoyant ici ? Indécise, je laisse passer plusieurs personnes devant moi.

— Tiens, c'est TPP ! s'exclame une voix familière.

Je me tourne et reconnais Finley.

— TPP ? Qu'est-ce que ça veut dire ? m'étonné-je.

— Très Petite Poucette. Dis donc, tu veux prendre racine dehors ?

— Euh, non, j'allais entrer. Et toi ? Que fais-tu là ?

— Je représente ma formation. Je sais, c'est dur à croire mais je suis un de leurs meilleurs éléments. Suis-moi.

À l'intérieur, il désigne une table devant laquelle plusieurs personnes font la queue.

— Inscris-toi là-bas, explique-t-il. À plus tard.

Il s'éloigne, et j'attends patiemment mon tour.

— Nom et prénom, me demande une femme avec un sourire engageant et des yeux durs.

— Ky...

Je tousse pour couvrir mon erreur. J'ai bien failli dire « Kyla » !

— Pardon... C'est KELLY, Donna.

Elle consulte un netbook.

— Ton nom n'est pas sur la liste. Au suivant.

Un garçon me contourne pour passer devant moi.

— Non, attendez, je suis sûrement sur la liste. Kelly, c'est mon nom de famille, et Donna le prénom. Donna Kelly, si vous préférez.

Elle soupire, consulte encore son écran, puis secoue la tête sans se départir de son sourire froid.

— Désolée, tu n'es pas sur ma liste non plus.

Elle regarde déjà mon voisin pour l'interroger, et je commence à paniquer. Aiden se serait-il trompé ? Non, cela ne lui ressemble pas.

— J'ai peut-être été inscrite à la dernière minute, insisté-je.

Elle soupire encore.

— Ah, tu es sur la liste supplémentaire. Il fallait le dire...

Elle touche son écran.

— Oui, c'est bon. Remplis ce formulaire.

Elle me tend une petite tablette et un stylo spécial. Il faut remplir la case « date de naissance » devant mon nom.

Je panique. J'ai un trou de mémoire.

— Pas ici, Donna ! Tu bloques la queue.

Elle me désigne le côté du couloir et je m'écarte, gênée.

Je tente de me rappeler les données du dossier que m'a remis Aiden. Enfin, tout me revient en bloc. Je suis née le 17 septembre 2036... Ensuite viennent les informations habituelles : adresse, couleur des cheveux, couleur des yeux, taille.

Taille ? Je l'ignore. Mettons un mètre cinquante. Personne à prévenir en cas d'urgence ? Aiden ne m'a pas donné les coordonnées de mes faux parents, à Chelmsford. Tant pis. J'écris « Stella Connor, Foyer de la Cascade », et appuie sur « Enregistrer ».

Je reviens vers la table, où la femme m'ignore jusqu'à ce que je me plante devant elle.

— Excusez-moi...

— Tu en as mis, du temps, soupire-t-elle en reprenant son appareil, qu'elle branche sur son netbook. Ça va, tu es inscrite. Va t'asseoir, maintenant.

Elle me tend un dossier et je rejoins la cinquantaine de jeunes qui attendent en bavardant dans la salle. À l'évidence, tous se connaissent. Certains me regardent à la dérobée et je tente de sourire, mais ils n'ont pas l'air franchement amicaux. Nous sommes en concurrence, c'est ça ?

J'aperçois Finley de l'autre côté de la salle. Nos regards se croisent et il m'adresse un clin d'œil.

Un flux de nouveaux arrivants provoque un brouhaha qui cesse brusquement.

Un homme vêtu d'un costume marron vient d'entrer. Il nous observe un à un, dans un silence absolu.

— Bonjour à tous, déclare-t-il enfin. Bienvenue au PAC. Je suis content de voir autant de visages familiers. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis le conseiller Watson. Au nom de la Coalition Centrale, je suis heureux de vous accueillir dans ce centre, première étape d'une formation qui vous aidera à construire votre avenir. La politique d'emploi de la Coalition atteint un taux de cent pour cent depuis vingt ans, et les programmes d'apprentissage font partie intégrante de ce succès. Maintenant, je vais vous confier au coordinateur des apprentissages. Au revoir.

Après des applaudissements polis, un autre officiel s'approche. Du coin de l'œil, je vois Watson quitter la salle par le fond. L'ambiance est immédiatement plus détendue.

Pendant une heure, on nous explique le programme en détail. La région cherche des apprentis dans différents domaines, tous représentés ici : l'Administration, l'Hôtellerie-restauration, les Parcs nationaux, les Transports, l'Éducation, la Police, la Communication ou l'Hygiène publique. Nous pouvons les interroger à notre guise pour faire notre choix. Demain auront lieu les tests d'aptitude, et lundi, nous découvrirons les quatre sections où nous serons à l'essai pendant une semaine. Au bout d'un mois, nous serons placés – et pas forcément selon nos priorités.

Donc, dès demain, sans savoir dans quel domaine nous finirons, nous devons signer un engagement à apprendre un métier pendant cinq ans.

Autant dire une éternité.

Pour l'instant, on nous fait entrer dans une salle voisine, où sont installés les stands de chaque section. Tout le monde s'éparpille. Mes camarades semblent avoir plus envie de boire une tasse de thé que de parler avec les représentants et les apprentis en place. Certains se saluent joyeusement, comme après un retour de vacances. Ceux-là, contrairement aux nouveaux venus, savent déjà où ils étudieront...

Une femme croise mon regard et me sourit. Quelque chose me pousse à lui rendre son sourire, et je m'avance jusqu'à elle. Elle tient le stand Éducation.

— Bonjour, dit-elle. Tu songes à travailler dans une école ?

— Euh, pas du tout, désolée.

— Ah, enfin, quelqu'un qui dit ce qu'il pense. C'est une grande qualité, ajoute-t-elle en m'examinant d'un air pensif. Je n'oublie jamais un visage, et il me semble t'avoir déjà vue.

Je secoue la tête et dissimule mon inquiétude de mon mieux. Reconnait-elle Lucy, après toutes ces années, en dépit de mes longs cheveux bruns et de mes yeux gris ?

— Je ne crois pas, non. Je viens de Chelmsford.

— Ma question était stupide. Tous les enfants de Keswick sont passés par ma classe, je t'aurais reconnue si tu avais été mon élève. Mais cela n'a pas d'importance. Comme tu sais, le lieu d'origine n'est pas un critère de classement, ici.

— En fait, c'est plutôt l'Hygiène publique qui m'intéresserait.

Elle sourit avec indulgence.

— Eh bien, au cas où tu voudrais une autre option, nous cherchons trois apprentis pour l'école primaire de Keswick.

Elle se met à parler avec enthousiasme de l'esprit créatif des enfants, et je pense au petit garçon du train, emmené par les Lords.

— Tu ne te sens pas bien ? me demande-t-elle.

Je tressaille. Je suis donc aussi transparente ?

— Oh ! Si... Pardon. C'est que je n'ai pas l'habitude des petits enfants, alors j'ai peur de ne pas être à l'aise dans une école.

— Justement, ce programme sert à se familiariser avec un milieu professionnel. Si tu choisis Éducation, tu passeras une semaine avec nous. Comme cela, tu sauras si ça te convient.

— Merci.

Et je ne dis pas ça seulement pour les renseignements qu'elle me donne, mais pour sa chaleur et sa générosité.

— Va donc parler aux autres. Personne ne mord, tu sais ! Sauf, ajoute-t-elle en se penchant, et en baissant la voix, ceux de la Police.

Elle n'a pas besoin de me le dire ! C'est le seul stand dont je ne

m'approche pas. Ce ne sont pas des Lords, juste la police locale qui s'occupe des parkings et des questions mineures. Mais le simple fait de les savoir associés au gouvernement me rend méfiante.

Si j'en juge par les déplacements de mes camarades, deux sections semblent attirer la majorité des jeunes : l'Hôtellerie et les Parcs nationaux. Il y a une petite foule à ce dernier stand, et j'essaie de me frayer un passage jusqu'à la table.

Finley m'aperçoit, grâce à sa haute taille, et vient à mon secours. Une seconde plus tard, je suis devant son patron, qui m'examine d'un air sceptique.

— Vous envisagez une carrière au Service des Parcs nationaux ?

— Absolument.

Il soupire.

— Vous croyez peut-être qu'on passe notre temps à faire des randonnées ?

Son ton condescendant me hérise.

— Sûrement pas ! Il s'agit de préserver les paysages, d'organiser l'accès du public, d'informer les gens et de veiller à leur sécurité.

Et toc ! J'avais eu le temps d'entendre tout le boniment dans la queue...

— Avez-vous des compétences particulières ?

— Je sais lire les cartes et me servir d'une boussole. Je fais de l'athlétisme, de l'escalade et suis très bonne marcheuse. Et j'adore être dehors par tous les temps.

— Vraiment ?

Cinq minutes auparavant, j'ignorais tout de ce service, mais là, mon amour-propre est piqué.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Engagez-moi pour la semaine, vous verrez.

— Hum... Pourquoi pas, en effet... On peut avoir de bonnes surprises, parfois...

Suivie de Finley, je m'éloigne sous les regards hostiles des autres candidats.

— Bravo, tu as su le prendre, me dit Finley.

— Tu crois ?

— Oui. Mais ne va pas t'imaginer que c'est gagné. Cette année, ils vont en prendre dix pour la semaine, et n'en retenir que cinq au final. La plupart des candidats ont postulé par le biais de leurs écoles, et ils sont bien préparés. La concurrence sera rude.

Le lieu d'origine des candidats pèse dans la balance... Bonjour l'égalité ! Encore une belle règle que personne ne respecte ! me dis-je avec amertume.

Chapitre 10

L'après-midi est libre.

Je devrais sans doute rentrer au foyer. Les pensionnaires sont à leur travail, à cette heure, et Stella et moi pourrions parler. N'est-ce pas pour ça que je suis venue à Keswick ?

Mais le soleil brille, faisant scintiller les sommets des montagnes enneigées, et j'ai trop envie de marcher. Nous parlerons une autre fois... Et puis, elle voudra déjeuner et je n'ai pas faim, après ce que j'ai englouti ce matin chez Cora.

Je déambule dans la ville sans savoir où mes pas me portent, et me retrouve devant l'école. Je ne reconnais rien. Pourtant, si j'en crois l'institutrice rencontrée au PAC, il n'y a pas d'autre établissement scolaire à Keswick. Je l'ai donc fréquentée jusqu'à l'âge de dix ans. J'entends les enfants qui jouent dans la cour de récréation. L'endroit semble paisible, dépourvu des vibrations malsaines que j'ai senties au lycée Lord-William, où j'ai étudié après mon Effacement.

Les Lorders surveillent-ils aussi les écoles élémentaires ? Dans mon lycée, ils semblaient omniprésents, toujours prêts à expulser des élèves sans qu'on sache pourquoi. Des élèves qu'on ne revoyait jamais.

Je chasse cette idée. Ces enfants sont trop jeunes. Ils ne représentent aucun danger pour le gouvernement.

Je repars.

Les montagnes m'appellent. Je voudrais grimper jusqu'au ciel et toucher le soleil.

Peu après, je quitte la route pour emprunter un sentier de randonnée jusqu'à un carrefour où un panneau indique la direction du cromlech de Castlerigg. Je tombe en arrêt, le souffle coupé. Je sais ce qu'est un cromlech : un cercle de monolithes. Le même cercle de pierres que je vois dans mon rêve. Mon père et moi comptons les pierres ensemble, pour célébrer ce qu'il appelait les « Enfants des montagnes ».

Je marche de plus en plus vite, tellement impatiente que je finis par courir sur le sol caillouteux. L'air froid me brûle la gorge mais ce sprint me fait du bien. J'ai dit au représentant des Parcs nationaux que je courais, mais

je ne m'entraîne plus depuis des semaines. Le jogging me rappelle tellement Ben que je préfère m'en abstenir. Mais aujourd'hui, en sachant Castlerigg si proche, je me sens pousser des ailes.

Je ralentis l'allure quand j'aperçois enfin un portail. Je le reconnais et resserre le col de mon manteau car, en dépit de ma course et du soleil, la température semble avoir beaucoup baissé. On dirait que l'air vibre. Est-ce une promesse de neige ?

Les nuages se rapprochent.

Je m'adosse au portail pour contempler le vaste pré au centre duquel se dresse le cercle de monolithes. Les montagnes montent la garde, formant un amphithéâtre tout autour. J'ouvre le portail et m'immobilise, en proie à des émotions incompréhensibles. Je suis déjà venue ici, et pas seulement en rêve. Je m'en *souviens*. Et je suis si heureuse d'avoir retrouvé cette mémoire que j'éclate de rire. Oui, je suis venue ici très souvent, et par tous les temps. J'y ai pique-niqué les jours d'été, m'y suis promenée sous la pluie à l'automne, dans la magie de la neige en hiver, et à la recherche des premières fleurs sauvages du printemps. C'était notre endroit spécial, à papa et à moi ; nous nous y réfugiions à la moindre occasion.

Pour compter les pierres, il faut commencer au bon endroit, là où le cercle s'incurve un peu. Nous partions toujours de là, papa et moi, afin de ne pas nous tromper.

Certains de ces blocs sont énormes, mais moins que dans mes souvenirs de petite fille. Rien à voir avec des géants... J'atteins la première pierre, pose ma main dessus et y appuie la joue. Je ferme les yeux et commence :

Un.

Soudain, je redeviens Lucy, une petite fille accompagnée de son père. J'ouvre les yeux. Ce lieu a-t-il un tel pouvoir d'évocation ? Il est vrai que, pour ces pierres millénaires qui défient le temps, sept années ne sont rien.

Je recule malgré moi, comme autrefois, et commence à courir entre les monolithes, les effleurant de la main au passage sans cesser de les compter.

Il fait de plus en plus sombre et de plus en plus froid, et soudain les pierres sont enveloppées de pans de brouillard effilochés. Le soleil a disparu. *Typique du temps du Lake District : il change en un clin d'œil.* La phrase résonne dans mon esprit, intacte. Qui disait cela, déjà ? Je ferme à nouveau les yeux, m'adosse à une autre stèle. Je suis glacée mais peu m'importe. Quelque chose en moi se répare, se détend...

Puis une sourde inquiétude m'envahit, l'écho d'un événement dramatique. Que s'est-il passé ici ? Quelque chose de triste, si triste que j'en ai les larmes aux yeux. Je chasse cette pensée pour ne pas perdre Lucy.

Trop tard, elle m'a quittée.

Je soupire, grelottante. La nuit tombe. Il faudrait que je rentre, que je prenne le bus de 17 heures avec Madison, à la fermeture du café. Je plisse les yeux pour consulter ma montre dans la pénombre. Il est presque 16 heures. Une heure pour regagner le village, cela devrait suffire. Seulement, je suis

désorientée. De quel côté est le portail ? J'ai beau scruter la brume, je n'y vois rien à trois mètres. Et maintenant, je frissonne de la tête aux pieds. Heureusement que je n'ai pas suivi ma première impulsion, et que je n'ai pas grimpé jusqu'en haut de la colline. Comment ferais-je, maintenant, sans visibilité ?

Et moi qui voudrais être forestière ! Je suis vraiment nulle...

J'avance au hasard, espérant que le brouillard va se lever. Cependant je mets beaucoup plus longtemps que prévu pour arriver à la clôture.

Enfin, j'atteins un portail, mais ce n'est pas le même que tout à l'heure. Je dois être à l'opposé, du côté du parking. Si je veux reprendre le sentier vers Keswick, il faut faire le même chemin en sens inverse.

Je perds encore un temps précieux, et lorsque je descends enfin vers la ville j'aperçois déjà les lumières des réverbères. Dès les premières maisons, je cours à toute allure vers le centre. Lorsque j'arrive au terminus du bus, celui-ci s'apprête à partir. Je grimpe à l'intérieur, haletante, et ai un instant de panique parce que je ne trouve pas ma carte d'identité. Ouf, elle est dans mon autre poche.

Madison se pousse vers la vitre pour que je puisse m'asseoir près d'elle.

Dire que j'ai fait ce trajet ce matin seulement. Cela me paraît si loin...

— Salut, Donna ! s'exclame-t-elle. Je croyais que l'inscription du PAC finissait à midi. C'était comment ?

— Je pense choisir les Parcs. Ou peut-être l'Éducation.

Elle me jette un regard curieux.

— Qu'est-ce que tu as fait tout l'après-midi ?

— Rien de spécial. J'ai marché.

— Tu vas te faire passer un savon.

— Pourquoi ?

— Tu aurais dû écrire dans le registre que tu étais absente toute la journée. Stella doit être hystérique.

— À ce point ?

— T'inquiète pas. Tu n'auras qu'à dire que tu ne savais pas.

Hum... En fait, je n'ai pas lu le règlement.

À notre arrivée, nous trouvons Stella debout dans l'entrée. Manifestement, elle nous attendait... Tout son être exprime la tension : bras croisés, mâchoires serrées. En me voyant, pourtant, son visage se détend, et je tente d'articuler « désolée » en silence. Elle sourit, puis aperçoit Madison à mes côtés et son sourire s'évanouit.

— 'soir, Mrs C, dit Madison, qui me tient toujours par le bras.

Elle tente de m'entraîner mais Stella nous retient.

— Pas si vite... Donna, j'aimerais te parler. Suis-moi.

Elle se dirige vers la porte de son bureau.

— Oh oh..., chuchote Madison à mon oreille. Elle t'amène dans son antre. Courage !

Je hoche la tête, puis rejoins Stella. La porte se referme aussitôt derrière moi.

— Je m'excuse, marmonné-je, je ne savais pas que je devais...

Stella m'attire maladroitement contre elle. Elle est maigre, osseuse et désespérée.

— J'étais tellement inquiète, dit-elle en s'écartant, le visage à nouveau fermé. Ne refais jamais ça !

— Pourquoi exiges-tu de connaître notre emploi du temps ? Tu devrais nous faire confiance. On a toutes plus de dix-huit ans. Officiellement, du moins.

Je parle pour moi. Je suis certaine que mes camarades ont de vraies cartes d'identité, elles.

— Je suis responsable de chaque jeune fille qui m'est confiée. Et je ne prends pas cette responsabilité à la légère.

— Mais tu n'es quand même pas obligée de nous surveiller comme ça !

La voyant hésiter, je comprends que j'ai vu juste.

— C'est toi qui as inventé ces règles, n'est-ce pas ? poursuis-je.

— En effet. Je dirige ce foyer à ma convenance et pour le bien de tous. Je te prie de suivre mon règlement, Lu... Donna. Je ne peux t'en dispenser sans en dispenser les autres, ajoute-t-elle en se radoucissant.

— Bien sûr.

— J'ai eu tellement peur qu'il ne te soit arrivé quelque chose. Ou qu'ils aient découvert qui tu étais et qu'ils t'aient enlevée, encore une fois.

Cette fois, je me sens confuse.

— Je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas t'inquiéter, ni ignorer les consignes. Seulement, hier soir, j'ai oublié de lire le règlement.

Elle ouvre un tiroir de son bureau et me tend un autre exemplaire.

— Dans ce cas, tu vas le faire avant le dîner. Avant que tu puisses enfreindre d'autres règles sans le savoir. Installe-toi ici.

Je m'exécute, choisissant un fauteuil près de la fenêtre. Il fait un peu froid mais Pounce vient sauter sur mes genoux et me réchauffe. Une vraie bouillotte ! Ensuite, Stella m'apporte une tasse de thé, et je me plonge dans la lecture. Je connais déjà la règle numéro un... Être gentil avec Pounce. « Pas de problème », me dis-je en grattant la chatte derrière les oreilles. Les autres règles sont très logiques et faciles à suivre, comme se déchausser pour marcher sur les tapis, et ne pas oublier de fermer les portes à clé le soir...

Au bout d'un moment, je lève les yeux. Est-ce le même bureau que dans mon rêve ? De longs rideaux recouvrent les fenêtres et une partie du mur adjacent. Je repousse doucement Pounce et vais tirer les rideaux sur le côté. Il y a bien une porte, comme dans mon rêve ! Incapable de m'arrêter, je pose déjà la main sur la poignée quand j'entends des voix qui se rapprochent derrière moi.

J'ai regagné mon fauteuil une seconde avant que Stella ne pénètre dans la pièce. Elle prend quelque chose sur son bureau et ressort.

Je pousse un long soupir de soulagement. C'était moins une ! De toute façon, je ferais mieux de lire ce truc avant le dîner. Je me replonge dans une liste de consignes digne d'un camp militaire : couvre-feu, fouilles surprises des chambres, et nécessité de toujours dire où on est...

— Dis donc, elle veille à tous les détails, hein ? Un vrai gendarme, murmuré-je à l'intention de Pounce.

Je me sens mal à l'aise. Stella a-t-elle toujours été aussi rigide ? Ou bien est-ce seulement depuis ma disparition...

Ce soir, peu après l'extinction des feux – à 23 heures, c'est marqué dans le règlement – on frappe doucement à ma porte. Stella passe la tête dans l'entrouverture.

— Tu es réveillée ? demande-t-elle.

— Oui... Entre.

Elle prend une chaise et vient s'asseoir près du lit, comme hier.

— Tu viens après l'extinction des feux, quand je suis censée dormir ? persiflé-je.

— Ne sois pas insolente. Je sais que ta journée commence tôt demain, et je ne resterai pas longtemps.

— Pas de souci, je ne dors pas beaucoup.

En fait, j'ai la tête ailleurs : dans les montagnes, dans des sentiers menant à des cimes enneigées.

— Tu n'as jamais été une grande dormeuse. Tu m'as réveillée toutes les nuits jusqu'à ce que tu aies quatre ans. Et même ensuite, tu avais souvent des cauchemars.

— À propos de quoi ?

— Oh, des monstres sous ton lit, un malheur arrivant à...

Elle s'arrête brusquement et reprend :

— Tout ce qui inquiète les enfants, en fin de compte.

Ainsi, j'ai toujours eu des rêves saisissants de réalité, des cauchemars violents ? Je croyais que c'était à cause de ma mémoire explosée.

— Est-ce qu'on peut regarder un autre album ? demandé-je.

— Pas ce soir. Parle-moi de ta journée. Comment ça s'est passé, au PAC ?

— C'était intéressant.

— Tu sais que si tu t'engages, demain, ce sera pour cinq ans. Et que tu n'auras peut-être pas le domaine que tu souhaites.

— Oui, on nous l'a expliqué.

— Et si tu travaillais ici ? Ça te dispenserait d'apprentissage.

— Je ne comprends pas...

— Je vais avoir besoin d'aide. Je me fais toujours seconder par deux de mes pensionnaires, mais l'une d'elles a eu vingt et un ans il y a quelques mois, et elle est partie.

— Et ce serait pour faire quoi ?

— S'occuper du foyer, du jardin en été, aider à la cuisine. Rien de passionnant, j'en ai conscience, mais nous aurions le temps de nous connaître, d'oublier ces longues années de séparation. Et surtout, ici il n'y a aucun contrôle. Personne ne pourra découvrir qui tu es vraiment.

— Je ne sais pas. J'aimerais bien travailler aux Parcs nationaux.

— C'est très demandé et ils embauchent peu.

— Est-ce que j'aimais marcher, quand j'étais petite ?

— Marcher et courir. Tu ne restais jamais en place !

— Je veux dire, marcher en montagne. Grimper très haut.

— Oui, tu adorais ça. Une vraie chèvre...

— Mais toi, ça ne te plaisait pas, dis-je en voyant ses sourcils froncés.

— Non, en effet, soupire-t-elle. J'ai toujours eu le vertige, alors j'avais peur que tu ne glisses et que tu ne te fasses mal.

— Avec qui allais-je marcher, alors ? Avec papa ?

Elle hoche la tête. Ah, enfin, elle reconnaît son existence !

— C'est aussi pour ça que ça ne me plaisait pas.

— Que veux-tu dire ?

Comme elle ne répond pas, je me lance :

— J'ai l'impression que vous ne vous entendiez pas, tous les deux. Mais il fait partie de mon passé. J'ai aussi besoin de savoir qui il était.

— Oui, bien sûr. Désolée. Ton père t'emmenait marcher en montagne, en effet.

Elle se tait, malgré mon regard l'implorant de continuer. Puis elle me prend la main.

— Que puis-je te dire sur lui ? C'était un rêveur, toujours dans la lune. Il entraînait les autres dans des univers imaginaires, où tout était possible. C'est ce qui m'avait attirée, au début. Mais on ne peut vivre sur la lune... surtout quand on a un bébé. C'était difficile de compter sur Danny. Il passait de la colère à la joie d'un instant à l'autre, et il était facilement distrait. J'avais constamment peur qu'il ne t'oublie quelque part, que tu ne te perdes.

— Mais tu t'es trompée. Il ne m'a jamais perdue.

Elle se raidit et quelque chose se ferme dans ses yeux, si bien que je regrette d'avoir parlé. Elle lâche ma main.

— Il faut que tu dormes, maintenant, déclare-t-elle en se levant.

Une fois à la porte, elle se retourne ; son visage s'est adouci.

— S'il te plaît, réfléchis avant de t'engager dans le PAC. Tu veux vraiment signer un contrat pour cinq ans sans savoir où tu iras ? Imagine ta frustration si le métier qu'on t'impose ne te plaît pas... Tu serais mieux ici. Et cela te permettrait d'attendre la prochaine inscription du PAC, dans six mois. Si tu y tiens toujours.

— D'accord, dis-je. Je vais y réfléchir.

— Bonne nuit, Lucy. Pardon, Donna...

Je ferme les yeux. Rester au Foyer de la Cascade vingt-quatre heures sur vingt-quatre ne m'enchant guère. Il faudrait trouver de bonnes raisons pour m'échapper, et inscrire chacune de mes sorties dans le grand registre de l'accueil. Ne jamais être en retard, suivre le règlement...

Et puis, il y a les montagnes. J'ai ça dans le sang : grimper toujours plus haut, vers le ciel. Avec mon père, Danny le rêveur. Je connais son nom, maintenant, et je le chéris. Comment renoncer à cette passion commune ?

Cette nuit-là, mes rêves sont confus et magnifiques.

Chapitre 11

Le lendemain matin, dans le bus, une autre personne tente de me décourager. Et étonnamment, c'est Madison.

— Tu veux vraiment t'engager dans leur programme d'apprentissage ? Tu en prends pour cinq ans et ils payent une misère. En plus, tu risques de travailler avec Finley ! ajoute-t-elle en prenant une expression horrifiée.

Ce dernier se tourne vers nous et nous adresse un clin d'œil.

— Ça, c'est si elle a beaucoup de chance, déclare-t-il.

— Et toi, qu'en penses-tu ? lui demandé-je. Du PAC, je veux dire.

— C'est la meilleure chose qui me soit arrivée, répond-il avec le plus grand sérieux. J'adore ça.

— Mais..., commence Madison.

— Il n'y a pas de mais. Je dis la vérité. Seulement, Donna, ne rêve pas. Tu ne pourras jamais intégrer les Parcs nationaux. Il te faut un plan B.

*

Peu de temps après, dans la salle des séminaires, je contemple mon contrat en mordillant mon stylo.

La dernière fois que j'ai signé un document de ce genre, je sortais de l'hôpital où j'avais été Effacée. Je n'avais pas le choix, alors. Je devais promettre de respecter les règles de ma nouvelle famille, de mon lycée et de ma communauté. De faire de mon mieux pour m'adapter et ne pas m'attirer d'ennuis. Si les Lorders me retrouvaient, ils m'arrêteraient pour non-respect de mon contrat. En plus, les Effacés n'ont pas le droit de chercher à savoir qui ils étaient avant leur opération. Et encore moins d'utiliser la chirurgie TAIM pour changer d'apparence et se procurer de faux papiers d'identité !

Bon, n'y pensons plus... Je m'appelle Donna Kelly, à présent, et je suis libre de m'engager ou non. J'essaie de lire avec attention tous les termes du document. Autour de moi, beaucoup de jeunes se lèvent. Ils ont donc signé sans avoir lu ?

Quelqu'un va finir par remarquer mon hésitation.

Je réfléchis. Il s'agit d'apprendre un métier, finalement, peu importe le quel. Je devrais me réjouir d'avoir échappé à mon destin d'Effacée...

Si je n'avais pas été kidnappée par les TAG, quelle aurait été ma vie ? Serais-je venue ici, en ce moment précis, pour choisir un avenir ? Lucy aurait-elle été heureuse ? Enthousiaste ? Elle aurait signé le contrat puis serait sortie avec ses amis pour fêter ça avec la certitude que son choix serait validé, puisque tout le monde la connaissait.

Et Stella ? Aurait-elle empêché Lucy de s'inscrire, pour la garder à l'abri dans leur demeure ? Enfermée, en quelque sorte...

Je cesse de tergiverser et signe : Donna Kelly.

Ensuite, je dois remplir un formulaire où j'ai sélectionné mes trois premiers choix. Je mets les Parcs nationaux en premier, hésite et place Éducation en numéro deux. Je regarde mes camarades ; je suis une des dernières. Je gribouille donc les autres réponses au hasard, avec Hygiène publique et Police tout en bas, puis je rends la feuille au responsable.

Ensuite, on nous fait passer des tests : compréhension, maths, problèmes de logique... Et soudain, c'est fini.

On nous lâche en nous demandant de revenir lundi, à 8 heures, pour la convocation de nos quatre semaines d'essai. Nous serons dispatchés sur-le-champ.

Dehors, le soleil d'hier n'est plus qu'un lointain souvenir. Le ciel est gris, les montagnes cachées par les nuages. Au moins, je ne serai pas tentée de monter à Castlerigg...

Il est temps d'affronter Stella et de lui dire que j'ai fait mon choix.

Lorsque j'arrive au foyer, la porte latérale par laquelle nous entrons habituellement est fermée à clé. Heureusement, j'ai lu le règlement hier soir, et je connais le code. À l'intérieur, tout est silencieux. J'ouvre le registre pour signer et tressaille en voyant le nom de Stella Connor dans la colonne des sorties. Son motif est « courses », et son heure de retour prévue : 17 heures. Elle aussi suit le règlement ? Il y a un autre nom en dessous : Steph. Sortie faire des courses. Est-ce la pensionnaire qui travaille pour Stella ?

J'examine la page d'aujourd'hui. Personne ne rentrera avant plusieurs heures.

J'ai donc le temps d'explorer.

Soudain saisie d'une grande excitation, me voilà partie à pas de velours, comme si je m'attendais à tout instant à voir quelqu'un bondir devant moi et me demander ce que je fais.

La demeure est immense.

Je traverse les salles communes, m'engage dans le réseau de couloirs et d'escaliers, au hasard. Je veux juste trouver quelque chose de familier. À un moment donné, Pounce bondit d'une console au détour d'un couloir et je retiens un cri. J'ai vraiment les nerfs à vif !

Elle me suit dans l'immense cuisine immaculée qui donne sur les

réserve et la buanderie. Je ne reconnais rien. Tout m'est étranger. Cependant, la pièce semble avoir été rénovée. Sept ans auparavant, elle était peut-être très différente.

Finalement, je tente d'ouvrir le bureau de Stella, mais la porte résiste. Fermée à clé.

Stella a dit que la chambre de la tour n'était pas la mienne, autrefois. Où est-ce que je dormais quand j'étais enfant ? J'essaie de me projeter dans le passé, de cesser de penser, de me laisser guider par mes pas. En vain. J'ai vu cette chambre en rêve mais si je ferme les yeux et tente de retrouver cette vision, tout est vague. Reste une impression de proportions, d'armoires peintes, d'un lit noyé sous les volants. Peut-être en trouverai-je des photos dans un des albums ?

De retour dans ma chambre, je sors une épingle à cheveux de mon sac et ouvre la première penderie. Puis je porte les albums sur mon lit et les classe du premier au onzième. Bientôt, une évidence me saute aux yeux. À part celui où l'on me voit bébé, chaque album commence par une photo d'anniversaire. À un an, le visage tout barbouillé de mon gâteau à la crème. À deux, trois, quatre ans, etc. Mes anniversaires devaient représenter quelque chose d'important pour mes parents. Chacun d'eux est organisé sur un thème différent, avec un gâteau spécialement décoré : les fées succèdent aux poneys, aux abeilles...

C'est maman qui les faisait.

Je frissonne. Maman ? C'est-à-dire Stella... Certains clichés la montrent souriante, m'entourant de ses bras. Je n'avais guère plus de quatre ans lorsqu'elle a cessé d'être brune pour adopter le même blond pâle que le mien. Quelques années plus tard, mes cheveux sont plus foncés, et, étrangement, ceux de ma mère aussi. Comme si elle essayait de me ressembler.

Papa ne figure jamais sur ces photos. Plusieurs pages sont vides, surtout au début.

C'est lui qui prenait les photos.

Une image de mon père derrière un appareil me traverse l'esprit et disparaît. Je demanderai à Stella où sont passées les photos disparues. Les a-t-elle rangées quelque part ou les a-t-elle détruites ?

Quelque chose me pousse à ouvrir le dernier album, le numéro onze. Sur la première page, Lucy me sourit.

Je porte la robe rose que j'ai trouvée dans la penderie – celle de mon rêve. J'en ai la chair de poule, comme si je venais de voir un fantôme.

Pounce bondit près de moi et suit chacun de mes mouvements. On dirait qu'elle regarde les photos, elle aussi.

— Pounce, tu vois, c'est toi, là..., murmuré-je sans trop savoir pourquoi je parle à voix basse.

Le chaton est photographié en train de poursuivre une pelote, ou bien sur mes genoux, ou endormi dans mes bras. C'est mon cadeau d'anniversaire. Puis il y a des photos de moi derrière un énorme gâteau au glaçage rose. Cette

année-là, manifestement, le thème était celui des princesses. Dix bougies.

Quelques pages plus loin, quelque chose a changé.

Je souris toujours mais ce n'est plus pareil. Je semble préoccupée ou je cache un secret. Je me rappelle... quelque chose d'oppressant. Quoi, exactement ?

Je tourne une autre page...

Je suis dehors, par une belle journée ensoleillée, les montagnes en arrière-plan. Je serre Pounce dans mes bras, et cette fois j'ai un vrai sourire où l'on voit qu'il me manque une dent de devant.

Puis plus rien. J'ai beau tourner les pages, le reste de l'album est vide.

Je le referme, le cœur battant. La dernière photo est celle qui a été postée sur le site du SPD. Elle a été prise juste avant ma disparition. C'est donc bien Stella qui a prévenu le SPD ! J'ignore combien de temps je suis restée assise sur le lit, immobile, les yeux rivés au mur, à réfléchir. Pourquoi est-ce que je me sens si peu proche de Stella ? Est-ce parce que je perçois tant de souffrance dans ses yeux ? Ce que nous étions l'une pour l'autre, je le vois dans ces albums. Pour elle, notre relation est demeurée réelle et spontanée. Pour moi, c'est un vague écho d'autrefois, comme une chanson dont j'aurais oublié les paroles.

Et me voici engagée au PAC au lieu de rester près d'elle.

Un bruit lointain me fait sortir de ma torpeur. Il est presque 16 heures. Stella et Steph sont rentrées des courses... Je me hâte de tout replacer convenablement, referme la penderie et descends les rejoindre.

Stella est dans la cuisine, en train de déballer les provisions. Je reste un moment sur le seuil, et, lorsqu'elle m'aperçoit, son visage s'illumine.

— Je peux t'aider ? demandé-je.

— Bien sûr.

Nous rangeons viandes, poissons et laitages dans deux énormes frigos, puis elle me montre où va le reste dans les placards.

— Je vais préparer du thé, déclare-t-elle ensuite. Steph est restée en ville, nous pourrions bavarder tranquillement.

Quelques instants plus tard, nous sommes attablées au grand îlot central.

— J'ai quelque chose à te dire..., commencé-je.

— Oui ?

— Je... Je suis désolée, mais je me suis inscrite au programme du PAC.

Je retiens mon souffle, attendant sa réaction. Elle me regarde calmement et boit une gorgée de thé.

— Je m'en doutais. Dommage... J'espère qu'ils ne te mettront pas dans les Parcs, car la nature est parfois dangereuse. Et ce serait une catastrophe si tu atterrissais dans la section Police, avec ton passé et tes faux papiers. Enfin, attendons lundi. D'ici là, inutile de s'inquiéter, n'est-ce pas ?

J'en reste bouche bée de surprise. Je ne m'attendais vraiment pas à cette réaction !

— Merci, maman, chuchoté-je.

Émue, elle tend le bras vers moi et me caresse la joue. Puis elle bat des paupières pour chasser ses larmes, se lève et va chercher une boîte.

— Je t'ai apporté quelque chose, me dit-elle en me tendant un petit rectangle noir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un appareil photo ! Regarde, on n'arrête pas le progrès !

Elle touche un minuscule bouton, et l'objectif se déploie. J'aperçois alors les petites touches. L'appareil tient dans la paume ; il doit mesurer cinq ou six centimètres. Stella m'explique comment l'utiliser.

— J'ai pensé que si tu travaillais ailleurs, tu pourrais prendre des photos et me montrer ce que tu fais. Et nous commencerons un autre album toutes les deux. Tu es d'accord ?

— Oui. Merci, dis-je, très touchée.

Ensuite, je prends des photos du chat, de Stella, de la cuisine. Puis je me mets près d'elle et nous cadre ensemble. Stella me montre comment retrouver toutes les images que j'ai prises et les projeter sur n'importe quelle surface. Deux secondes plus tard, ma dernière photo est projetée sur le mur de la cuisine.

— J'ai autre chose, ajoute-t-elle en plongeant la main dans sa poche. J'ai fait faire un double de la clé de la penderie où j'ai rangé les albums, comme ça tu pourras les regarder quand tu voudras. Mais n'oublie pas de la fermer et de cacher la clé. Je ne veux surtout pas que quelqu'un fouille là-dedans. D'accord ?

J'accepte et me sens soudain coupable de m'être passée de sa permission... Difficile de l'interroger sur les photos manquantes de papa. Du moins aujourd'hui, quand nous nous entendons si bien.

— Bon, maintenant, j'ai du travail, reprend Stella. C'est l'anniversaire d'Ellie. Veux-tu m'aider à décorer son gâteau ?

Le gâteau d'Ellie n'est pas aussi sophistiqué que ceux de mon enfance, mais il a fière allure. Il comporte trois couches de chocolat, un glaçage et de délicates fleurs en sucre glace qui grimpent jusqu'au sommet. Plus vingt bougies. Il est délicieux et met tout le monde de bonne humeur. Même Madison, qui nous épargne son bougonnement habituel. Nous comprenons bientôt pourquoi : Finley lui a proposé de l'accompagner, demain, pour une randonnée dans les Catbells. Et ça tombe bien car c'est son week-end de congé ! Puis elle m'annonce que Finley m'invite aussi.

La nouvelle a l'air de combler Stella, qui est particulièrement détendue. Elle observe ses pensionnaires avec affection, et je réalise qu'à ses yeux, ce sont un peu ses filles. Certaines sont ici depuis plusieurs années. Remplacent-elles celle qu'elle avait perdue ?

Plus tard, je m'aperçois qu'Ellie est une jardinière passionnée. Elle est ravie car les fleurs de son gâteau sont des copies de celles qu'elle a plantées

dans le jardin l'été dernier.

Et bizarrement, je sens en moi une pointe de jalousie.

Chapitre 12

Le lendemain matin, au moment où Madison et moi sortons prendre le bus, il neige enfin !

Je danse tout le long du chemin en levant les bras au ciel.

— Tu es folle ! lance Madison en souriant.

— J'adore la neige. Je ne sais pas pourquoi.

Elle hausse les épaules.

— Bof. Moi, je l'accepte. Mais s'il neige vraiment beaucoup, ils vont annuler cette horrible randonnée.

— Je croyais que ça te faisait plaisir d'y aller ?

Comme elle ne répond pas, je me tourne vers elle.

— Oh, je vois. Ce n'est pas la randonnée qui t'intéresse... C'est Finley !

Elle fait la moue, puis éclate de rire.

— Peut-être...

— Alors vous sortez ensemble ?

— Hum... rien n'est fait. Tu connais Finley...

Je me plante devant elle.

— Non, pas vraiment. Je suis arrivée avant-hier, tu sais !

— Eh bien, disons qu'il change souvent de copine. On l'appelle Finley le tombeur.

Cette fois, nous nous taisons jusqu'à l'arrêt du bus.

— Je crois que tu te trompes, dis-je enfin. Il a peut-être été comme ça jusqu'ici, mais tu lui plais vraiment. Ça se voit dans ses yeux quand il te regarde.

Elle rougit, mais ne répond pas et tend le bras pour faire signe au bus qui approche. Lorsque nous arrivons en ville, il y a une petite foule devant Moot Hall. Tout le monde porte des vêtements de randonnée très chauds. Finley se tient à côté d'un homme qui note les noms des arrivants.

Dès qu'il nous aperçoit, il nous fait signe, donne nos identités à l'inconnu – qu'il nous présente comme étant John – et nous rejoint.

— Salut, les Poucettes ! Vous avez intérêt à me suivre de près, tout à l'heure.

— Et pourquoi ça ? interroge Madison.

— Parce que s'il continue à neiger, vous pourriez disparaître sous une congère. Ce serait dommage de vous perdre...

Il tombe de gros flocons, en effet. À tel point que John et Finley décident d'attendre le rapporteur météo, qui ne va pas tarder, pour savoir s'il faut maintenir la randonnée ou non.

— C'est quoi, un rapporteur météo ? demandé-je à Finley.

— Hé, Poucette, tu devrais le savoir, si tu veux travailler pour les Parcs.

— Laisse-moi deviner, déclare Madison. Il s'occupe de la météo ?

— Bravo, Einstein. Len monte tous les jours au sommet et vérifie l'état de la ligne de crête, sur Striding Edge. Il prend des photos et les met sur son site, comme ça les randonneurs savent s'il est possible de monter ou non.

Finley désigne un panneau d'affichage vitré devant Moot Hall, et je m'avance pour voir ce qu'il contient. Effectivement, le rapport météo de la veille y est épinglé : *Verglas. Réservé uniquement aux randonneurs avec équipement de survie. Crampons obligatoires.* Une photo montre un sentier gelé sur une crête, avec un à-pic de chaque côté. Madison et Finley contemplent ce paysage impressionnant.

— Âmes sensibles, s'abstenir, remarque Finley.

Madison fait mine de s'évanouir.

— Rien que de voir ça, j'ai le vertige !

— Oh, chochette ! raille Finley, ce qui lui vaut un coup de poing dans le bras.

Je les ignore, fascinée par l'image. Je suis souvent allée sur cette crête, j'en suis certaine. Avec *Danny le rêveur*.

— À en juger par ce sourire, toi, tu n'es pas une âme sensible.

Je pivote. C'est John. Il a dû s'avancer et nous écouter sans que je le remarque.

— Non, en effet. On peut grimper à Striding Edge aujourd'hui ?

— Pas question ! s'écrie-t-il en riant. Il y a trop de débutants dans ce groupe.

— Je ne comprends pas, déclare Madison. Pourquoi faut-il qu'un type monte là-haut tous les jours ? Il suffirait d'y placer une caméra, avec des capteurs météo.

Finley secoue la tête et je me lance, avant que quelqu'un d'autre n'intervienne.

— C'est pour la protection de l'environnement. On ne peut pas installer du matériel en montagne, ce serait contraire à la mission des Parcs.

John acquiesce.

Len, le rapporteur météo, apparaît enfin. Il est plus âgé que je ne l'aurais cru, avec de longs cheveux gris attachés sur la nuque, une barbe grise et une lueur folle dans les yeux. Il s'entretient avec John, et les deux hommes décident de maintenir la randonnée.

Lorsque Len s'éloigne de son pas élastique, je le regarde avec envie. J'aimerais tellement monter à Helvellyn avec lui !

— Tu viens, Donna ? appelle Finley.

Notre petit groupe s'est déjà rassemblé derrière John, et Finley ferme la marche. Nous traversons Keswick jusqu'au fleuve, puis nous suivons la berge un moment avant de nous engager dans un sentier qui s'enfonce dans les bois. Plus nous grimpons, plus la neige est profonde. Madison semble déjà fatiguée, et Finley la pousse par-derrière en riant. Puis il lui tient la main. À leur façon d'avancer ensemble, j'éprouve une soudaine nostalgie. Je marchais ainsi avec Ben, autrefois.

Je l'imagine ici, montant la colline avec moi. Nous serions seuls et non dans cette file de traînants...

J'accélère le pas et laisse Madison et Finley à l'arrière. Ils n'ont pas besoin d'un chaperon. À moins que je ne supporte pas la présence d'un couple...

Je force l'allure, ignorant mes muscles douloureux, et dépasse un à un les marcheurs ralentis par la pente de plus en plus raide. Je finis même par rattraper John.

— Doucement, petite ! me dit-il gaiement. Je ne peux pas te suivre sans perdre les autres.

Et moi, je ne peux pas contenir mon impatience !

— Et si je passe devant en restant à portée de vue ?

— D'accord, à condition que tu nous attendes régulièrement.

Il n'a pas besoin de me le répéter ! Il neige moins fort. Le ciel s'éclaircit et la vue se dégage.

Le sentier m'appelle. Chacun de mes pas me rapproche de quelque chose, mais j'ignore ce que c'est. Je m'oblige à m'arrêter de temps en temps, comme promis, puis m'élance à nouveau. Les nuages se dissipent et les sommets environnants apparaissent un à un.

Je ressens un immense bien-être. *Ici, c'est chez moi.*

Soudain, le sentier bute sur des rochers. Le vent a balayé la neige, laissant la glace scintiller au soleil. Je progresse en utilisant les prises naturelles de la roche. Stella a raison : je suis un vrai cabri... Je grimpe facilement et attends les autres au sommet. Certains escaladent sans problème, mais Madison paraît inquiète, et je doute que ce soit seulement pour attirer l'attention de Finley. Je redescends l'aider avant que quelqu'un d'autre ne remarque son désarroi.

Après la première crête, il faut encore grimper un dernier pan de versant rocheux. Je me retrouve à nouveau seule au sommet. Le lac s'étend au-dessous. De l'autre côté, d'autres cimes plus hautes et plus aiguës m'appellent, et je me promets d'y monter un autre jour.

D'ici, tout paraît possible. On peut être ce qu'on veut. Ces mots sont chuchotés dans ma tête, en écho de Danny le rêveur, et je les répète à haute voix.

J'entends des pas derrière moi. John m'a rejointe. M'a-t-il entendue ?

— Ces montagnes et ces lacs existent depuis bien plus longtemps que les

hommes, déclare-t-il. Ils y seront encore quand nous aurons tous disparu.

Nous nous taisons. Le monde, en bas, avec ses Lorders et ses problèmes, semble lointain et sans conséquence.

Les autres nous rattrapent, et, peu après, nous devons déjà redescendre pendant qu'il fait encore jour. Retour à la réalité.

Ce soir, au dîner, Stella nous annonce qu'une inspectrice de la FPJ va venir déjeuner demain. Nous devons toutes être là, sans exception, et sur notre trente-et-un. Elle exige une conduite irréprochable. Elle ne donne pas le nom de la fonctionnaire. C'est peut-être ma grand-mère, celle dont les photos sont cachées dans une boîte au fond de la penderie fermée à clé.

Les pensionnaires échangent des regards inquiets et l'ambiance devient glacée. Après le repas, Madison me suit jusqu'à ma chambre. Elle est d'une humeur massacrant et se laisse tomber sur mon lit.

— J'arrive pas à y croire ! grommelle-t-elle.

— De quoi tu parles ?

— Cette sorcière a choisi mon seul dimanche de congé pour venir déjeuner ici. Et Stella nous oblige à rester ! Comme si nous n'avions pas de vie en dehors de ce foyer à la noix !

— Tu avais un projet ?

En dépit de sa colère, Madison esquisse un sourire.

— Finley ? tenté-je.

Elle acquiesce.

— Oui. On devait se retrouver en ville, aller déjeuner et se promener, enfin, être ensemble, quoi. Et maintenant...

— Être ensemble ! répété-je. Hum...

— De toute façon, c'est foutu. J'ai appelé son foyer mais personne ne répond. Il va penser que j'ai cherché une excuse pour ne pas le voir. Il ne croira jamais qu'on nous oblige à rester ici un dimanche pour recevoir un inspecteur. Aucun foyer ne fait ça.

— C'est la mère de Stella qui va venir ? La fameuse chef de la FPJ pour toute l'Angleterre ?

— Oui. Elle vient tous les deux, trois mois. Stella ne dit jamais que c'est sa mère, mais tout le monde le sait. Elle s'appelle Astrid Connor. Dite aussi la Tueuse au Sourire.

— Pourquoi ?

— Oh, tu comprendras bien assez tôt ! répond-elle avec un soupir dramatique. J'arrive pas à croire que ça m'arrive.

— Pourtant, je t'avais prévenue.

— Prévenue de quoi ? s'étonne-t-elle.

— Je t'avais dit que tu plaisais à Finley.

— Peut-être. En tout cas, je ne le saurai jamais puisque je ne le verrai pas.

— Rappelle-le demain matin. Donne-lui un autre rendez-vous. Ça

s'arrangera.

— Tu parles ! Il aura déjà trouvé une autre fille...

— J'en doute.

— Dis donc, tu me parais bien expérimentée avec les mecs, toi !

Je garde le silence.

— Écoute, Donna, je t'ai raconté mon secret, alors dis-moi le tien. Tu as quelqu'un, hein ? J'en mettrais ma main au feu !

Je sens mon visage s'assombrir.

— J'*avais* quelqu'un.

— Que s'est-il passé ? Tu lui as résisté et il s'est lassé, ou...

— Non, m'écrié-je en lui lançant un oreiller à la figure. Il m'aimait vraiment, figure-toi, tout comme Finley est vraiment amoureux de toi.

— Alors pourquoi vous n'êtes pas ensemble ? Si l'amour véritable fait pardonner toutes les erreurs, où est-il ? Pourquoi tu l'as laissé tomber ? Pourquoi il n'est pas venu à Keswick avec toi ?

— Il ne pouvait pas.

Je refuse d'en dire davantage et Madison, réalisant que je suis vraiment fâchée, s'excuse et s'en va.

Je soupire et éteins la lumière avant de me glisser dans mon lit. Si Ben m'aimait vraiment, son amour aurait dû survivre aux manipulations des Lorders pour effacer sa mémoire, non ?

Je ne sais plus. Je me sens vidée de mes forces.

Suis-je trop romantique ? En tout cas, une immense tristesse m'envahit. Et lorsque, peu après, on frappe doucement à ma porte, je ne réponds pas et garde les yeux clos. Ce soir, j'ai le cœur trop gros pour parler.

J'entends la porte s'ouvrir puis se refermer, et des pas s'éloigner dans le couloir.

En plus de mon chagrin, je suis inquiète. Demain, je rencontrerai ma grand-mère. Une Lorder. Que ferait-elle si elle savait qui je suis ? Serait-elle heureuse de retrouver sa petite-fille disparue ou bien a-t-elle une pierre à la place du cœur, comme tous les Lorders ?

Chapitre 13

— **J**e vois plusieurs visages nouveaux, aujourd’hui.

Les yeux de l’inspectrice brillent derrière des lunettes qui ressemblent un peu aux miennes. Elle affiche un grand sourire.

— Je m’appelle Astrid Connor, poursuit-elle, et votre adorable directrice est ma fille. Je parie qu’elle ne vous l’a pas dit.

Elle sourit à Stella.

— Ah, la relation mère-fille...

Elle a les cheveux gris argent relevés en chignon, porte des vêtements ordinaires. À première vue, on ne la prendrait jamais pour une Lorder. Pourtant, son sourire menaçant me donne la chair de poule, et mes compagnes évitent de la regarder.

Stella s’éclaircit la gorge.

— En effet, nous avons trois nouvelles pensionnaires depuis ta dernière visite.

Elle nous présente rapidement et le regard d’Astrid s’attarde sur moi avec une expression étrange. Simple curiosité ?

Steph et une autre pensionnaire apportent le plat à notre invitée d’honneur. Astrid se sert avant de m’observer à nouveau. Puis nous nous servons toutes et mangeons sans piper mot.

On entendrait voler une mouche. Même Madison se tient tranquille. Astrid parle de problèmes d’entretien de la maison : il faut repeindre des fenêtres, etc. De temps en temps, elle interroge l’une d’entre nous sur notre travail ou sur la vie de Keswick. Apparemment, il n’y a aucune logique dans ses questions.

Elle se penche et observe Madison, affalée sur sa chaise, qui repousse sa nourriture de sa fourchette avec un air maussade.

— Vous vous appelez Madison, c’est bien ça ? demande Astrid.

Madison relève la tête avec un air insolent et j’ai soudain la peur au ventre.

Astrid paraît amusée.

— Vous n’avez pas faim, aujourd’hui, ma chère petite ?

— Non, pas vraiment. Puis-je quitter la table ?

Tout le monde entend l'exclamation étouffée de Stella.

— À une condition, répond Astrid. Dites-moi d'abord à quoi vous pensez.

Madison, un instant désarçonnée, retrouve sa mine butée. *Oh, je t'en prie, Madison !* prié-je. *Ne lui obéis pas !*

— Très bien. C'est mon week-end de congé et j'avais des projets. Mais elle a insisté pour qu'on soit toutes là aujourd'hui, conclut-elle en jetant un regard noir à Stella.

— Oh... Je suis vraiment navrée d'avoir dérangé vos *projets*, persifle Astrid. En quoi consistaient-ils ?

Madison rougit sans répondre.

— Vous deviez retrouver un garçon ? Eh bien... Vraiment, Stella, il ne faut pas les obliger ainsi, surtout si elles ont des « projets ». D'autant que je suis venue surtout pour te voir. Tu sais ce que c'est, pour une *mère* de s'inquiéter pour sa *fille*...

Son attitude malveillante me fait frissonner. Stella, très pâle, serre les lèvres.

— Je crois savoir ce qui est bon pour mes pensionnaires, réplique-t-elle.

Madison s'éclaircit la gorge.

— Je vous ai dit à quoi je pensais, comme vous me l'avez demandé. Je peux y aller, maintenant ?

— Non. Finis ton déjeuner, ordonne Stella.

— Alors là, c'est pas juste ! explose Madison. On ne fait ça dans aucun autre foyer du pays ! Elle nous traite comme des prisonnières !

Bon sang... Cette fois, elle est allée trop loin. Horrifiées, les pensionnaires la dévisagent, et je tente moi aussi de l'implorer du regard. *Excuse-toi immédiatement ! Arrête !*

— Chère Madison, lance alors Astrid avec un sourire carnassier, si vous vous retrouviez vraiment en prison, vous verriez que ce foyer n'en est pas une. Vous pouvez partir.

Madison regarde la mère et la fille, comme un lapin pris dans la lumière aveuglante des phares d'une voiture. Stella lui adresse un léger signe de tête.

— Vas-y, murmure-t-elle.

Madison pose sa serviette sur la table, repousse sa chaise et sort d'un pas raide dans un silence pesant.

Astrid éclate de rire.

— Oh, là là ! Ce que vous êtes sérieuses, ici ! Vous n'avez donc rien à raconter ? Voyons, je suis sûre que les nouvelles ont des choses à dire.

Son regard se pose sur moi.

— Kelly, c'est bien ça ?

— Non, Donna. Kelly est mon nom de famille.

Je tente de ne pas me troubler. « Kelly » est si proche de « Kyla »...

— Quand êtes-vous arrivée ici ?

— En début de semaine, pour m'inscrire en apprentissage.

— Et vous venez d'où ?

— De Chelmsford. J'adore la montagne et je veux travailler pour les Parcs nationaux.

J'ai tenté de fournir une explication avant qu'elle ne m'interroge.

— Ah, fait-elle en haussant les sourcils. Enfin, une bavarde. Et comment avez-vous...

— Oh ! Zut !

Stella s'est levée d'un bond car elle a renversé une cruche d'eau. Steph court chercher une éponge et Astrid recule avant que l'eau ne lui coule sur les genoux.

— Je suis vraiment désolée ! murmure Stella.

— Ah ! Je t'en prie, ne fais pas tant d'histoires ! s'exaspère Astrid.

Les deux femmes quittent la salle à manger. Nous expirons toutes en même temps, comme si nous avions été en apnée.

— Elle est toujours comme ça ? demandé-je à Ellie, assise à côté de moi.

— Oui. Elle est horrible avec Stella. Tu as entendu ce qu'elle lui a dit à propos de l'inquiétude des mères, alors que sa fille a disparu ? C'est vraiment cruel.

Puis tout le monde parle à voix basse de Madison, de son insolence, de la punition que lui réserve Stella – elle risque d'être privée de sorties pendant un moment ! Quant à moi, je n'arrive pas à oublier les paroles d'Astrid. Cette allusion à sa petite-fille, devant moi... Était-ce une simple coïncidence ?

Prétextant une migraine, je quitte la pièce à la recherche de mon amie. Lorsque je traverse la réception, je m'immobilise devant le bureau de Stella. La mère et la fille sont peut-être dans le salon privé, celui qui communique avec le couloir poussiéreux. Dans ce cas, je pourrais m'y cacher et les écouter. Seulement il faut d'abord entrer dans le bureau pour emprunter ce passage secret.

Personne autour de moi. Je m'avance et pose la main sur la poignée. À ma grande surprise, elle tourne. Heureusement, la pièce est vide. Je n'ai pas à trouver d'excuse... Derrière moi, j'entends des voix et des pas venant dans ma direction. Je n'ai pas le choix... Vite, je me glisse à l'intérieur et referme la porte.

C'est malin ! Je me suis piégée moi-même.

L'oreille aux aguets, je balaie la pièce du regard à la recherche d'une cachette. Des femmes parlent maintenant dans le hall, mais ce sont des pensionnaires, probablement installées dans les fauteuils de l'accueil. Je suis obligée d'attendre qu'elles s'en aillent.

Je me faufile à contrecœur derrière le rideau tendu devant la porte dérobée. J'aurais dû remonter dans ma chambre ou partir chercher Madison. Tout sauf me faire enfermer ici !

Quelque chose sur le mur attire mon regard. Une photo récente d'Astrid, que j'ai vue dans la boîte cachée dans ma penderie, y est maintenant accrochée. Et il y en a d'autres... Ainsi, lorsque Astrid vient au foyer, Stella

lui rend honneur... Et dès qu'elle a tourné le dos, les portraits regagnent leur carton. Bon sang ! Quel genre de relations les mères et les filles entretiennent-elles, dans cette famille ? Je n'y comprends rien.

Justement, c'est peut-être le moment d'en savoir plus. Je m'enhardis et pousse la porte qui s'ouvre sur un étroit couloir sombre... comme dans mon rêve ! *Je venais souvent y jouer à cache-cache.*

Encore un fragment de souvenir qui vient se loger dans mon puzzle.

L'endroit est aussi plein de poussière et je me pince le nez pour ne pas éternuer. Personne ne passe jamais l'aspirateur, ici ?

Lorsque je referme le montant derrière moi, l'obscurité est totale.

Une minute... Il y avait une lampe électrique, autrefois, dans le coin... Je me baisse et tâtonne sans rien trouver. Tant pis. Je me redresse et avance en silence en me guidant au mur. Le couloir longe une autre pièce, puis fait un coude à quatre-vingt-dix degrés. Au niveau du plancher, une bouche d'aération apporte un peu de lumière et laisse passer des voix.

Je m'accroupis et écoute.

— N'en fais rien, je t'en supplie ! s'écrie Stella.

Astrid glousse.

— Ma chérie, quel tempérament passionné ! Dommage que tu n'utilises pas mieux ton énergie.

— Protéger la jeunesse de notre pays, c'est ton mandat officiel, non ?

— En effet. Et je prends cela très au sérieux. Il faut enlever les fruits pourris pour ne pas contaminer la récolte, tu le sais comme moi. Les adolescentes dont tu t'occupes ne sont pas tes filles. T'opposer à moi aurait des conséquences fâcheuses. Pour toi, et pour tout le pays.

Silence.

Malgré la paroi qui nous sépare, je perçois la tension qui règne entre les deux femmes. Astrid doit fixer sa fille comme un serpent fixe sa proie... J'en ai la chair de poule.

— Je t'ai dit que j'avais du nouveau sur Lucy, reprend Astrid. Tu ne veux donc pas savoir ?

— Bien sûr que si ! Parle, s'il te plaît.

— Prépare-toi à recevoir un choc. Contrairement à ce qu'on m'a dit, Lucy n'aurait pas péri dans un attentat terroriste. J'ai trouvé des irrégularités dans le rapport des Lorders à ce propos.

— Que veux-tu dire ? Elle a survécu à l'explosion ? On a annoncé son décès trop tôt ?

— Non. Je pense qu'on l'a fait passer pour morte.

Je suis pétrifiée. Stella avait été informée de mon décès ? Pourquoi ne m'en a-t-elle rien dit ?

Elle se tait... Autant avouer à sa mère qu'elle savait que j'étais vivante. Pourvu qu'au moins elle soit bonne actrice !

— Je ne comprends pas, murmure-t-elle. Si elle n'est pas morte, où est-elle ?

Silence.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répond Astrid.

— Elle est peut-être morte après ! s'exclame Stella. Ou alors elle est blessée, malade... Tu n'as même pas l'air inquiète. Tu ne vas donc pas faire de recherches ?

Ouh là... Elle joue un jeu dangereux !

Stella aurait dû se répandre en larmes de joie en apprenant que j'étais vivante. Son attitude incohérente est très étrange. J'ignore comment je le sais – soit parce que c'est un vieux souvenir, soit parce que je l'ai observée aujourd'hui – mais Astrid est très fine pour deviner ce qu'on lui cache.

— Tu te trompes, réplique Astrid d'un air hautain. J'ai toujours respecté le marché que nous avons passé, et je découvrirai ce qui lui est arrivé. Si je le peux, je la ramènerai ici saine et sauve. Ma chère fille, je ne veux que ton bonheur. Et toi aussi, si tu découvres quelque chose, tu dois m'en informer.

Je sens Stella sur la défensive. Elle marmonne encore des paroles embarrassées, puis leur conversation dévie sur l'entretien du toit et l'humidité dans la cave.

À force d'être accroupie dans le couloir sans chauffage, je suis glacée et j'ai des crampes. Il est temps de m'enfuir pendant qu'elles sont encore dans cette pièce.

Seulement, je ne peux pas revenir sur mes pas. Quelqu'un pourrait me voir sortir du bureau de Stella. Je me relève, m'étire et continue mon avancée dans la pénombre. Les voix des deux femmes s'estompent et j'arrive à une autre porte. Je tourne la poignée avec précaution. Rien... Est-elle fermée à clé ? Je panique. Autrefois, il n'y avait pas de serrure, j'en suis certaine. J'explore le montant à tâtons. Pas de cadenas mais un verrou tout simple. Je le pousse, et me retrouve dans l'office, derrière la cuisine. De là, je regagne un couloir. Mes pieds me guident vers la gauche, comme s'ils se souvenaient du plan de la demeure. Avant d'arriver au hall d'entrée, je brosse mes vêtements poussiéreux. Heureusement, je ne croise personne.

Plus tard, revenue dans ma chambre pour me coucher, je songe à Astrid. À ce qu'elle a dit et à sa façon de le dire : chacune de ses phrases est acérée comme un poignard.

Et je pense à Stella. On lui avait annoncé ma mort. Était-ce avant qu'elle sache que je revenais chez elle ? Si je l'interroge, elle comprendra que j'ai écouté aux portes... Mais pourquoi m'a-t-elle caché une chose aussi énorme ? Décidément, je ne la comprends pas.

En plus, Stella a dissimulé mon retour à sa propre mère. Elle s'en méfie. Seulement, Astrid est trop fine, elle finira par comprendre.

Je soupire.

Ma tranquillité ne tient plus qu'à un fil, car en dépit de ses belles paroles je n'ai aucune confiance en ma grand-mère, moi non plus.

Après tout, c'est une Lorder, et si les Lorders apprennent que je suis ici, ils viendront m'arrêter.

Danger.

Attention, ne pas faire de bruit.

J'entre dans le bureau de maman sur la pointe des pieds, mais c'est difficile d'être une espionne dans cette robe rose ridicule qui froufroute à chacun de mes mouvements. Je rassemble l'ample jupe dans une main, roule le tissu dans mon poing et me glisse derrière le rideau.

Je pousse la porte et la laisse entrouverte en m'aidant de mon pied, pour voir où est cachée la lampe électrique. Je l'allume, puis laisse la porte se refermer derrière moi. Maintenant, je m'avance, pliée en deux, et m'accroupis pour écouter. Je suis en mission...

— ... va arriver bientôt, dit maman.

— Il gâte trop cette enfant. Et toi aussi.

— Mais c'est son anniversaire !

— Vraiment Stella, il serait temps d'avouer la vérité à ton mari, non ? Qu'il sache que sa précieuse Lucy n'est pas de lui. Tu ne sais même pas qui est son père. Veux-tu que je le lui dise moi-même ?

— Non ! Je te l'interdis, sinon...

— Ne me menace pas, Stella. Tu le regretterais.

Elles continuent à parler mais les paroles de grand-maman résonnent dans ma tête et je n'entends plus que ça.

« Sa précieuse Lucy n'est pas de lui. »

Comment est-ce possible ? C'est mon papa.

Je me mets à pleurer.

Chapitre 14

— Tout va bien ? me demande Madison.

— C'est moi qui devrais te poser cette question, non ? Où étais-tu passée, hier ? Les autres parient que Stella va te priver de sortie à cause de ta conduite au déjeuner... Sans parler de ta disparition.

Elle me répond par un sourire éclatant.

— Te bile pas. J'ai écrit dans le registre que je rentrerais très tard. C'était clair, non ?

Le bus arrive. Madison va s'asseoir près de Finley, qui lui prend la main. Aussitôt, plusieurs garçons les sifflent. Je m'installe de l'autre côté, heureuse de me trouver à l'écart. Je n'ai aucune envie que Madison m'interroge encore sur mon air préoccupé.

Mon rêve, les paroles d'Astrid... tout s'accorde. Alors, comme ça, mon père n'était pas mon vrai père ? Dans mes souvenirs, sa façon d'être avec moi raconte le contraire. Mais peut-être croyait-il que j'étais bien sa fille ?

Je ne sais plus que penser... sinon qu'il est sans doute mort pour une enfant qui n'était pas de lui.

Plus tard, dans la salle du PAC, quelqu'un fait l'appel et distribue des enveloppes. Je vais chercher la mienne à mon tour, le cœur battant. À moins qu'Astrid ne découvre ma présence, je tiens entre mes mains mon programme pour les cinq années à venir.

Je déchire l'enveloppe.

Mademoiselle,

Bla bla bla...

J'en viens au point essentiel : mes semaines de stage pour la sélection.

Première semaine : Éducation

Deuxième semaine : Parcs nationaux

Troisième semaine : Hôtellerie

Quatrième semaine : Transports

Génial ! J'ai mes deux premiers choix ! Mais pourquoi m'avoir mise en

« hôtellerie » ? Ça m'intéresse si peu que je ne l'ai même pas coché dans ma liste. En plus, les candidats étaient nombreux pour cette section.

Je tourne les pages et trouve les détails de chaque stage.

Au chapitre « Hôtellerie », la première phrase me fait sursauter :

Veillez vous rendre au Foyer pour jeunes filles de la Cascade, et demander Stella Connor.

Comment est-ce possible ?

Soudain, je repense à l'insistance de Stella pour que je renonce à tout apprentissage, surtout aux Parcs. Et à son calme, quand je lui avais annoncé que je m'étais engagée. J'avais cru qu'elle acceptait mes goûts, qu'elle me laissait libre de mes décisions.

Je m'étais trompée, et lourdement. En réalité, elle était allée en ville, ce jour-là, et avait fait jouer ses relations. Je parie que cette histoire de périodes d'essai est un leurre. Je vais me retrouver apprentie femme de chambre pendant cinq ans !

Soudain, tout le monde se disperse. Chacun se rend à sa première convocation. En ce qui me concerne, je suis attendue à l'école primaire de Keswick. Je sais déjà que ce stage sera inutile, mais je n'ai pas le choix...

On me fait entrer dans un bureau où attendent deux autres apprentis, assis face à la femme que j'ai rencontrée l'autre jour à Moot Hall. Elle est toujours aussi souriante.

— Assieds-toi, Donna. Je m'appelle Mrs Medway et je suis la directrice de cette école. C'est aussi moi qui forme les apprentis enseignants. Je vais vous expliquer ce que vous allez faire cette semaine.

J'essaie d'être attentive, par politesse, mais mon esprit est ailleurs. J'enregistre juste le principe : pendant deux jours, nous allons d'abord observer des cours, avant de passer une demi-journée dans une classe maternelle, une autre à l'administration, et, pour finir, travailler deux jours dans des classes de différents niveaux.

— Vous avez des préférences pour des classes d'âge ou des domaines particuliers ?

Mes camarades répondent. Pas moi.

— Tu es bien silencieuse, aujourd'hui, s'étonne la directrice. Tu n'as aucune préférence ? Pas de sujet favori ?

— Non, ça m'est égal... À moins que... Vous enseignez le dessin ? J'adore ça. Et aussi l'athlétisme. Le sport en général.

— Parfait. Tu iras en classe d'initiation artistique chez les maternelles, tout à l'heure. Et le vendredi après-midi est consacré au sport, ton aide nous sera précieuse. Nous allons voir comment organiser le reste de la semaine.

Ensuite elle nous fait visiter le bâtiment et nous raconte son histoire. Elle s'appelait l'École anglicane Saint-Herbert avant d'être à moitié détruite durant les Émeutes, il y a trente ans. Reconstruite, elle a été rebaptisée École élémentaire de Keswick. J'apprends aussi, au passage, que l'enseignement

religieux est interdit depuis la création de la Coalition.

Nous apercevons les enfants derrière les fenêtres des classes et de la bibliothèque. Certains jouent bruyamment au basket dans un gymnase. Enfin, nous nous arrêtons devant un atelier où des gamins de trois ou quatre ans, assis par terre en tailleur, sont en train d'écouter leur maîtresse.

Mrs Medway frappe à la porte, échange quelques mots avec l'institutrice et revient vers moi.

— Tu peux entrer. Tout se passera bien, n'aie pas l'air aussi inquiète.

Je m'installe et croise quelques regards curieux.

Quelques instants plus tard, les enfants enfilent des tabliers en plastique par-dessus leurs uniformes d'écoliers. L'institutrice m'en tend un à ma taille.

— Faites comme vous le sentez, me dit-elle en souriant. Vous pouvez observer ou participer.

Pendant un moment, je regarde les écoliers peindre avec leurs doigts sur de grandes feuilles blanches. L'air résonne de leurs voix enthousiastes. J'aime cette odeur de peinture.

Une petite main vient tirer la mienne.

— Miss ! Viens voir ma peinture ! s'exclame un garçonnet en m'entraînant vers une table pour admirer un joyeux barbouillis de couleurs.

Une fillette est assise dans un coin, immobile.

— Bonjour, lui dis-je.

Elle ne répond pas.

— C'est Becky, m'explique le garçon. Elle est triste.

— Ah, je vois. Moi aussi, je suis triste, parfois. Alors j'aime bien peindre, ça me console.

Je m'agenouille entre eux sur le sol et plonge mes doigts impatients dans un pot de peinture noire.

— Pourquoi t'es triste ? me demande Becky.

— Surtout parce qu'il y a des choses qui me manquent. Comme Sebastian.

— C'est qui ? demande le petit garçon.

— Regarde...

Je ne me souviens pas avoir jamais peint avec mes doigts. Je préfère de loin le pinceau ! Bientôt, néanmoins, la silhouette d'un chat apparaît sur le papier.

Becky examine mon dessin avec attention.

— Ton chat te manque ? Bon, moi aussi je vais peindre, alors.

Elle rassemble quelques pots, puis, dans la plus grande concentration, répand autant de peinture sur elle que sur le papier. Je jette un regard interrogateur à l'institutrice, qui lève le pouce en signe d'approbation. D'autres enfants viennent me montrer leurs dessins et me demandent comment dessiner un chat. Au bout d'un moment, je me régale. Et si je devenais prof d'arts plastiques, après tout ?

Oublie..., me dit une petite voix intérieure.

Il faudrait d'abord que Stella m'en laisse le choix.

À l'heure du déjeuner, je reste pour aider à ranger et nettoyer la salle. L'institutrice accroche les dessins aux murs, et place mon chat à côté des barbouillis de Becky. La fillette a créé quelque chose à mi-chemin entre un alien et un réverbère... Est-ce un homme ? Son père ?

— C'est son père, me confirme l'institutrice. Il a disparu le mois dernier.

— Que s'est-il passé ?

Elle hésite, semble chercher ses mots puis m'adresse un sourire poli.

— Merci beaucoup de vous être occupée de Becky. Grâce à vous, elle n'est pas restée à l'écart, aujourd'hui.

Elle a esquivé ma question. Dans ce cas, la réponse est claire : les Lorders ont arrêté le père de Becky.

Lorsque retentit la dernière sonnerie de la journée, je m'étonne que le temps ait passé aussi vite. Chaque classe a une demi-journée d'arts plastiques par semaine, et j'ai passé l'après-midi à dessiner au fusain avec les CM2.

En revenant vers le centre-ville, je contemple les cimes enneigées. Si je n'arrive pas à entrer aux Parcs nationaux, pourquoi ne pas travailler à l'école ? Puis je repousse cette idée. Impossible pour moi d'enseigner. En dépit de mes faux diplômes, je n'ai même pas été au collège ! En plus, Stella a manigancé pour me garder auprès d'elle.

Une sourde colère gronde en moi. Alors au lieu de rentrer directement, je décide d'attendre chez Cora que Madison ait fini son service. Nous prendrons le bus ensemble. Au moins, le foyer me fera moins l'effet d'une prison...

Lorsque j'arrive au café, la porte vitrée me résiste. Soudain, je me rends compte que tout est éteint. Il y a même un panneau « FERMÉ » accroché derrière la vitre. Pourtant, je suis certaine que l'établissement est ouvert jusqu'à 17 heures.

Un pressentiment m'envahit. Je contourne le bâtiment pour frapper à la porte de derrière. Comme personne ne répond, j'entrouvre la porte et appelle :

— Bonsoir ! C'est Donna. Madison est ici ?

C'est alors que j'aperçois Cora, de dos, assise derrière le plan de travail.

Il fait sombre. Pourquoi n'allume-t-elle pas la lumière ?

— Bonsoir ! répété-je.

Maintenant, je vois ses épaules secouées par des sanglots. Elle pleure ?

— Que se passe-t-il ? murmuré-je en me précipitant. Cora, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle relève la tête et me dévisage.

— Ils l'ont emmenée.

Je panique. *Non, non, ça ne va pas recommencer... Pas Madison !*

— Cora, dites-moi ce qui s'est passé ! ordonné-je, au bord de l'hystérie.

— Elle m'aidait à faire les cakes pour demain. Elle était là, avec de la farine sur le nez, en train de me parler de ce garçon qui lui plaît... Et puis, ils

sont entrés. Comme ça. Ils se sont emparés d'elle et l'ont traînée dehors, au milieu des clients. Et personne n'a bougé. Mais qu'est-ce qu'elle a fait de mal ? gémit-elle en enfouissant le visage dans ses mains.

— Ce sont les Lorders, n'est-ce pas ? murmuré-je.

Elle acquiesce.

Non, non non... Pas ici. Pas eux.

Le sol me fait l'effet de sables mouvants prêts à m'engloutir.

— Pourquoi ? Pourquoi ? répète Cora. Qu'est-ce qu'elle a fait de mal ?

Je voudrais pleurer aussi, mais j'ai les yeux secs. Car je sais, soudain, qui est responsable de cette injustice : Astrid Connor. *Ma grand-mère*. Ça ne peut être qu'elle.

J'ai l'impression d'avoir avalé une pierre.

Je vais obliger Stella à intervenir. Il faut qu'elle sauve Madison. Elle seule en a le pouvoir.

Je prépare du thé et range un peu la cuisine. À force d'interroger Cora, j'apprends qu'elle a mis les clients dehors après le départ des Lorders. Des assiettes encore à demi pleines sont abandonnées sur les tables ; je les vide dans la poubelle, les range dans le lave-vaisselle, et répartis la nourriture intacte dans les frigos.

Sur le point de partir, j'hésite encore.

— Il faut que je rentre au foyer, Cora. Ça va aller ?

Elle a un haussement d'épaules très las.

— Oui, il faut bien continuer malgré tout... Merci de ton aide, Donna.

Je hoche la tête en silence. Cora ne me remercierait pas, si elle savait qui est ma grand-mère !

Dans le bus à l'arrêt, j'aperçois Finley. J'ai le vertige en songeant qu'il faut que je le prévienne. Je m'avance vers lui au moment où le véhicule démarre.

Il a la tête baissée.

— Finley ?

Il se redresse, très pâle, le regard vide.

Il sait.

Un des clients du café doit l'avoir averti, ou quelqu'un qui a vu la scène depuis la rue.

Je me tais et m'installe à côté de lui, comme si ma présence pouvait l'aider.

Dans quel monde vivons-nous ?

Chapitre 15

Dans le hall, les pensionnaires sont assemblées en petits groupes. Elles sont pâles et chuchotent à voix basse. Les nouvelles vont vite.

— Où est Stella ? demandé-je.

L'une d'elles désigne la porte du bureau. Mais avant que j'aie pu faire un pas dans cette direction, la porte s'ouvre sur ma mère. Elle salue tout le monde d'un signe de tête et commence à traverser la pièce.

— Stella, attendez ! m'écrié-je. Vous savez ce qui est arrivé à Madison ?

Elle se tourne et m'implore du regard pour que je me taise. Mais je n'en ai cure.

— Oui, bien sûr, vous le savez ! poursuis-je. Vous savez que les Lorders sont venus l'arrêter chez Cora, comme une criminelle. Et bizarrement, ça se passe juste après la visite d'Astrid – votre mère.

— Ça suffit, Donna.

— Non, ça ne suffit pas. Il ne faut jamais rien dire, ici ! Qu'allez-vous faire pour elle ?

Je me rends vaguement compte que d'autres filles sont arrivées ; toutes se taisent, bouche bée de surprise.

— Je ne peux rien faire, déclare Stella d'une voix triste.

— Mais c'est votre *mère* ! Ce mot ne signifie donc rien pour vous ?

Elle ne répond pas.

Je serre les poings et sens confusément Ellie s'approcher de moi. Elle me prend par le bras et m'entraîne dans l'escalier de la tour. Je me laisse faire, puis, sur le palier, je me retourne vers Stella toujours plantée au milieu du hall, tétanisée.

— Non, en effet, ça ne signifie rien, dis-je avec amertume, avant de suivre Ellie.

Une fois dans ma chambre, Ellie me pose des questions mais je refuse de répondre et la fais sortir. Pounce gratte la porte pour entrer et je l'ignore aussi. À l'heure du dîner, aucune camarade ne vient me chercher. Pourtant, elles savent où je suis.

Bon sang ! Personne ne va donc réagir ? Personne ne se plaint jamais, personne ne proteste. La peur règne en maître, c'est ça, le vrai problème ! Si

nous résistions, tous ensemble dans tout le pays, à chaque injustice, ce cauchemar finirait bien par s'arrêter !

Je serre les poings, amère. Impuissante...

Et je songe à Aiden, qui tenait le même discours. Comme je le comprends, à présent.

Tard ce soir-là, on frappe à ma porte, qui s'ouvre aussitôt. Stella reste sur le seuil et me dévisage. Je suis assise dans mon lit, les couvertures remontées et la tête appuyée contre le mur.

— Je t'ai apporté de quoi dîner. Tu dois avoir faim.

Je secoue la tête sans décroiser les bras. Elle pose le plateau sur le bureau et s'assied sur la chaise.

— Pourquoi es-tu autant en colère contre moi ?

— Hein ? m'écrié-je en écarquillant les yeux. Tu veux une liste ?

— Chut, ne parle pas si fort. Quoi que tu en penses, je n'aurais rien pu faire pour Madison. Elle est allée trop loin.

— Tu ne l'as jamais aimée.

— C'est faux. Elle est parfois difficile, mais...

— Alors pourquoi tu n'as rien fait ? Pourquoi tu n'appelles pas Astrid ? Elle serait obligée de t'écouter.

— Elle n'en ferait rien.

— C'est ça, ta philosophie ? Les mères ne sont pas obligées d'écouter leurs filles ?

— Que veux-tu dire ?

Je secoue la tête.

— Ça n'a pas d'importance, pour l'instant. L'important, c'est Madison. Il faut qu'Astrid la sorte de là. Elle n'a fait que répondre franchement à ses questions. C'est ce qu'elle voulait, non ?

— Justement, tout n'est pas bon à dire. Et je te prie de ne pas parler comme ça de ta grand-mère !

— Quoi ? Tu la défends ?

— Non, ce n'est pas ça...

— Alors c'est quoi ?

— Elle est vraiment persuadée que ce qu'elle fait est juste, répond Stella en soupirant. Qu'elle protège la société en...

— En enlevant les fruits pourris ? Cette vieille croulante... C'est une folle manipulatrice et assoiffée de pouvoir.

— Lucy, prends garde à ce que tu dis et à qui tu le dis !

Je reste incrédule.

— Tu lui donnes raison ?

— C'est ma mère.

— Ça ne justifie pas tout. Le respect, ça se mérite, même pour les mères.

— Lucy ! Tu ne sais pas ce que tu lui dois. Ne parle pas d'elle ainsi.

Stella semble mal à l'aise, comme si les murs avaient des oreilles. C'est

peut-être le cas, d'ailleurs. Mais ce soir, je m'en moque.

— Qu'est-ce que je lui dois ?

Pas de réponse.

— Tu es pareille, murmuré-je. Tu ne vaux pas mieux qu'elle.

— Pardon ?

— Tu fais ce que tu penses être bien pour moi, sans même savoir si ça me convient.

Elle me regarde et je vois l'inquiétude envahir son regard.

— Mais oui, dis-je. J'ai tout compris. Tu as fait jouer tes relations, n'est-ce pas ? Tu m'as fait inscrire au foyer pour un apprentissage. Ce que je veux n'a donc aucun intérêt pour toi ?

Son regard en dit plus long qu'un aveu. J'ai deviné juste.

— Écoute-moi, Lucy. Je veux seulement te protéger. Ici, tu es en sécurité.

— Tu n'aurais jamais fait ça si papa était ici.

Elle a un mouvement de recul, comme si je l'avais frappée.

— Tais-toi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu ne te souviens même pas de lui !

Je ne réponds pas, mais mon regard doit être éloquent car elle devient furieuse.

— Tu t'en souviens ! Tu te souviens de lui, mais pas de moi !

Elle croise les bras, les lèvres pincées et les joues rouges. Elle est jalouse !

Je soupire.

— Je me rappelle certains moments. Mais si je me trompe, dis-moi pourquoi ! Tu ne parles jamais de lui...

— Tout est de sa faute, explose-t-elle. Tout !

— De quoi parles-tu ?

— Danny était membre des TAG. C'est à cause de lui que tu as disparu. Il t'a fait enlever. Les TAG voulaient des enfants doués pour les arts, de moins de dix ans, pour se livrer à des expériences. Et toi, tu correspondais parfaitement. Il t'a sacrifiée.

Je frémis de la tête aux pieds. Papa aurait-il pu faire une chose pareille, en sachant ce qui m'attendait ? Le Dr Craig et Nico m'ont toujours dit que mes parents m'avaient abandonnée en toute connaissance de cause. J'étais restée certaine qu'ils me mentaient, mais si mes dons en art avaient vraiment fait de moi le cobaye idéal ? Nico prétendait que les cerveaux des artistes étaient différents, et qu'on pouvait plus facilement les manipuler...

Comment Stella était-elle au courant ? Nous n'en avons jamais parlé. Est-ce que papa le lui avait avoué – ce qui prouverait qu'elle dit la vérité ?

Non. C'est impossible.

— Je ne te crois pas, murmuré-je. Comment étais-tu au courant des projets des TAG ?

— C'est ma mère qui m'en a parlé. Elle a tout tenté pour te retrouver.

Je suis si soulagée que je m'effondre sur mes oreillers. Si Stella tient ses renseignements d'Astrid, alors il y a de grandes chances qu'elle se trompe. Mon père est forcément innocent !

Mais la fragilité de mon raisonnement me saute aux yeux.

— Non, ça n'a pas de sens. Si Astrid essayait de me retrouver, pourquoi lui caches-tu que je suis ici ?

Elle ouvre la bouche pour parler et la referme aussitôt.

— Je vois, poursuis-je. Tu n'as pas confiance en elle. Et pourtant, tu la crois quand elle dit que papa m'a donnée aux TAG ? Il n'aurait jamais fait ça !

— Il n'aurait jamais fait ça à *sa fille*.

Je voudrais me boucher les oreilles.

Oublier ce que j'ai entendu dans ce couloir sombre, il y a longtemps...

... il serait temps de dire la vérité à ton mari, non ? Qu'il sache que sa précieuse Lucy n'est pas de lui.

— Ce n'était pas mon vrai père.

Tout en moi dit le contraire, mais l'évidence s'impose.

— Oh, Lucy... Ma chérie, en effet, ce n'était pas ton père. Il l'a découvert, et juste après il t'a donnée aux TAG pour leurs expériences. Il s'est vengé. Il ne pouvait pas me faire plus mal.

— Non ! Réfléchis... C'est impossible !

— Je suis désolée, Lucy.

Sa colère est retombée.

— Je suis désolée, reprend-elle. Je n'aurais pas dû te le dire.

— De toute façon, je ne te crois pas.

Je me pelotonne sur le lit et Stella vient poser une main sur mon épaule.

— Lucy, je regrette...

— Laisse-moi tranquille !

Elle retire sa main, mais ça ne suffit pas à me calmer.

— Va-t'en, murmuré-je. Je t'ai dit de me laisser tranquille !

— Je t'aime, ma petite Lucy, et rien ne peut changer cela.

Je ne bouge pas.

Elle finit par sortir.

Je suis seule, à présent.

Seule dans mon cauchemar.

Je ne peux y croire. Mon père ne m'aurait jamais donnée à ces monstres. Pas lui.

Évidemment, apprendre que je n'étais pas sa fille a dû le rendre furieux. Quel homme ne le serait pas ? Stella a dû le tromper, et plusieurs fois. N'est-ce pas ce qu'Astrid a insinué ? Qu'elle ne savait même pas de qui j'étais ?

Mon vrai père pourrait être n'importe qui.

Cette pensée m'horrifie ; j'ai beau la rejeter, elle m'obsède.

Papa aurait-il pu se venger de la sorte ? En me sacrifiant pour que ma mère souffre à son tour ?

Non, je ne le croirai jamais.

Jamais.

Stella a tout inventé. Elle veut me manipuler, encore une fois, comme sa mère la manipule.

La porte se referme derrière nous avec un dé clic et nous sommes plongés dans l'obscurité. Papa allume sa lampe électrique et la tient sous son menton, ce qui lui fait une tête de monstre.

— Ouhouhouhouh, souffle-t-il d'un air théâtral.

— Chut ! Tu n'es pas un fantôme, puisqu'on est des espions !

— Ah oui, pardon.

Nous marchons sur la pointe des pieds dans le couloir, passons le coude. Au loin, un faible murmure devient audible. Il sort d'une grille d'aération, en bas du mur.

— On devrait quand même faire les fantômes, chuchote papa, et crier « BOUH » par la grille.

Je fais non de la tête et me penche pour écouter.

Mais ce que j'entends n'a pas de sens. Je dois avoir mal compris. Il y a un bruit métallique lorsque la lampe glisse de la main de papa et roule sur le carrelage. Je lève les yeux.

— Papa ! m'indigné-je.

Il s'est redressé et la lampe éclaire un pan du couloir vide. Mais même dans la demi-pénombre, je vois son expression bouleversée.

— Papa ?

Il me regarde enfin.

— File dans ta chambre, Lucy, dit-il avec douceur. Allez, file !

Il ne joue plus à l'espion, ni au fantôme. Il court vers la porte et je l'entends entrer dans la pièce où maman discute avec grand-maman. Ils parlent tous tellement fort, à présent, que je n'ai pas besoin de me pencher sur la grille pour les entendre.

Chapitre 16

— Ça ne va pas, Donna ? me demande Mrs Medway quand j'arrive en trombe le lendemain matin. Tu es toute pâle.

— Bonjour... J'ai mal dormi, voilà tout.

Entre ma conversation avec Stella et mon rêve, mon sommeil a été chaotique. Cette révélation me hante : mon père était là quand j'ai entendu Astrid proférer ces paroles incompréhensibles... Cette horreur.

Je comprends pourquoi j'avais refoulé cette scène. J'avais voulu oublier le regard de mon père lorsqu'il avait appris la vérité à mon sujet.

J'ai réussi à éviter Stella ce matin, au petit déjeuner. Stella et sa stupide théorie de la vengeance. Papa n'a pas pu me trahir, j'en suis certaine.

Mrs Medway me dévisage avec attention.

— Tu connaissais Madison, l'employée de Cora, n'est-ce pas ? questionne-t-elle.

Je tressaille, envahie d'un sentiment de culpabilité. J'ai à peine pensé à mon amie depuis la visite de Stella dans ma chambre ! Ensuite, mon rêve m'a réveillée et je suis restée des heures à regarder les murs de la pièce.

— Keswick est une petite ville, poursuit Mrs Medway, se méprenant sur mon silence. Les nouvelles vont vite. Bon, tu as besoin de calme... Que dirais-tu de faire du classement administratif ? Sauf si tu veux dormir un peu dans la salle de repos. Ça te ferait du bien.

Je fais non de la tête et me retrouve dans un petit bureau devant des rangées de classeurs organisés par années. La directrice m'explique leur système d'archivage, et comme je m'étonne de l'absence d'ordinateur, elle me fait un clin d'œil.

— On ne peut pas pirater les papiers, explique-t-elle.

Une fois seule, je feuillette le tas de la première corbeille. Certificats d'absence, fiches, résultats d'examens... Je commence par le dessus. Il faut trouver le dossier pour chaque document, l'y glisser et le refermer. C'est facile, répétitif, et reposant.

Mais au bout d'un moment, une idée germe dans mon esprit.

Pourquoi ne pas chercher mon propre dossier ?

Je regarde la porte fermée.

Tout est silencieux.

Ma dernière année scolaire, à Keswick, remonte à 2047-2048. Je trouve le carton d'archives correspondant, l'ouvre et cherche le dossier *A-H*. Mais il n'y a aucune trace de Lucy Connor.

Je réfléchis. Ils n'ont quand même pas supprimé mon dossier ? Mrs Medway semble très attachée à son système, et je parie que les Lords n'y ont jamais fourré leurs sales nez...

Puis le déclic se fait. Astrid, ma grand-mère, s'appelle Connor. Comme Stella. Normalement, je devrais porter le nom de mon père ! Comment s'appelait-il ? Je me concentre.

Daniel. Daniel comment ?

Je ferme les yeux, appuie le front contre le meuble métallique. Prie les dossiers de me livrer leur secret.

Je tente de ne penser à rien, de laisser venir...

Mais rien ne vient. Frustrée, j'ouvre le dossier et commence par les noms en A. Mais à ce rythme, j'en ai pour des heures !

Je retourne à mon travail de classement, et la matinée s'écoule ainsi. Pour déjeuner, j'évite la salle réservée au personnel et sors manger mon sandwich dans la cour.

La clôture qui l'entoure est bien trop haute pour qu'une fillette puisse la franchir sans une échelle. Et l'unique portail est fermé par un pavé numérique. Impossible de l'ouvrir sans le code.

Comment une enfant de dix ans a-t-elle pu sortir d'ici en plein jour sans être vue ?

La neige rend les écoliers fous de joie. Ils font des bonshommes ou se bombardent de boules. J'ai le temps d'en voir arriver une sur moi, mais pas de l'esquiver. Bang ! Elle s'écrase sur mon crâne.

Une institutrice s'avance et ordonne aux enfants de s'arrêter.

— Ça va ? me demande-t-elle alors que je secoue la neige de mes cheveux.

— Oui, oui, pas de problème.

Je m'adosse au portail.

— Vous faites partie du nouveau groupe d'apprentis, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Ça vous plaît, jusqu'ici ?

— Beaucoup, affirmé-je en me rapprochant d'elle. Mais vous n'étiez pas certaine que je sois une apprentie... Cela veut dire que n'importe qui peut entrer dans la cour ?

— Sûrement pas. Regardez les caméras, répond-elle en désignant les appareils placés sur le portail, sur le bâtiment et même dans les arbres. La sécurité vous repère tout de suite. Et le portail est toujours verrouillé.

— C'est la nouvelle politique du gouvernement ?

— Non, fait-elle avec un haussement d'épaules. Mais Mrs Medway est parano...

Elle regarde autour d'elle pour s'assurer que les enfants ne peuvent nous entendre, et se penche vers moi :

— C'est depuis qu'une élève a disparu, il y a six ou sept ans, murmure-t-elle.

— Ah oui... Il me semble en avoir entendu parler. Comment s'appelait-elle, déjà ?

J'essaie de ne rien trahir de mon émotion et regarde droit devant moi, comme si j'étais distraite.

— Louise, je crois... Oui, c'est ça. Louise Howard.

Soudain, il y a une clameur à l'autre bout de la cour : un enfant vient de démolir un bonhomme de neige à coups de pied. L'institutrice se précipite pour régler le problème.

L'après-midi, je retourne dans la pièce aux classeurs. « Louise » ressemble à « Lucy ». Je m'empresse de chercher à « Howard ».

Mais rien. Ni Louise ni Lucy.

Si l'institutrice s'est trompée sur le prénom, elle s'est peut-être trompée aussi sur le nom de famille. Je continue à chercher à la lettre H, et bientôt, mon regard s'arrête sur un dossier intitulé *Lucy Howarth*.

C'est moi !

Je me mets à trembler.

Aurai-je la force de remonter dix ans en arrière ? Mon enfance s'est terminée si brutalement...

Je sors le dossier, consciente de faire un geste solennel.

Il est plus lourd que les autres. Je faisais donc souvent l'école buissonnière ? J'imagine des monceaux de correspondance... Puis je chasse cette idée. Stella ne m'aurait pas permis d'être aussi indisciplinée.

La couverture du dossier porte les noms de mes parents, Stella et Daniel Howarth, leur adresse et leurs numéros de téléphone. À l'intérieur, il y a les documents habituels, pareils à ceux que j'ai classés toute la matinée. Des rapports d'enseignants, deux ou trois mots d'absence... Et j'étais déjà une artiste : j'ai gagné plusieurs prix à des concours de l'école et même au niveau national. Si les TAG cherchaient de jeunes talents, il leur a été facile de me repérer, même sans l'aide de ma famille.

Je m'accroche à cette idée.

Il y a une chemise séparée au dos de mon dossier : un avis de disparition. Il contient une note d'absence injustifiée (un après-midi entier), puis des rapports. L'école a d'abord prévenu ma mère ; la police est venue après. Le lendemain matin, tout était confirmé : j'avais disparu. Personne ne m'avait vue partir.

Le dossier s'arrête là.

À l'instant où ma vie a basculé.

Je remets le dossier en place, et continue mon interminable classement de feuilles volantes. Mais ma découverte ne m'a pas soulagée. Je me sens lourde, lasse. Mes gestes sont purement mécaniques.

Où suis-je allée, cet après-midi-là ?

D'accord, à l'époque, le portail n'était pas fermé à clé et il n'y avait sans doute pas de caméras de surveillance. Cependant, si quelqu'un m'avait enlevée, j'aurais sûrement hurlé...

À moins que je ne sois sortie avec une personne familière.

Avec papa, par exemple ?

Ce soir, j'essaie d'expliquer à Stella pourquoi je n'arrive pas à croire que papa ait pu me donner aux TAG. Je lui raconte comment il a infiltré l'organisation terroriste, trouvé où ils me cachaient et organisé mon évasion en pleine nuit. Nous avons couru sur une plage, vers un bateau. Puis j'ai trébuché, je suis tombée, et ils nous ont rattrapés. Nico, arme au poing... Papa, sur le sable, me disant de fermer les yeux, de ne jamais oublier qui j'étais... Je n'ai pas pu fermer les yeux. Son regard n'a pas quitté le mien jusqu'à son dernier souffle.

Qu'il soit mort sous mes yeux a été la pierre angulaire de tout l'édifice construit par Nico et le médecin des TAG : grâce à ce traumatisme, ma personnalité s'est fracturée, créant une faille profonde où j'ai enseveli mon passé trop douloureux.

Lorsque j'ai été Effacée, une partie de mes souvenirs de terroriste a survécu. Il ne restait plus aux TAG qu'à attendre l'élément qui allait déclencher ma rage. J'étais devenue capable de me battre pour mes bourreaux...

Stella sanglote. Jusqu'ici, elle savait juste que son mari avait quitté la maison et n'était jamais revenu.

Elle ignorait qu'il était mort par ma faute.

En dépit de ses larmes, pourtant, elle ne lui pardonne pas. Elle le croit toujours coupable de m'avoir enlevée pour me donner aux TAG.

Je marche sur la pointe des pieds, comme une espionne, pour traverser la cour de l'école, guettant du coin de l'œil la maîtresse chargée de la surveillance après le déjeuner. J'attends que quelque chose attire son attention. Deux minutes plus tard, des garçons se battent à coups de poing. Des voix s'élèvent et l'enseignante se précipite vers eux.

La bouche sèche, je tourne la poignée du portail. Ça y est, je suis dehors... Le battant se referme derrière moi dans un grand bruit métallique et je m'élance dans la rue.

Je serre dans ma main la note que j'ai trouvée ce matin sous mon oreiller. Papa a quitté la maison le soir où, cachés dans le couloir derrière le salon, nous avons entendu ma grand-mère se fâcher contre maman.

Mes parents se sont disputés et, quand je me suis réveillée, le lendemain, papa n'était plus là.

Le lendemain de mon anniversaire.

À cause de moi, il avait quitté la maison.

Mais maintenant, il n'est plus fâché. Je tire la note de ma poche. Je l'ai lue et relue un million de fois.

« Lucy chérie,

Je suis parti en mission. Une mission très spéciale et très secrète, et j'ai besoin de ton aide. Demain, à l'heure du déjeuner, va voir les Enfants des montagnes, et là, attends d'autres instructions. N'en parle à personne, surtout.

Je t'aime.

Papa »

Il a écrit « Je t'aime ».

L'histoire de grand-maman était un horrible malentendu et il va m'expliquer. Tout va s'arranger, tout redeviendra comme avant.

Je cours éperdument, choisissant les rues les plus calmes, où on risque moins de me remarquer. Puis je monte le sentier et gravis la colline sans ralentir mon allure. Je ne veux pas arriver en retard.

Je ne veux pas le manquer...

Je ne veux pas qu'il croie que j'ai refusé de venir.

Enfin, je franchis le portail du site. Personne. Et s'il se cachait derrière une pierre ? Je me précipite sur la stèle où nous commençons toujours notre décompte et lance à haute voix tout en avançant :

— Une, deux, trois...

À tout instant, je m'attends à le voir surgir d'une cachette. Bouh !

J'en suis à quatorze lorsque j'entends une voiture dans le parking.

Deux minutes plus tard, un inconnu se dirige vers moi. Mal à l'aise, je continue à compter les pierres.

Papa, montre-toi. Maintenant ! Tout de suite !

L'homme s'arrête au centre du cercle et m'observe un moment. Puis il regarde autour de lui.

— C'est toi, l'agent secret Lucy ?

Je m'arrête net. Papa est le seul à m'appeler comme ça.

— Vous êtes qui ?

— L'agent Craig. J'ai des nouvelles instructions de la part de l'agent Howarth.

J'en reste bouche bée. C'est papa, l'agent Howarth ! Mais jamais il n'a impliqué d'autres personnes dans nos jeux. L'agent Craig doit être un véritable espion...

— Je vous écoute.

— L'agent Howarth vous ordonne de suivre l'agent Craig – c'est moi, ajoute-t-il avec un clin d'œil – dans la voiture d'espionnage. Je dois vous conduire à l'agent Howarth pour qu'il vous explique votre mission.

Je le suis vers le parking d'un pas hésitant. L'agent Craig, derrière moi, semble aux aguets et observe attentivement les pierres, les montagnes. Moi.

En arrivant devant la voiture, je m'arrête.

— Où est mon papa ?

— Montez, agent secret Lucy, répond-il en ouvrant une portière. Vous découvrirez bien assez tôt où nous allons.

Il sourit et soudain je me sens rivée au sol, me rappelant la recommandation de Mrs Medway : « Ne suivez jamais une personne que vous ne connaissez pas. »

Mais je connais papa et cet homme me conduit vers lui. Donc, je peux le suivre.

Il hoche la tête, comme s'il lisait dans mes pensées.

— Ne t'inquiète pas, Lucy. Nous allons retrouver ton père. Il voulait venir lui-même mais il est surveillé. Il se cache.

S'il sait que papa se cache, alors toute cette histoire est vraie, il n'y a plus de doute. Je grimpe dans la voiture et il referme la portière. J'entends les serrures se bloquer quand l'agent Craig monte à son tour. Nous nous éloignons, et je me retourne vers les pierres, soudain terrifiée à l'idée de ne jamais les revoir.

Mais je ne dois pas paniquer. Un espion ne panique jamais.

Chapitre 17

Les dessins sont disposés sur le bureau de la prof d'arts plastiques.

— Difficile de choisir, n'est-ce pas ? Lequel a votre préférence ? s'enquiert-elle.

Je tente de me concentrer après une nuit hantée de souvenirs douloureux.

Parfois, j'aimerais mieux avoir tout oublié. Je me sens déchirée et vulnérable, comme si mes plaies saignaient devant tout le monde. Est-ce réellement papa qui m'a fait enlever ? Qui m'a piégée avec cette note ? L'a-t-il vraiment écrite ou est-ce ma seule déduction, parce que je l'ai trouvée sous mon oreiller ? Parce qu'il parlait comme dans nos jeux...

— Donna ?

Je me force à revenir au temps présent.

— Disons que je mettrais ces cinq-là en premier, dis-je enfin.

La prof fait son choix, elle aussi, et nous les comparons jusqu'à en sélectionner trois. Nous revenons ensuite dans la salle de classe où règne un joyeux brouhaha. Ce sont des élèves de CM1. Ils se calment à notre arrivée, et la prof montre les trois dessins choisis. Il y a des visages heureux et d'autres déçus. Étais-je comme eux au même âge ? Est-ce que je voulais gagner à tout prix ?

Elle désigne les vainqueurs de l'année passée, dont les œuvres sont encore affichées sur le mur. Je découvre alors que la pièce est décorée des dessins des lauréats des années précédentes.

Plus tard, pendant l'heure du déjeuner, je reste regarder ces créations enfantines... et me fige devant un dessin intitulé « Les enfants des montagnes ». Dessinées avec délicatesse, les pierres grises de Castlerigg semblent animées d'une vie propre. On dirait qu'elles dansent. Derrière, des visages sont finement gravés sur les parois des montagnes, comme si celles-ci souriaient à leurs enfants assemblés à leurs pieds. On ne distingue ces personnifications qu'en regardant longtemps le dessin, qui semble classique à première vue. Et dans un coin, tout en bas, il y a une signature : « Lucy ».

— C'est stupéfiant, n'est-ce pas ? dit soudain une voix à mon oreille.

Je ne réagis pas.

— Vous avez vu ? reprend la prof d'arts plastiques en me montrant les

visages esquissés.

— Qu'est devenue cette élève ? C'est une artiste connue, aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien. Elle est partie, réplique-t-elle d'un ton brusque.

Partie de son plein gré, oui...

Elle est montée dans la voiture des TAG sans que rien ne l'y oblige.

En toute innocence.

À la fin de la journée, je m'élanche sur le sentier qui mène à Castlerigg. Je comprends, maintenant, ce que j'ai ressenti l'autre jour en venant ici – la peur sourde qui m'a envahie.

C'était notre endroit spécial, à papa et à moi. Je sens la magie qui émane du ballet silencieux des pierres. Les visages que j'ai dessinés sur les parois des montagnes se lisent dans les lignes et les ombres lointaines de l'après-midi finissant. Je commence à compter les pierres, comme l'autre jour, mais lorsque j'arrive à quatorze, un frisson glacé me parcourt le dos. Je ne serais pas étonnée d'entendre une voiture arriver, puis de voir le Dr Craig se diriger vers moi. Car il a eu beau jouer l'agent secret, le jour où il m'a enlevée, ce n'était qu'un kidnappeur. Un médecin pervers, dévoué à la cause des TAG, et qui a délibérément fracturé mon esprit pour ses expériences.

Ce n'était pas un simple rêve.

Le puzzle s'assemble lentement... Je me souviens très bien de cet après-midi-là, et la lettre était bien réelle. Mais qui me prouve que c'est papa qui l'avait écrite ?

Je m'arrête un instant pour reprendre mes esprits.

J'ai cru que voir Nico tuer mon père avait provoqué la fracture de ma personnalité. Or cela s'était peut-être passé avant, lorsqu'en apprenant que je n'étais pas sa fille papa n'avait plus voulu de moi.

Ou lorsque Nico et le Dr Craig m'avaient annoncé qu'il m'avait abandonnée.

Tout semblait leur donner raison, alors. Qu'y a-t-il de plus terrible, pour un enfant ? Aujourd'hui encore, cela me déchire. En fait, ma seule certitude est que Stella n'était pas impliquée – je le vois à l'attachement désespéré qu'elle me porte.

La nuit tombe.

Je cours pour regagner le centre-ville. Le bus démarre à l'instant où j'arrive sur la place. Je fais signe au chauffeur, qui s'arrête et me laisse monter.

Finley est assis dans le fond. Seul.

La culpabilité m'envahit : j'ai été tellement absorbée par mes souvenirs, ces jours derniers, que je n'avais pas remarqué son absence dans le car.

Je m'installe en face de lui et tente de rencontrer son regard.

Au bout d'un moment, enfin, il relève la tête.

— Tiens, salut, Poucette ! murmure-t-il.

— Salut.

Je voudrais lui demander s'il va bien, mais ça semble vraiment idiot. Bien sûr qu'il ne va pas bien... Alors je tente de lui donner mon soutien silencieux, juste avec les yeux et il comprend. J'ai droit à un petit sourire avant qu'il se remette à contempler le sol.

Sait-il qui est la mère de Stella ? Se doute-t-il que c'est sûrement elle qui a fait arrêter Madison ? Dois-je l'en informer ?

De toute façon, même s'il le savait, il ne pourrait rien faire.

Ou alors, il serait tellement furieux contre Astrid qu'il chercherait à la rencontrer à tout prix, et disparaîtrait à son tour...

Que faire ? L'amener au foyer ? Si Stella voyait à quel point il souffre, se déciderait-elle à se battre pour sauver Madison ? À supplier Astrid ?

Soudain, j'ai une idée. Une idée si lumineuse que je suis surprise de ne pas y avoir pensé plus tôt ! Il faut prévenir le SPD de la disparition de Madison.

Même si ça semble improbable, il existe une possibilité de retrouver sa trace grâce à eux.

Je pousse le pied de Finley pour attirer son attention.

— Il faut qu'on parle, chuchoté-je.

Il se redresse, une lueur d'espoir dans les yeux – qui s'évanouit quand je secoue la tête pour signifier que je n'ai pas de nouvelles de notre amie.

— Demain, dit-il dans un souffle. Prends le bus de 7 heures.

Je hoche la tête sans prononcer un mot.

Ce soir-là, je me mets au travail et dessine un portrait de Madison. Pourquoi ne l'ai-je pas prise en photo avec mon appareil, quand j'en avais l'occasion ? Quelle idiote je fais !

Pour prévenir le SPD, il faut que j'entre en contact avec Aiden, en laissant une annonce codée sur le tableau d'affichage près de Moot Hall. Ensuite, il faudra attendre. Quelqu'un viendra me trouver.

Cette procédure est réservée aux urgences, mais la disparition de Madison en est une, non ?

Les traits de mon amie surgissent aisément sur le papier. C'est surtout la lueur espiègle de ses yeux qui la caractérise. Peut-être est-ce aussi cela qui dérangeait Astrid ?

J'ai pratiquement terminé lorsqu'on frappe doucement à ma porte. Je glisse mon dessin sous le lit et Stella apparaît sur le seuil. Elle hésite à entrer mais je l'y invite d'un signe de tête.

— Je suis désolée pour hier soir, déclare-t-elle.

— Moi aussi. Mais je préfère ne pas en parler. C'est trop pénible.

— D'accord.

Elle a l'air soulagée.

— J'ai de quoi nous distraire, reprend-elle en sortant une clé de sa poche.

Elle traverse la pièce, ouvre la penderie du fond – celle que je n'ai pas encore cherché à forcer – révélant des étagères pleines de paquets de couleurs

vives.

— Ce sont tes cadeaux d'anniversaire, m'explique-t-elle. Viens voir.
Je m'approche.

— Tu sais, je n'ai jamais abandonné l'idée de te retrouver. Tous les 3 novembre, je rangeais un paquet ici pour toi. J'ai toujours su que je te reverrais, ajoute-t-elle en me caressant la joue.

Elle bat des paupières pour chasser ses larmes, et commence à me remplir les bras de paquets que je pose sur le lit.

— Vas-y, ouvre-les..., m'encourage-t-elle. Ce sont tes cadeaux ! Commence par les premiers, ajoute-t-elle en me tendant un paquet marqué « 1 ». Où est ton appareil ? Je veux faire des photos d'anniversaire...

— Voyons, c'est impossible. Tu ne pourrais pas te justifier, si on les trouvait...

Elle s'assombrit.

— Tu as raison. C'est trop dangereux.

— L'an prochain, peut-être ? Sauf que mon anniversaire n'est pas en novembre.

Elle se fige.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Sur ma fausse carte d'identité, j'ai eu dix-huit ans le 17 septembre.

— Ah... Oui, bien sûr.

Elle se détend, comme si elle venait d'avoir très peur.

— Tu as fait des photos, aujourd'hui ? ajoute-t-elle.

J'avais complètement oublié son cadeau.

— Euh... non, désolée. Demain, promis. Je te les montrerai.

Nous commençons à ouvrir mes paquets et, bientôt, le lit est couvert de papiers et de vêtements de toutes les tailles, de matériel de peinture, et d'un splendide carton à dessins en cuir.

— Voici le dernier, dit-elle en me tendant le cadeau de mon dix-septième anniversaire.

Je déballe avec précaution un pull en angora vert émeraude.

— Il est magnifique, dis-je.

— Vraiment ? Il te plaît ?

Je me lève et l'enfile sur mon pyjama.

— Il est parfait.

Elle retire mes lunettes.

— La couleur se marie parfaitement avec celle de tes yeux. Je l'ai tricoté le soir en cachette.

— Merci.

Je suis très touchée, et en même temps très embarrassée. Je regarde Stella rassembler les papiers froissés et les fourrer dans un sac.

— Je vais les brûler, m'annonce-t-elle d'un ton détaché.

— Je suis vraiment désolée...

— À propos de quoi ?

— Ce doit être dur pour toi de garder ma présence secrète.

— Ce n'est rien à côté de la joie de te savoir près de moi.

Elle est sur le point d'ajouter quelque chose quand je l'interromps :

— On a dit qu'on n'en parlait pas ce soir !

— Oui, c'est vrai. Une autre fois. Je te laisse dormir, maintenant.

Elle m'aide à ranger mes cadeaux dans la penderie. Je ne garde que les fournitures de dessin et deux ou trois vêtements qui devraient m'aller.

Au moment de sortir, elle se retourne.

— Tu avais raison, Lucy. Je n'aurais pas dû intervenir dans tes choix d'apprentissage. Je vais m'assurer que cela n'influence pas le comité de sélection. Tu ne m'en veux pas ?

Et sans attendre ma réponse, elle s'en va.

Je reste quelques secondes à contempler la porte fermée. Était-elle sincère ?

Le temps le dira.

Je reprends mon dessin de Madison et le termine avant de le ranger dans la poche de mon manteau.

En dépit de l'heure avancée, je n'ai pas sommeil. J'ouvre l'autre placard et en sors les albums. Chacun commence avec un anniversaire : les cadeaux, le gâteau...

Sauf le premier.

Mes premières photos me montrent béate ou en train d'essayer d'attraper des jouets. À quatre pattes ou dans mon bain, incroyablement grassouillette.

Je finis par ranger les albums et éteins la lumière. J'ai gardé mon pull sur mon pyjama et sa douceur me réconforte. Après l'horreur de ce rêve sur papa, je me sens en sécurité.

Chez moi.

Finalement, peut-être qu'avoir un seul parent qui m'aime pourrait suffire à mon bonheur ?

Je repense aux cadeaux de Stella. Je les aurais adorés, si j'avais été présente à mes anniversaires...

Chapitre 18

Finley est dans le bus de 7 heures, comme prévu. Je le salue d'un signe de tête et m'assieds à l'avant.

Lorsque nous arrivons en ville, il me suit discrètement jusqu'à l'entrée de service du café de Cora, où je frappe trois petits coups.

— Entrez vite, s'écrie celle-ci avant d'inspecter la ruelle et de refermer derrière nous. Vous avez des nouvelles ?

— Non, désolée. Mais j'ai pensé que nous pourrions tenter quelque chose. Avez-vous déjà entendu parler du SPD, le Service des Personnes Disparues ?

Ils secouent la tête.

— C'est une organisation clandestine et je vous demande de garder le secret. Ils ont un site Internet où l'on signale les disparus, et un réseau de bénévoles qui essaie de les retrouver.

— Hélas ! il n'est rien arrivé de bon à Madison, déclare Cora, l'air sombre.

— Moi, je préfère savoir, proteste Finley. Que faut-il faire, Donna ?

— J'aurais besoin d'une photo d'elle. Si vous n'en avez pas, j'ai dessiné son portrait, ajouté-je en tirant mon dessin de ma poche.

— Il est drôlement ressemblant, commente Cora. Mais j'ai ce qu'il vous faut.

Elle repousse sa chaise et disparaît dans une pièce adjacente. Pendant ce temps, Finley effleure les traits du visage de Madison.

— Je regrette tellement..., murmure-t-il.

— Quoi donc ?

— J'aurais dû lui dire ce que je ressentais pour elle.

— Je crois qu'elle l'a compris, Finley.

Ils venaient juste de sortir ensemble, mais il avait l'air de l'adorer. En son for intérieur, Madison devait le sentir. Non, *doit* le sentir. Pourquoi parler d'elle au passé ?

Cora revient avec un petit paquet de photos et nous en choisissons une pour le site. En voyant l'expression de Finley, Cora lui en donne une aussi.

— Garde le dessin, si tu veux, lui dis-je.

Il le range aussitôt dans son sac à dos.

— Et maintenant ? demande Cora.

— Je m'occupe du reste.

Je leur fais jurer le secret. J'ai pris un énorme risque en leur parlant du SPD, mais c'était le seul moyen de leur donner un peu d'espoir, comme Aiden l'a fait jadis avec moi. Je comprends mieux, à présent, pourquoi il voulait que je rentre dans son organisation. Dans sa belle chaîne de solidarité.

On dirait bien qu'Aiden a fait une émule...

Comme il est encore trop tôt pour me rendre à l'école, j'ai le temps d'aller jusqu'au tableau d'affichage qu'Aiden a décrit dans mon dossier. C'est juste à côté de Moot Hall.

En effet, je le trouve à l'écart de la rue principale, abrité par un grand auvent.

Personne en vue...

Je punaise mon annonce : *Cherche partenaire aux échecs. Merci de répondre sur ce panneau à l'intention d'Anita.*

Et voilà. Maintenant, il ne me reste plus qu'à attendre.

En rejoignant l'école, je prends des photos de Keswick au lever du jour. Le soleil vient d'émerger brusquement de la montagne, et toute la ville semble illuminée.

Lorsque j'arrive à destination, les parents déposent leurs enfants devant le portail, sous l'œil vigilant d'un instituteur.

Une femme passe devant moi avec deux petits garçons et un bébé dans les bras. L'un d'eux trébuche et se met à hurler. Sa mère déplace son bébé sur sa hanche et tente de se baisser pour relever son autre fils.

— Je peux vous aider ?

Je console l'enfant, qui se remet debout et entre dans la cour avec son frère.

— Merci, me dit sa mère. Vous êtes nouvelle ?

— Je commence un apprentissage.

— Ah, parfait. Alors peut-être aurez-vous mon petit dernier, un de ces jours..., lance-t-elle en regardant avec tendresse son nourrisson endormi.

On n'aperçoit de lui qu'un petit visage rose à demi enfoui sous un minuscule bonnet.

— Oui, on ne sait jamais ! dis-je en souriant.

Une institutrice s'avance vers nous et se penche sur le bébé.

— Ça lui fait quel âge, maintenant ?

— Bientôt quatre semaines.

Je les laisse bavarder et entre dans l'école. Je ne connais absolument rien aux bébés et j'ignorais quelle taille pouvait avoir un enfant de un mois.

Soudain, quelque chose me trouble.

Dans le premier album de Stella, les photos me montrent en train de jouer avec des objets. Quel âge ai-je, alors ? Six mois ? Huit ? Ma mère possède sans doute un album plus ancien caché quelque part. Il serait étrange

qu'elle n'ait aucune photo de moi nourrisson...

Mon trouble persiste toute la journée et j'ai du mal à rester concentrée.

Aujourd'hui, je participe à une classe de CE2, et l'institutrice doit me répéter plusieurs fois chaque instruction. Je pense sans cesse à Stella et à son étrange réaction lorsque je lui ai dit que ma date de naissance officielle n'était pas le 3 novembre.

Ce soir au dîner, les pensées tourbillonnent dans ma tête. Je me sens détachée de ce qui se passe autour de moi. Quand le contact d'Aiden me répondra-t-il ? Cela pourrait être n'importe qui, y compris une des filles du foyer.

J'observe mes compagnes, qui bavardent avec entrain. Stella, au bout de la table, semble différente. Elle me regarde d'un air interrogateur, comme si elle avait senti ma préoccupation. Intuition maternelle ?

Stéphanie, son assistante, a fini de servir et s'assied avec nous. Elle mange en silence en regardant les autres.

Je ne parviens pas à dissiper mon impression de malaise. Depuis que j'ai vu ce nouveau-né, à l'école, je pense sans arrêt aux albums avec l'intuition que quelque chose cloche. Pourquoi l'album de ma naissance ne se trouve-t-il pas dans la penderie avec les autres ?

Stella a-t-elle des raisons de le cacher ?

Elle a encore teint ses cheveux – une nuance légèrement plus sombre. Je me souviens tout à coup de sa réflexion sur mes nouveaux cheveux bruns. Je parie qu'elle se fait foncer à chaque fois qu'elle va chez le coiffeur pour avoir la même couleur que la mienne.

Pourquoi cette obsession ? Tient-elle tant que ça à me ressembler ?

Attends... Réfléchis.

Ce n'est pas normal, pour une mère. Tout comme sa réaction sur ma date d'anniversaire était disproportionnée.

Et elle n'a pas de photos de moi bébé.

Une pensée prend forme dans mon esprit et j'ai la bouche sèche. Je repose ma fourchette.

— Tu ne te sens pas bien, Donna ? me demande Ellie.

Je sens les regards converger vers moi mais je ne réponds pas.

À l'hôpital de Londres, le Dr Lysander m'a dit que, d'après mon analyse cellulaire, j'avais été Effacée à l'âge de seize ans. Mais si mon anniversaire est en novembre, j'aurais dû avoir *plus* de seize ans.

Le Dr Lysander a également déclaré qu'il était impossible de m'identifier par mon ADN. Je me rappelle son regard incrédule lorsqu'elle m'avait expliqué que j'étais sans doute venue au monde dans un lieu où ma naissance n'avait pas été enregistrée tout de suite...

— Donna ?

J'entends une voix, mais elle me semble très lointaine. Assourdie.

Que disait Astrid, dans le salon de mon enfance ? Je ferme les yeux et

tout tourne. Je suis ailleurs. Dans un couloir sombre, accroupie. Je joue et brusquement, le monde bascule. Elle a dit...

... il serait temps de dire la vérité à ton mari, non ? Qu'il sache que sa précieuse Lucy n'est pas de lui, et que tu ne sais même pas de qui elle est.

Soudain, tout devient noir.

Chapitre 19

Peu à peu, je prends conscience du sol froid et d'une voix au-dessus de moi.

— Donna !

C'est la voix de Stella qui tient ma tête dans le creux de son bras.

J'ouvre les yeux et murmure :

— Qui suis-je ?

— Elle a dû se cogner la tête, dit Stella avec un regard inquiet.

Soudain, j'aperçois Stéphanie. Elle tient mes lunettes à la main.

— Un des verres est sorti de la monture, déclare-t-elle.

Je ferme aussitôt les paupières mais Steph a eu le temps de voir mes yeux verts. De comprendre que les verres sont truqués.

Et que je ne suis pas celle qu'on croit.

Mais qui suis-je, en fait ?

La question résonne dans ma tête, en écho à cette phrase insupportable :

Tu ne sais même pas DE QUI elle est.

— Il faut te mettre au lit, ordonne Stella en m'aidant à me relever. Viens, je t'accompagne.

Nous traversons lentement la pièce.

— Attendez ! appelle Stéphanie. J'ai arrangé ses lunettes. Le verre s'est remis en place.

Ellie me les passe et se précipite pour nous ouvrir la porte. Je voudrais m'écarter de Stella et marcher seule, mais j'ai une sensation de vertige. Je me suis vraiment cognée en tombant ?

Stella m'aide à m'allonger et Ellie arrange mes oreillers.

— Merci, Ellie, dit Stella. Tu peux partir, maintenant.

Ellie hésite un instant puis referme la porte derrière elle.

Je vois de la peur dans les yeux de Stella.

— Tu n'es pas ma mère, murmuré-je.

Ce n'est même pas une question. Juste la vérité.

— Voyons, Lucy, c'est absurde ! dit-elle en détournant la tête.

— Quand j'ai été Effacée, à l'hôpital, on m'a fait une analyse cellulaire qui me donnait moins de seize ans. Pourtant, si j'étais née un 3 novembre, je les aurais eus depuis longtemps.

— Ils ont dû se tromper.

— L'autre jour, tu as paniqué quand j'ai dit que mon anniversaire ne tombait pas en novembre. Et il n'y a aucune photo de nouveau-né, dans tes albums. En plus, j'ai entendu ce qu'Astrid t'a dit, le jour de mon dixième anniversaire...

— Quoi ? Tu étais là ? Et tu t'en souviens ? s'écrie-t-elle, stupéfaite.

— Elle a déclaré que tu ne savais même pas *de qui* j'étais. J'ai d'abord cru que cela voulait dire que papa n'était pas mon père. En fait, cela voulait dire que tu n'es pas ma mère non plus.

Elle est devenue blême, presque hagarde.

— Je suis ta mère parce que je t'ai élevée. Et je t'ai toujours aimée, Lucy.

— Mais qui est ma mère biologique ? Dis-le-moi !

— Il faut que tu te reposes. Tu as peut-être une commotion cérébrale...

— Je vais très bien. Dis-moi d'où je viens ! J'ai le *droit* de savoir.

Stella tremble maintenant de tout son corps.

— C'est moi, ta mère, Lucy. C'est *moi* ! s'écrie-t-elle d'un ton désespéré.

Il songe un instant à la consoler, à poser une main sur la sienne, mais je me raidis. Elle me doit d'abord la vérité. Celle-ci est-elle donc si horrible pour qu'elle me la cache ainsi ?

— Je ne peux avoir aucune relation avec toi si tu gardes un tel secret, dis-je en me tournant vers le mur.

Plusieurs minutes s'écoulaient, interminables.

Puis je sens une main sur mon épaule.

— Très bien..., murmure-t-elle d'une voix morne. Je vais te le dire. C'est une histoire très triste.

Je pivote vers elle.

Elle reste silencieuse plusieurs secondes avant de reprendre :

— Ton père et moi nous voulions des enfants. Mais chaque fois que je tombais enceinte, je perdais le bébé. Parfois à deux ou trois mois, parfois plus. Je n'ai jamais su pourquoi et les médecins non plus. Puis une fois – la dernière fois –, quand j'ai eu la certitude d'être enceinte, je n'ai rien dit à personne, même pas à ton père. Il avait quitté la maison depuis quelques semaines car nous ne nous entendions plus. Il voulait réfléchir, et...

Elle se mord la lèvre.

— Et... ?

— J'ai dû habiter chez ma mère et... mon bébé est né prématurément. C'était une petite fille – ma petite fille chérie, tellement jolie... Ma petite Lucy. Je l'adorais. Mais je n'ai pu la garder que quelques jours seulement – les quelques jours qu'a duré sa courte vie. Elle est morte un matin.

Sa voix se brise et je ne sais pas quoi dire.

Elle se tourne vers moi et me prend la main.

— Plusieurs mois plus tard, ma mère est arrivée avec un bébé dans les

bras. Je t'ai aimée tout de suite. Tu étais parfaite. Je suis devenue ta mère.

— Astrid t'a donné un bébé pour remplacer celui qui venait de mourir ? Mais où m'a-t-elle trouvée ?

— Je n'en sais rien. J'ai supposé qu'elle t'avait recueillie dans un des orphelinats du pays, puisqu'elle en est la responsable au niveau national. Mais je ne lui ai rien demandé. Je ne voulais surtout pas qu'on te reprenne.

— Alors personne n'a rien remarqué ? Je veux dire, plusieurs mois sans un bébé, c'est long. Et papa ? Il n'a pas été étonné ?

— Ton père et moi, nous ne nous sommes pas vus pendant longtemps. Quand il est revenu, il a pensé que tu étais notre enfant. Je ne lui ai jamais dit de quelle manière tu étais entrée dans ma vie.

Je secoue la tête, indignée.

— Comment as-tu pu lui mentir comme ça ?

— J'étais obligée. Ma mère me menaçait de te reprendre si j'avouais la vérité à Danny. Elle est revenue à la charge des années après, pour maintenir son autorité sur moi. Malheureusement, Danny a tout entendu. J'ignorais que tu étais là aussi.

— On était ensemble.

— Il ne l'a pas supporté. Il est parti... Quelques jours plus tard, tu as disparu aussi. Ma mère a découvert que les TAG te détenaient, et qu'on avait aidé ces terroristes à te capturer. Elle a tenté de te récupérer, mais elle n'a jamais su où ils te cachaient.

— Tu dis que tu m'aimes comme si j'étais ta fille... Pourquoi papa ne m'aurait pas aimée, lui aussi ?

Elle semble désarçonnée.

— Tu as peut-être raison. Peut-être n'était-il pas du tout impliqué dans ce qui t'est arrivé, reconnaît-elle à contrecœur.

Après toutes ces années de rancune, elle semble incapable d'admettre qu'elle s'est trompée.

D'accepter que papa soit mort en essayant de me sauver.

— Quelle importance, maintenant ? murmure-t-elle.

— Ça en a pour moi.

Je sens mes yeux se remplir de larmes et Stella se méprend :

— Je suis désolée d'avoir dû me taire, je...

— Ce n'est pas seulement ça. En fait, je me souviens de ce qui s'est passé le jour de ma disparition. J'ai revécu ce moment en rêve.

Elle m'écoute, immobile comme une statue.

— J'ai trouvé un mot de papa sous mon oreiller. Il me demandait de le retrouver à Castlerigg. J'y suis allée à l'heure du déjeuner mais là, quelqu'un d'autre est arrivé. Quelqu'un des TAG. Il a dit que papa l'avait envoyé me chercher. Mais quand nous sommes arrivés à destination, il n'y était pas. Je ne l'ai revu que deux ans plus tard, quand il a tenté de me faire évader.

Soudain, Stella a un visage dur et furieux.

— Non, m'écrié-je, devinant ce qu'elle pense. Tu te trompes, ce n'est pas

lui qui a écrit ce mot. Quelqu'un a imité son écriture.

— Mais qui d'autre aurait pu le glisser sous ton oreiller ? Ou savoir que Castlerigg était votre terrain de jeu ?

Je hausse les épaules.

— Il y a sûrement une explication. Je ne peux pas croire que papa ait fait ça. La preuve, c'est qu'il a essayé de me sauver, et qu'il en est mort.

— Pour avoir l'air d'un héros...

Son ton ironique me fait mal. Elle lui en veut parce que, même s'il n'était pas impliqué dans mon enlèvement, il a échoué à me sauver ?

Nous parlons encore un peu, mais je fais mine de m'endormir et elle s'en va. Restée seule, je contemple l'obscurité.

Je ne sais toujours pas qui je suis.

Comme si j'avais à nouveau été complètement Effacée. J'ignore qui étaient mes parents, d'où je viens...

J'ignore même mon véritable nom. Ce n'est ni Lucy Howarth, ni Lucy Connor. Ça, c'est le nom d'un bébé mort.

Je suis anéantie.

Chapitre 20

— **A**ssieds-toi, m'ordonne Mrs Medway en allant fermer la porte.

Je m'installe en face de son bureau.

— As-tu apprécié la semaine que tu viens de passer chez nous ?

— Oui, beaucoup.

Je tente de me concentrer, mais c'est difficile. J'ai été distraite toute la journée.

Elle soupire.

— Je ne sais pas trop quoi faire de toi, mon petit. Nos professeurs d'arts plastiques te réclament à cor et à cri. Tu leur as fait très bonne impression. Malheureusement, on ne peut pas en dire autant dans les autres matières. Or si nous te prenons en apprentissage, tu devras travailler dans toutes les sections.

— Excusez-moi. Je ne suis pas moi-même, depuis quelque temps.

C'est le moins qu'on puisse dire. Sans nom et sans ascendance... Serais-je un fantôme ?

— Je comprends... Je suis au courant de ce qui est arrivé à ton amie Madison. Y a-t-il autre chose ?

Mrs Medway a osé parler d'une personne enlevée par les Lorders ! Elle ne semble pas les craindre.

Son audace me tire un peu de ma torpeur. Pourrais-je me confier à elle ? Serait-elle capable de garder un secret ?

Par réflexe, je choisis la prudence. En dire un peu, mais pas trop.

— Cela restera entre nous ? dis-je.

— Bien sûr.

— J'ai récemment découvert que j'avais été adoptée. Ça m'a fait un choc.

— Oh... Je vois.

— Aussi, je me demandais s'il y avait des postes d'enseignants dans les orphelinats.

— Il y en avait, autrefois, soupire-t-elle. Nous envoyions nos professeurs par rotation à l'orphelinat le plus proche, le Centre d'Accueil de Cumbria. Mais depuis quelques années, ils ne font plus appel à nous. Nous n'avons plus aucune relation.

Je la sens hésiter.

— Je ne sais pas très bien comment ils s'organisent, d'ailleurs..., reprend-elle. Et je crois que cela ne te conviendrait pas.

— Pourquoi ?

— L'endroit est très isolé, au fond d'une vallée, et les gens qui y travaillent ne viennent jamais en ville. Personne ne les connaît. En plus, les fermes les plus proches sont à plusieurs kilomètres. Bon, oublions. Qu'allons-nous faire de toi, maintenant ?

Elle ouvre un netbook, contemple l'écran puis lève les yeux vers moi.

— Écoute, Donna, je te laisse une chance. Je vais te recommander pour un apprentissage dans notre école. Si tu nous sélectionnes en premier choix, tu devrais être acceptée sans problème. Mais ne prends pas de décision avant d'avoir terminé tes autres stages.

J'en reste muette de surprise. Elle est vraiment très compréhensive !

— Merci, dis-je enfin.

— J'espère que tu seras digne de notre confiance. Sache que j'attends beaucoup de mon personnel. Je prends très au sérieux notre responsabilité envers chacun des enfants qu'on nous confie.

— Je comprends.

— Maintenant, file. Quoi que tu décides, je te souhaite une belle réussite.

— Merci.

Je ne sais pas quoi dire d'autre et j'ai la gorge serrée par l'émotion. Elle parie sur moi sans même me connaître !

Je vais jusqu'à la porte et hésite.

J'aimerais lui rendre la pareille. Lui expliquer que je suis son élève disparue, celle qu'elle doit attendre depuis dix ans. Pense-t-elle toujours à Lucy Howarth ?

Elle lève les yeux.

— Tu as une question, Donna ?

Je ne peux rien lui avouer, car même ce prénom, Lucy, était une imposture.

— Euh, non. Au revoir, Mrs Medway.

Je file comme si j'avais le diable à mes trousses.

Ou Nico.

Je m'arrête près de Moot Hall, où Madison et moi avions retrouvé Finley pour la randonnée dans les Catbells. J'avais remarqué des cartes d'état-major dans des vitrines, sur le côté du bâtiment ; cette fois, je les étudie attentivement.

— Il y en a d'autres à l'intérieur.

Je sursaute. Finley se tient sur le seuil.

— Que fais-tu ici ? m'étonné-je.

— Je suis en service. Comme je n'étais pas créatif, là-haut, je préfère aider à l'administration.

Il regarde autour de lui pour vérifier que nous sommes seuls.

— Tu as des nouvelles ? chuchote-t-il.

— Non, pas encore. Mon contact ne m'a pas répondu. Mais je ne te garantis pas qu'ils pourront la retrouver...

— Je sais, réplique-t-il d'un ton grave. Et toi, pourquoi t'intéresses-tu à ces cartes ? Tu prévois une randonnée ?

— Peut-être.

— Je peux venir ?

— Faut voir. Je voudrais aller du côté de l'orphelinat. Tu sais où c'est ?

— Non, mais je peux me renseigner.

Il m'invite à le suivre à l'intérieur, fouille dans un tiroir et trouve la carte de la vallée.

— Je n'ai jamais été dans ce coin-là, remarque-t-il. Ce n'est pas très fréquenté. Mais ça me fera du bien de me changer les idées.

— À moi aussi. On ne dit rien à personne, OK ?

— D'accord, répond-il, perplexe.

Nous planifions le parcours. Il nous faudra une voiture pour atteindre le sentier de départ. Finley en empruntera une. Ce sera une marche de trois heures aller, et trois heures retour.

Nous nous donnons rendez-vous le lendemain matin.

En regagnant le foyer, je suis perplexe, à mon tour, mais pas pour les mêmes raisons. Pourquoi ai-je besoin de faire cette balade ? Apercevoir un orphelinat où je ne suis peut-être même pas née ne va guère m'aider...

Tant pis.

J'irai peut-être pour rien, cependant mon intuition me dit de tenter l'aventure.

Ce soir-là, Stella frappe à ma porte et passe le visage dans l'entrebâillement :

— Je peux entrer ?

Je lui fais signe que oui.

— Je voudrais te montrer quelque chose.

Elle me tend un petit album que je n'ai jamais vu. La première photo montre un tout petit bébé, bien plus petit que le nourrisson que j'ai vu hier. Il a beaucoup de cheveux noirs et des yeux à peine ouverts. Et puis, il semble étrangement immobile.

— C'est Lucy, murmure Stella. Ma petite fille.

— Pourquoi m'avoir appelée comme elle ?

Elle semble mal à l'aise.

— Je ne sais pas. Je n'aurais peut-être pas dû... Sa mort m'a causé tant de peine que je t'ai donné son prénom.

En la dévisageant, je commence à comprendre qu'elle a toujours eu peur de me perdre, comme elle avait perdu son bébé. Lui et tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de naître.

Et puis, des années plus tard, quand j'ai disparu, sa peur est devenue réalité.

Je commence à me mettre à sa place.

Un peu.

Ça ne veut pas dire que je l'aime pour autant.

Chapitre 21

— **J'**ignore pourquoi, mais dès que je suis dans ces montagnes, j'oublie mes soucis. Pourtant, j'en ai des tonnes.

Mon objectif cadre les monts solitaires qui nous entourent. Les vallées semblent lointaines, vues d'ici.

Devant nous, le sentier grimpe encore.

Comme Finley se tait, j'abaisse mon appareil. Zut, je viens de faire une énorme gaffe avec ma réflexion.

— Désolée, dis-je en lui coulant un regard furtif.

Lui aussi a des ennuis : Madison.

— Oh, tu sais, je n'ai pas le monopole de la souffrance, marmonne-t-il avec un petit sourire triste. Mais toi, comment se fait-il que tu aies tant de soucis, Mini Poucette ?

— Désolée, je ne peux pas t'en parler. Sauf d'une chose... à condition que ça reste entre nous. J'ai vécu ce que tu vis. Quelqu'un que j'aime a été enlevé par les Lords.

— Quelqu'un ?

— Un garçon.

— Et tu l'aimais ?

— Non, je l'aime. Je refuse d'en parler au passé.

— Là, je te rejoins. Je pense pareil pour Madison.

Nous reprenons notre marche en silence, nous arrêtant de temps en temps pour consulter la carte lorsque les sentiers se divisent. Puis nous atteignons une crête enneigée et le vent glacial nous mord les joues. Alors nous accélérons l'allure pour nous réchauffer.

— Dis donc, tu as choisi la journée la plus chaude, ironise Finley.

Mais je vois bien qu'il s'en fiche, tout comme moi. Nous sommes des marcheurs, et nous aimons marcher par tous les temps. Cependant, lorsque nous redescendons sur l'autre versant, c'est un soulagement d'être à l'abri des bourrasques glacées.

— On est presque arrivés, déclare Finley. L'orphelinat se trouve dans cette vallée. Au fait, tu vas me dire pourquoi on y va ?

Je soupire.

— En fait, je l'ignore moi-même. Disons, par curiosité... C'est une longue histoire.

— On a tout le temps.

— Je préfère parler de toi. Où habites-tu ?

— Au foyer de garçons de Keswick. On y rame tous en rond...

— Quoi ?

— C'est notre jeu de mots favori. On est réputés pour les courses d'aviron – entre autres. Il y a toujours eu beaucoup de sportifs.

— Et c'est loin du Foyer de la Cascade ?

— Il faut traverser un bout du lac, et marcher environ une heure en suivant la berge.

Il me montre le chemin sur la carte.

— Par moments, j'ai l'impression d'être en colonie de vacances, sourit-il.

— Ah bon ? C'est vraiment plus relax que chez nous ?

— Tu parles ! On entre et on sort comme on veut. Quand Madison m'a parlé de votre règlement, j'ai cru tomber de ma chaise. Tu crois que c'est parce qu'elle voulait venir déjeuner avec moi qu'ils l'ont arrêtée ?

— Tu n'y es pour rien, Finley. Madison supporte mal les contraintes. Et les Lorders en inventent exprès pour nous punir.

Je peux voir à son expression qu'il se croit coupable.

— Je sais ce que tu ressens, ajouté-je.

— Oui ? Quoi, alors ?

— Tu t'en veux. Elle ne serait pas contente, si elle savait ça.

— Ton amoureux non plus, il n'aimerait pas que tu sois triste.

— C'est vrai.

Nous descendons d'un pas régulier vers la vallée et, soudain, nous apercevons un groupe de bâtiments dans une clairière. Une clôture entoure le terrain. On dirait que toute vie a déserté l'endroit.

— Regarde là-bas, murmure Finley. Le long de la clôture.

Je suis son geste et vois des petits points se déplacer à l'intérieur du parc. On dirait des gens... Mais ils se tiennent à des distances régulières et avancent au même pas. Bizarre.

Je sors mon appareil photo et actionne le zoom. Cette fois, c'est clair : des dizaines d'enfants marchent à la queue leu leu.

— Qu'est-ce que tu vois ? me demande Finley.

— Des enfants. Ils sont en promenade, j'imagine... Mais c'est très bizarre...

— Pourquoi ?

— Ils avancent comme des automates.

— On descend voir de plus près ?

J'ai un mauvais pressentiment... Nous ne devrions pas être ici. Et Finley n'a aucune idée du danger que nous courons.

Je recule dans le bois en entraînant mon compagnon et ôte mon sac à

dos.

— Attends-moi ici. Je vais m'approcher, mais il ne faut pas qu'on nous voie.

— Je viens avec toi.

— Non. Franchement, il n'y a pas de quoi t'inquiéter. Je sais très bien me camoufler et ce sera plus facile sans mon sac. Je jette juste un œil et je remonte. Reste bien caché, d'accord ? Je ne risque rien, promis...

— Tu ne fais que regarder et remonter, on est d'accord ?

— Oui.

— Bon, alors j'attends. Si tu n'es pas revenue dans une heure, je descends te chercher.

— OK.

J'enlève ma doudoune bleu ciel, trop voyante. Dessous, je porte un pull gris qui se confondra aux ombres.

Au début, je reste sur le sentier en marchant courbée, pour que personne ne puisse me voir. Puis je m'enfonce dans les sous-bois, allant d'un rocher à l'autre, de tronc en tronc en direction de la propriété. Selon mon estimation, les enfants ont dû avancer d'une cinquantaine de mètres depuis tout à l'heure.

Je me déplace sans bruit. C'est une des techniques d'attaque que j'ai apprises chez les TAG, grâce à Nico. Quelle ironie... Elle m'est utile pour le combattre, maintenant...

Finalement, je m'arrête derrière un amas rocheux, à une trentaine de mètres de la clôture.

Le premier enfant apparaît bientôt à l'angle. Il avance en souriant et en silence. Aucun adulte en vue.

Je devrais rebrousser chemin, mais je suis vraiment intriguée. Je sors de ma cachette en rampant. Si les enfants suivent ce sentier, ils ne vont pas tarder à arriver près du bois, et avec la pente personne ne me verra.

Je me rapproche encore de la clôture. La lueur métallique qui émane d'elle me laisse deviner la présence d'un système d'alarme. Cependant, elle n'est pas haute et je peux aisément voir par-dessus. Je me cale donc entre deux rochers et attends.

Les bruits de pas se rapprochent... J'hésite... C'est très risqué mais tant pis... Je me dresse juste à l'instant où les enfants émergent à ma hauteur.

Le premier est un garçon d'une douzaine d'années. Il sourit.

Il me voit forcément. Je ne suis pas transparente ! Pourtant, il continue d'avancer comme si de rien n'était. Et les autres le suivent, à trois mètres l'un de l'autre, sans aucune réaction.

Ils sont de plus en plus jeunes.

Une fillette d'environ sept ans débouche à son tour.

— Bonjour ! crié-je.

— Bonjour ! répond-elle sans s'arrêter.

Ceux qui ferment la marche n'ont pas plus de quatre ou cinq ans.

— Arrêtez ! crié-je.

Les trois plus petits me regardent et s'arrêtent, sans rien dire.

— Qu'est-ce que vous faites ? insisté-je.

— On s'est arrêtés, répond le premier.

— Oui, mais avant que je vous dise « Arrêtez », que faisiez-vous ?

Il semble perplexe, puis sourit.

— On est samedi. On fait notre promenade du samedi matin.

Les trois gosses me sourient, immobiles. On dirait qu'ils n'agissent que si je leur donne un ordre. On dirait que...

Oh, non.

Non, c'est impossible, je ne peux pas l'imaginer.

Je commence à trembler, horrifiée.

— Montrez-moi vos mains, ordonné-je d'une voix tremblante.

À l'unisson, ils tendent les bras.

— Remontez vos manches...

Ils s'exécutent sans broncher, et j'ai la confirmation que je redoutais : on leur a mis des Nivos ! On les a Effacés.

Je dois prendre des photos... Je tremble tellement que je dois poser l'appareil contre la clôture pour le stabiliser. Puis je réalise : j'ai oublié le dispositif d'alarme ! Par chance, il ne concerne que le haut du grillage, et ce dernier n'est pas électrifié.

Pour une fille aussi entraînée que moi, une telle étourderie est impardonnable.

Le choc m'a rendue imprudente. Car l'Effacement est une punition réservée aux délinquants adolescents. On n'Efface pas des enfants... Quels crimes ceux-ci auraient-ils pu commettre ?

Je me concentre à nouveau sur mon appareil et prends le dernier de la file. Ce sourire... Oh, non... C'est le petit garçon que les Lorders ont arrêté avec sa mère, dans le train qui m'amenait à Keswick !

J'abaisse mon appareil.

— Où est ta maman ? lui demandé-je.

— Je ne sais pas ce que c'est, « maman », déclare-t-il, le regard vide.

Je le revois jouer à cache-cache avec moi dans le train, rieur et espiègle. Que lui ont-ils fait ?

Cling.

Le bruit étouffé provient des arbres, au loin. Je sens la peur me nouer le ventre. J'ai dû déclencher une alarme en posant mon appareil sur le grillage. Quelle idiote...

— Baissez vos mains, ordonné-je. Et rattrapez vite les autres !

Ils filent, courant presque pour suivre mes ordres. Je replonge derrière les rochers, et la nausée me courbe en deux. Des enfants, des petits, Effacés... Et celui du train... Quoi que sa mère ait fait, pourquoi s'en sont-ils pris à son fils ?

Un autre bruit inquiétant me fait sursauter. Une sorte de vibration métallique.

Dégage, et vite !

Je rebrousse chemin.

Mon cœur bat fort. Ils ont transformé des enfants en robots... C'est illégal, inhumain...

Une fois à une bonne distance de la clôture, je risque un regard en arrière. Les enfants ont regagné le bâtiment principal et des adultes les entourent. Je zoome et prends un rapide cliché. Ils sont une demi-douzaine, tous vêtus de noir. Leur façon de se tenir et de marcher ne laisse aucun doute : ce sont des Lorders.

Certains scrutent les collines avec des jumelles. Pourvu que Finley soit resté caché !

Impossible pour moi de reprendre le sentier ; ils me verraient. Je fonce à travers une zone à découvert et plonge derrière un rocher ; puis je marche à quatre pattes dans les taillis, jusqu'à ce que j'aperçoive mon ami.

— Donna ! Que se passe-t-il ? me demande Finley en se levant.

— Il faut partir ! haleté-je. Et pas sur le sentier ! On doit se cacher.

Il jette un regard vers la vallée.

— Il y a des gens sur le terrain, remarque-t-il. Ils s'approchent de la clôture. Ils ouvrent un portail...

J'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Ils vont nous chercher !

Finley me tend ma veste et je la fourre dans mon sac au lieu de l'enfiler.

— C'est qui ? insiste-t-il.

— Cours, je t'expliquerai plus tard.

Cette fois, il a compris.

— D'accord. Tu sais faire de l'escalade ?

— Oui.

— Alors suis-moi.

Nous remontons le chemin à toute allure et repassons de l'autre côté de la montagne. Là, nous rejoignons des sentiers de chèvres qui surplombent le vide. Heureusement, Finley a le pied sûr, comme moi. Bientôt, nous arrivons à une falaise abrupte. Si nous la franchissons avant que nos poursuivants nous aient rejoints, ils perdront notre trace.

Sauf s'ils ont des chiens. Mais je n'ai vu aucun animal sur le terrain...

Nous atteignons la falaise, et, une fois encore, mon entraînement me permet d'agir mécaniquement. Maintenir trois points de contact, grimper de biais...

Mais je vais trop vite et mon pied droit glisse.

Finley, juste derrière moi, me rétablit.

— Tu veux mourir ou quoi ? Ralentis !

Je risque un regard vers le bas.

Vers le vide.

Je retiens un frisson et me force à aller plus lentement.

Nous venons à peine de franchir le sommet quand j'aperçois des

silhouettes le long du sentier que nous avons abandonné.

— Sauvés ! haleté-je. C'était moins une !

Pourtant, nous sommes loin d'être tirés d'affaire. Disons que nous avons évité le danger... pour l'instant.

— Bon sang, je n'aurais pas cru pouvoir grimper cette muraille sans une corde ! déclare Finley.

Il rit, manifestement soulagé.

De ce côté de la montagne, le vent souffle à nouveau et je remets ma doudoune à l'envers.

— Tu veux bien retourner la tienne ? suggéré-je. Comme ça, s'ils nous repèrent, ils nous prendront pour d'autres.

Il obéit et troque son bonnet bleu pour un rouge, tiré de son sac à dos.

— C'est bon, comme ça ? demande-t-il.

— Parfait. Filons d'ici, maintenant.

Nous marchons aussi vite que possible le long de la crête. La température a considérablement baissé et les nuages s'accumulent. Bientôt, un autre sentier croise le nôtre.

— C'est par là que nous aurions dû arriver, remarque Finley.

Deux minutes plus tard, nous descendons à l'abri du vent. Je respire mieux. Mais soudain, Finley s'arrête.

— C'était quoi, ce bruit ?

— Je n'ai rien entendu...

Puis je perçois des pas. Un bruit très étouffé.

— Ils ont pu faire le tour et nous rattraper ? m'étonné-je.

— Impossible. Ils sont à plusieurs kilomètres d'ici.

— Tu en es certain ?

— Non. Viens.

Nous nous cachons derrière un gros rocher, à l'abri des regards et du vent. Je sors mon appareil photo, dirige l'objectif vers le sentier et actionne le zoom. Un randonneur apparaît...

— C'est le type qui était à Moot Hall l'autre jour, murmuré-je.

— Quel type ?

Je lui tends mon appareil.

— Ah ! C'est Len, explique Finley. Le garde du parc.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est un ami, ne t'inquiète pas. De toute façon, le sentier débouche ici, il nous verra quoi qu'on fasse. Je vote pour la pause déjeuner.

Il ouvre son sac à dos, en sort des sandwichs et un thermos.

— Tu veux du thé ?

— Volontiers. Tu penses à tout, dis donc !

— J'essaye.

Il me tend une tasse en plastique et je réchauffe mes doigts glacés en la serrant dans mes mains.

— Bon, tu vas me dire ce qui se passe, maintenant, Donna ?

— Parfois, mieux vaut ne pas savoir. C'est moins risqué pour tout le monde.

Il m'observe un instant, puis acquiesce et me tend un sandwich.

— Au fromage, ça te va ?

— J'adore !

Nous avons dévoré la moitié de nos provisions quand Len apparaît au tournant du sentier.

— Tiens, salut la jeunesse ! s'écrie-t-il.

— Salut, vieux Len !

— Gros malin ! Tu ne loupes pas un jeu de mots, hein ? Mais tu as bien choisi l'endroit où pique-niquer par ce froid. Je peux me joindre à vous ?

Il s'assied sur un rocher juste au-dessus, ce qui lui permet de voir des deux côtés du sentier.

Finley me présente, et Len nous propose des biscuits.

Après le choc de ma découverte à l'orphelinat, j'ai l'impression d'avoir les membres en plomb. Le froid et mes muscles malmenés par l'escalade n'arrangent rien. Pourtant, la peur me tenaille au point qu'à la moindre alerte, je bondirais comme un vieux cheval sous le fouet...

Finley interroge Len sur les conditions météo et la difficulté du chemin du retour. Len me regarde bizarrement ; on dirait que je l'intrigue. Et pourquoi surveille-t-il le sentier comme ça ?

— On va avoir de la compagnie, déclare-t-il soudain.

Son ton cesse d'être badin.

Il a deviné que nous étions en fuite ! Je me redresse.

— Écoutez les enfants, accordons nos violons..., poursuit-il.

J'échange un regard avec Finley.

— Inutile de courir, Donna. Les Lorders te verraient, déclare Len, devinant mes pensées. Et puis, nous ne sommes que trois randonneurs qui ont fait une belle promenade sur la crête aujourd'hui. D'accord ? Là, on fait notre pause déjeuner. On n'a rien à cacher.

J'entends les pas de nos poursuivants se rapprocher. S'ils viennent de l'orphelinat, ils ont été sacrément rapides ! Puis deux visages apparaissent ; ils ont dû se séparer pour explorer les différents sentiers.

— Bonjour ! leur lance Len.

Un des Lorders sourit. On dirait une grimace.

— Salut ! Vous avez fait une belle randonnée ?

— On est en plein vent, répond Len. Juste comme j'aime.

— Vous avez fait quel parcours ?

Len raconte posément notre prétendue randonnée, pendant que Finley et moi mangeons nos biscuits d'un air absorbé.

Le Lorder hoche la tête, songeur.

— Très bien... Avez-vous croisé d'autres randonneurs ? L'un d'eux est une fille. Nous pensons qu'ils se sont perdus.

— Oui, j'ai vu deux filles, il n'y a pas longtemps. Elles sont parties à

gauche, en bas, vers là d'où vous venez.

Les Lorders s'écartent pour discuter. Ils parlent dans un talkie-walkie puis nous jettent un dernier regard avant de redescendre le sentier.

— Vite ! lance Len. Fichons le camp avant qu'ils comprennent qu'on les a bernés.

Nous remettons nos affaires dans nos sacs et prenons la direction inverse. Devant nous, Len file comme le vent, empruntant un réseau complexe de pistes et de sentiers. Sans lui, jamais nous n'aurions pu nous retrouver dans de tels détours.

Bientôt, nous arrivons de l'autre côté de la montagne.

Len laisse passer Finley et attend que je sois à sa hauteur.

— Je crois qu'on a des choses à se dire, déclare-t-il à voix basse.

— Euh... Merci pour votre aide, mais...

— J'ai cru comprendre que vous cherchiez un partenaire aux échecs,

Anita ?

Je marque un temps d'arrêt. C'est donc lui le contact d'Aiden !

— Tu es dure à pister, tu sais, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

— Vous nous suiviez ?

— Lorsque Finley a emprunté ma voiture, il a précisé que tu étais de la partie. C'était facile de conclure que tu cherchais quelque chose dans ce coin perdu. Pourquoi as-tu utilisé le code d'urgence ?

Je fouille dans mes poches, à la recherche de la photo de Madison que j'ai gardée sur moi.

— Pouvez-vous poster un avis de recherche pour elle, sur le site du SPD ?

Il hésite.

— Je peux, mais ça ne servira pas à grand-chose, répond-il, les yeux soudain emplis de tristesse.

— Vous savez où ils l'ont emmenée ?

— Je le devine. Il y a une prison pour femmes, du côté de Honister. On les fait travailler à la mine d'ardoises. Il y a toutes les chances qu'elle y soit. C'est là que les Lorders les conduisent, en général.

Je soupire de soulagement.

— Alors elle est vivante...

— Pas sûr que ce soit mieux pour elle. Personne ne sort de cet endroit. Et toi ? Qu'as-tu fait qui a tellement intéressé les Lorders, aujourd'hui ?

Avant que j'aie pu décider quoi lui révéler, un groupe de randonneurs nous rejoint et nous salue bruyamment. Ils nous suivent jusqu'à notre voiture, si bien qu'il m'est impossible de répondre.

— On te ramène, Len ? demande Finley.

— Oui, mon poussin. Et étant donné que c'est ma voiture, c'est moi qui conduis, merci.

Finley lui tend la clé à contrecœur.

— Comment êtes-vous monté jusqu'ici ? lui demandé-je.

— Par monts et vallées...

Il sourit et je réalise qu'il a tout fait à pied. Il a l'air vieux mais il est en pleine forme !

Sur la route, Len me regarde dans le rétroviseur.

— J'ai reçu ton dossier, Donna. Tu vas bientôt faire un stage aux Parcs nationaux. J'emmène le groupe en randonnée le premier jour, je te verrai donc lundi. On parlera à ce moment-là.

Compris. Il ne veut rien dire devant Finley, qui sifflote en regardant le paysage.

— Tu as l'air bien joyeux, remarqué-je.

Il se retourne avec un regard malicieux.

— On les a bien baladés, hein ? Chaque fois qu'un Lorder n'a pas ce qu'il obtient, je suis heureux. Même si j'ignore ce qu'ils te voulaient...

Je comprends ce qu'il ressent, mais je ne peux partager sa joie. Notre victoire est bien maigre, et surtout très amère. Les visages des petits Effacés me hantent. Durant tout le trajet, je ne cesse de surveiller la route, comme si je m'attendais à voir une voiture de Lorders nous rattraper.

Au fond de ma poche, mon appareil me brûle. Il faut absolument faire parvenir ces photos à Aiden. Je détiens la preuve que les Lorders se livrent à des activités illégales. Qu'ils Effacent des gosses ! Le monde entier doit être informé. C'est la seule chose qui peut mettre fin à leur toute-puissance. Une révolte populaire, profonde... Un raz-de-marée...

Mais si les Lorders de l'orphelinat ont posé les bonnes questions aux enfants, ils remueront ciel et terre pour me retrouver.

Et s'ils découvrent mon identité, je suis morte. Vraiment, cette fois.

Je réprime un sentiment de panique.

Je dois absolument faire passer ces photos à Aiden, afin qu'il informe le monde.

Afin d'arrêter cette horreur.

Chapitre 22

— **J**e peux te parler ?

— Bien sûr, entre, répond Stella avec un grand sourire.

Elle a l'air heureuse que je vienne la voir. J'en ai le cœur serré.

J'entre et tire le verrou derrière moi. Son sourire s'évanouit.

— Ça va, Donna ?

— Non, pas vraiment.

— Que se passe-t-il ?

Je ne sais pas par quoi commencer. Je dois me montrer prudente – moins elle aura d'infos, mieux ça vaudra pour elle –, mais elle a le droit d'en savoir un minimum. Et surtout, je ne peux pas disparaître sans la prévenir. Pas une deuxième fois.

Stella va s'asseoir dans le canapé contre le mur et je la rejoins.

— Je t'écoute. Tu peux tout me dire.

— Voilà... Il faut que je parte. Je suis vraiment désolée.

Elle secoue la tête, éberluée.

— Mais... tu viens à peine d'arriver !

— Je suis pratiquement sûre d'avoir été repérée par les Lords. Ils ne vont pas tarder à venir me chercher.

— Oh, Lucy ! Non ! Alors je pars avec toi, je...

— C'est beaucoup trop risqué. Je dois partir seule.

Toutes sortes d'émotions passent sur son visage et je me prépare à subir sa colère. À ma grande surprise, elle s'effondre sur le dossier du canapé, livide.

Elle a enfin réalisé et mesure son impuissance.

J'ai mal pour elle.

— Quand ? murmure-t-elle.

— Je ne sais pas. Bientôt. Dès que j'aurai pu m'organiser. Ce ne sera pas pour toujours, je te le promets. Je te donnerai des nouvelles. Je reviendrai te voir.

— Oh, Lucy ! Ce n'est pas juste !

— La vie n'a jamais été juste envers moi, dis-je d'un ton plus âpre que je ne l'aurais voulu.

Pourtant, c'est vrai. J'ai été enlevée, manipulée, rudoyée, Effacée. Et quand j'ai cru retourner dans ma vraie famille, j'ai découvert une série de mensonges.

— C'est à cause de moi ? demande-t-elle d'une voix sourde.

— Bien sûr que non ! Je ne peux pas t'expliquer. Il vaut mieux que tu en saches le moins possible.

— Tu ne me fais pas confiance, conclut-elle d'un ton amer.

— Pas vraiment, en fait... Tu m'as menti toute ma vie.

Les mots m'ont échappé et je les regrette aussitôt. Elle a tressailli comme si je l'avais giflée.

— Alors tu as compris, n'est-ce pas ? murmure-t-elle.

— Compris quoi ?

— Que je ne t'ai pas tout dit.

— Hein ? Parce qu'il y a encore autre chose ?

J'étais venue pour la prévenir et adoucir le choc de mon départ. Or c'est à mon tour d'être abasourdie.

Mais il faut que je sache... Que m'a-t-elle caché, encore ?

— Ce n'était pas ma faute, Lucy...

— Mais de quoi parles-tu, enfin ?

— Elle m'a obligée...

— Qui ? Ta mère ? Obligée à quoi ?

— Elle m'a fait chanter, toutes ces années, pour m'obliger à me taire.

Quand j'ai accouché, j'étais sa prisonnière. Durant ma grossesse, j'étais enfermée chez elle, parce qu'elle avait peur que je ne parle. Elle a éloigné Danny, en lui faisant croire que c'était ce que je voulais. Peut-être mon bébé aurait-il survécu si j'avais pu rester ici. J'étais tellement abattue, tellement déprimée... Et puis, un jour, elle est arrivée avec toi dans les bras... elle savait que je te prendrais, que j'accepterais n'importe quelles conditions pour te garder. J'étais piégée. Quand elle a été certaine que je t'aimais trop pour la dénoncer, elle m'a laissée partir.

— La dénoncer ? Qu'avait-elle fait ?

— Si tu veux en savoir davantage, tu dois me dire tes secrets.

— C'est ce que je viens de faire. Je n'aurais pas dû te prévenir de mon départ, parce que ça nous met toutes les deux en danger. Pourtant je l'ai fait, ajouté-je avant de me lever.

— Attends ! Ne pars pas comme ça. Je t'en prie... Promets-moi de ne jamais répéter ce que je vais te dire. Jamais, tu m'entends ?

J'hésite. Je ne sais pas pourquoi, mais Stella est capable de me mettre dans des colères noires... Je tente de me calmer. *Elle sera tellement triste quand je serai partie.*

Je prends une profonde inspiration et me rassieds.

— D'accord. Je t'écoute.

— J'ai découvert des choses que ma mère a faites contre le gouvernement, il y a des années.

— Contre les Lorders ?

J'ai la tête qui tourne. Impossible. Astrid est une Lorder jusqu'au bout des ongles.

— Non, pas exactement, répond Stella. Il y a des factions au sein du gouvernement. Ma mère est partisane d'une politique dure, au contraire du dernier commandant en chef de la Coalition Centrale. Pour les extrémistes, il fallait qu'il parte.

— Attends une minute. Tu parles du commandant Armstrong ?

— Oui. De lui et de sa femme, Linea.

Elle soupire.

— Ils étaient tellement gentils...

— Tu les connaissais ?

— Linea et ma mère étaient amies d'enfance. Un jour, Linea lui a confié que son mari allait démissionner après avoir dénoncé des horreurs commises par les Lorders. Il n'en a jamais eu l'occasion.

J'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds.

— Ce n'est pas possible. Tu parles des parents de maman...

Elle fronce les sourcils.

— Maman ? Que veux-tu dire ?

— Quand j'ai été Effacée, on m'a attribué une famille. Ma nouvelle mère s'appelait Sandra Armstrong-Davis.

C'est au tour de Stella d'être incroyablement.

— Tu as été adoptée par Sandy ?

— Tu la connais ?

— Bien sûr. Nous passions nos vacances ensemble, autrefois. Puis nous nous sommes perdues de vue. Tu comprends, je ne pouvais pas rester son amie après ce que j'avais appris sur la mort de ses parents.

— Pourquoi ? Ils ont été assassinés par les TAG.

— Oui, mais on a dit aux TAG comment et où le faire. Il y a eu des fuites. C'était un piège.

— Et c'est ta mère qui a commandité cet assassinat ? Ô mon Dieu... Il faut que tu le dises. Il faut révéler la vérité !

— Non ! Je ne peux pas. Je ne peux pas et c'est trop tard. Cela n'aurait aucun sens après toutes ces années.

— Au contraire. Astrid t'a fait chanter en se servant de moi. Si je ne suis plus ici et qu'elle ignore où je me trouve, elle n'aura plus prise sur toi.

— Ce n'est pas si simple. Il y a mes pensionnaires, maintenant... Elle se servirait d'elles.

Mon sang ne fait qu'un tour. Avec ce raisonnement, elle sera toujours un pantin pour Astrid ! Je tente de la persuader de changer d'avis :

— Si nous ne nous révoltons pas contre les Lorders, les choses vont empirer. C'est à nous de réagir, chacune à notre niveau.

Elle m'écoute distraitement, je le vois bien.

Mais comment le lui reprocher, moi qui ai si souvent refusé d'écouter

Aiden, lorsqu'il employait les mêmes arguments ?

Si elle s'était rebellée quand Astrid l'avait enfin libérée, si elle avait pu révéler que le commandant de la Coalition avait été assassiné par son propre gouvernement parce qu'il projetait de dénoncer des Lorders, nous serions peut-être libres, aujourd'hui ! Quel gâchis...

Stella a une lourde responsabilité.

Je me lève pour partir.

— Attends, Lucy... j'ai encore une chose à te demander. Puis-je avoir ton appareil photo ?

— Pourquoi ?

— Je te le rendrai. Je veux juste copier tes photos de nous deux.

J'hésite.

— D'accord, je le descendrai tout à l'heure.

Je sors, me demandant si elle a remarqué la bosse que forme mon appareil dans la poche de mon pantalon...

De retour dans ma chambre, je manipule l'écran interactif pour créer des dossiers. Par précaution, j'entre un mot de passe pour les photos de l'orphelinat. J'aimerais les envoyer par e-mail à Aiden, mais je n'ose pas utiliser un ordinateur normal – autant donner tout de suite mes coordonnées.

Je redescends et décide de patienter pendant que Stella charge les photos sur mon appareil.

— J'ai quelque chose pour toi, Lucy.

Elle me tend une clé.

— Tu y trouveras les affaires de ton père. Je voulais m'en débarrasser mais je n'ai jamais pu m'y résoudre.

— Où sont-elles ?

— Dans le vieux hangar à bateaux. Tu t'en souviens ? Tout à gauche.

— Oui, je crois. Merci, ajouté-je en serrant la clé dans ma main.

— Je te rendrai ton appareil au dîner.

J'hésite à le lui laisser, mais l'envie de découvrir les affaires de mon père est trop forte. J'enfile mon manteau et mes bottes en grimaçant de douleur. J'ai tellement marché, aujourd'hui ! Puis je sors par derrière et traverse le jardin vers le lac.

Sur le rivage baigné du clair de lune, près des râteliers de stockage des kayaks, je retrouve le petit bâtiment dissimulé sous la végétation.

Papa y passait beaucoup de temps.

Il y bricolait pendant des heures, juste pour ne pas rentrer à la maison.

Pour rester loin de Stella.

Je le comprends, maintenant.

La clé entre dans la serrure mais ne tourne pas. Je pousse la porte avec mon genou et elle cède dans un craquement sonore.

L'odeur de poussière et d'humidité qui règne à l'intérieur me fait éternuer. Je tâtonne dans la pénombre pour trouver l'interrupteur et ma main se referme sur une lampe électrique, que j'allume.

La table, le banc, tout est resté en place. En les voyant, mes souvenirs affluent. Au lieu des outils d'autrefois, et de toutes sortes d'objets cassés, se trouve maintenant une collection de boîtes en plastique. Je soulève un couvercle, puis un autre. Des vêtements, des livres... Stella a effacé la présence de mon père dans la maison...

Je retrouve le jeu d'échecs avec lequel il m'a appris à jouer – il me laissait toujours gagner. J'effleure les différentes pièces en souriant. Il en manque une, bien sûr : la tour dont il s'est servi pour communiquer avec moi, dans le lieu lointain où on m'avait emmenée et emmurée. Je l'ai toujours, dans un coin de mon sac. Je la rapporterai ici pour que le jeu soit complet et que tout rentre enfin dans l'ordre...

Une autre boîte est remplie de photographies. Certaines représentent Stella avec papa, leur mariage. J'en trouve quelques-unes où je suis avec lui. L'une nous montre avec Pounce, encore un minuscule chaton. Nous sourions. Elle a dû être prise le matin de mon dixième anniversaire, avant que ma vie ne tourne au cauchemar.

Je la glisse dans ma poche avec une de Stella et de papa jeunes, en train de rire. Il y a peu de photos de lui. J'aimerais les scanner. Mais au fait, mon appareil...

L'idée de le savoir entre les mains de Stella me perturbe. Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Donna ?

Je sursaute et fais volte-face. Ellie se tient sur le seuil, sans manteau, les épaules contractées par le froid. Elle me tend mon appareil.

— Stella m'a demandé de te l'apporter. Tu l'as oublié dans son bureau. Et elle m'a dit que tu pouvais t'abstenir de venir dîner, si tu préfères.

Sans attendre ma réaction, elle tourne les talons et file vers la maison.

Je reste perplexe. Stella avait bien spécifié qu'elle me rendrait mon appareil au dîner... Pourquoi prétendre que je l'ai oublié ?

Essaierait-elle de me faire passer un message ? Dans ce cas, il doit y avoir un problème.

J'ai la chair de poule, comme si je venais de voir une armée d'araignées sortir de terre...

J'éteins la lampe électrique et sors dans la nuit. Puis je referme la porte et cache la clé au-dessus du linteau.

Des voix me parviennent de la maison, trop loin pour que je les comprenne. J'avance d'arbre en arbre jusqu'à ce que je discerne des silhouettes dans l'allée.

Comme il fait trop sombre pour distinguer les visages, je sors mon appareil et le mets en mode nocturne pour cadrer l'entrée. Une voiture est garée sur le côté du foyer, et la grande porte donnant sur le lac est ouverte. Stella se tient sur le seuil. Deux personnes s'avancent vers elle. Astrid et un homme, que je vois de dos. Il marche d'un pas souple et félin. Un pas qui me glace jusqu'au sang.

Nico ! Je le reconnaîtrais entre mille.

Que fait-il ici, avec sa pire ennemie ? Cela n'a aucun sens.

Il s'arrête et tourne la tête vers le lac. Je tremble, convaincue qu'il sent ma présence, que ses pâles yeux bleus peuvent pénétrer l'obscurité et me débusquer. Puis je prends plusieurs clichés des deux visiteurs. Agir me calme et m'aide à accepter cette aberration : une Lorder et le chef des TAG, ensemble, alors que tout les oppose !

Ou plutôt : alors que tout *devrait* les opposer.

Un mouvement au coin de la maison attire mon attention. Je pointe mon appareil et aperçois des silhouettes en noir devant les portes latérales. D'autres ont dû gagner l'entrée principale. Soudain, j'ai peur pour Ellie. A-t-elle pu rentrer avant leur arrivée ?

Tout à coup, je remarque un objet fixé devant les yeux d'un des Lorders : des lunettes de vision nocturne. Vite, je recule dans la pente et me niche dans un creux où il ne pourra pas me voir.

À présent, c'est évident : Stella m'a bien fait avertir par Ellie. Mais que se passe-t-il ?

Astrid a-t-elle découvert qui j'étais ?

J'ignore ce qu'elle manigance avec Nico mais cela ne signifie rien de bon.

Mes vieux réflexes reviennent. Face au danger, je suis comme un animal, prête à détalier.

Pourtant, je dois réfléchir, ne pas céder à la panique. Prendre à droite me ferait traverser la pelouse qui descend vers le lac et je serais immédiatement repérée. Je pourrais fuir à gauche, où le sentier s'enfonce à travers bois vers la ville, mais c'est forcément là que les Lorders me chercheront quand ils se rendront compte que je ne suis pas au foyer.

Reste le lac.

Je longe la rive jusqu'au râtelier à kayaks et en tire une embarcation. J'ai tellement hâte de me sauver que je dois me faire violence pour prendre le temps de retirer les rames des autres bateaux pour les cacher dans un fourré. Voilà qui ralentira sérieusement mes poursuivants...

Enfin, j'avance vers le rivage et pénètre lentement dans le lac. Mais quand l'eau froide entre dans mes bottes, j'ai toutes les peines du monde à ne pas crier. Ma pagaie glisse sous mon bras, se dresse et heurte mes lunettes qui tombent avec un petit « Plouf ! ».

Tant pis. Elles ne tromperaient pas Nico, de toute façon. Je grimpe dans le kayak et me mets à ramer comme si j'avais toujours fait ça. Comme si les leçons de mon enfance n'avaient jamais quitté la mémoire de mon corps.

Je longe le rivage à l'abri des arbres et ne m'en écarte qu'une fois loin du foyer. Ensuite, je mets toute mon énergie à filer loin d'Astrid et de Nico.

Chapitre 23

Lorsque j'atteins l'autre rive, je suis trempée et glacée. Je tire le kayak à terre et le cache sous des buissons. Selon la carte que j'ai étudiée hier avec Finley, le Foyer de garçons ne doit pas être loin.

J'aurais préféré ne pas venir ici. Seulement, je dois absolument trouver Len, et pour cela j'ai besoin de Finley. En plus, il faut que je me sèche si je ne veux pas attraper une pneumonie ! Janvier n'est pas le mois idéal pour s'enfuir en canoë. La surface du lac a déjà commencé à geler.

J'aperçois des maisons sur le flanc de la colline. Il y a des lumières aux fenêtres et des voix résonnent, étouffées par la distance. Je reste sur le sentier et finis par distinguer une grande bâtisse entourée d'arbres. Après quelques pas, je repère une silhouette masculine près de la porte de derrière. Un point rouge au niveau de son visage m'indique qu'il fume. Dois-je attendre qu'il ait terminé sa cigarette pour entrer sans être vue ?

Non. J'ai trop froid pour attendre.

Je m'avance vers lui et le salue.

— Bonsoir..., répond-il, éberlué. Tu tombes du ciel ou quoi ?

J'éclate de rire.

— Tu peux dire à Finley que je suis là ?

— Encore lui ? Il a trop de veine, ce mec...

Il écrase son mégot sur le mur et m'adresse un clin d'œil.

— Attends une seconde, ordonne-t-il avant de disparaître à l'intérieur.

Au bout de quelques minutes, une fenêtre s'ouvre et la tête de Finley apparaît.

— Donna ? Que fais-tu ici ?

Je m'approche de lui à la vitesse de l'éclair.

— J'ai des ennuis, chuchoté-je.

— Une demoiselle en détresse ? J'adore. Entre...

Il m'aide à me hisser sur le rebord et je saute dans une sorte de buanderie.

— Tu es gelée ! remarque-t-il.

Je claque des dents, en effet. Et je n'arrive pas à m'empêcher de grelotter.

— Je... J'ai traversé le lac en kayak.

— Je parie que ça a un rapport avec les Lorders qui nous ont poursuivis ce matin...

— Probablement.

Je ne sais pas comment ils ont pu retrouver ma trace aussi vite. À moins que... Stéphanie a vu mes yeux verts, l'autre soir, quand je me suis évanouie. Espionne-t-elle le foyer pour le compte d'Astrid ?

— Je suis vraiment dans la mouise, ajouté-je. Tu es sûr de vouloir m'aider ?

— Ne dis pas de bêtises. Évidemment ! Pour commencer, il faut que tu te réchauffes. Attends une seconde...

Il ouvre la porte et passe la tête dans le couloir.

— La voie est libre, reprend-il en me tendant la main. Tu n'as qu'à faire comme si tu étais venue passer une nuit torride avec moi...

Nous avançons dans le couloir et grimpons un escalier. Au bout d'un autre couloir, il ouvre une porte.

Son compagnon de chambre est en train de lire sur son lit.

— Dégage ! ordonne Finley.

Le garçon lève la tête d'un air exaspéré.

— Ben dis donc, tu n'as pas mis longtemps à te consoler, toi ! s'exclame-t-il.

Finley se raidit, mais ne réagit pas. Dès que le garçon est sorti, nous nous écartons l'un de l'autre en nous exclamant :

— Désolé !

— Désolée !

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Tu es sûr qu'il ne dira rien ? lui demandé-je.

— On a notre code d'honneur, explique-t-il d'un air narquois. Seuls les pensionnaires seront au courant.

Il ouvre une penderie et en sort des vêtements.

— Enlève tes affaires mouillées et enfile ça.

Il se détourne pendant que je me déshabille et passe un immense pantalon de jogging et des chaussettes de laine tout aussi démesurées pour mes petits pieds. Malgré ces épaisseurs, je continue à trembler.

— Allonge-toi sur mon lit, me conseille Finley.

Il m'enroule dans sa couette et met mes affaires à sécher sur le radiateur. Puis il bourre mes bottes de papier journal.

Lorsqu'il tire une chaise près du lit, je comprends qu'il va m'interroger. Et il en a le droit. Maintenant que je suis à l'abri, pourtant, je sens la peur revenir. La tête nichée entre mes bras, je revois Nico, son regard aigu de rapace qui scrute l'obscurité...

Il sait que je suis vivante. Pourquoi, autrement, serait-il venu au foyer ?

Il me trouvera, comme toujours.

Brusquement, je suis secouée de sanglots irrépessibles. On dirait qu'un

barrage a craqué. Finley me tapote maladroitement l'épaule et je pleure de plus belle.

— Chut, calme-toi, ça va aller, murmure-t-il. Ne pleure pas... Si quelqu'un t'entend, je peux dire adieu à ma réputation.

Son humour me fait rire. Une seconde après, une sonnerie m'arrache un petit cri.

— C'est la cloche du dîner, m'explique-t-il. Mais je reste avec toi si tu préfères.

Je me redresse et m'essuie les yeux du revers de la main.

— En fait, je meurs de faim.

— Ah, Dieu merci, moi aussi. Bon, alors je te remonte un plateau.

— Tu peux ?

— Bien sûr. Je vais demander aux copains de me couvrir pendant que je me sers copieusement. Je reviens dans cinq minutes.

Il sort et je m'efforce de me calmer. Jusqu'ici, j'avais bon espoir de trouver Aiden pour lui donner mes photos, même avec tous les Lords du monde à mes trousses. Mais si Nico s'en mêle, alors là, je ne sais plus.

Il m'inspire une rage froide. Lui et les siens m'ont volé mon enfance, ma vie ; ils ont tué mon père, m'ont programmée pour tuer et être tuée...

Mais plus forte que cette rage, il y a la peur. Voir Nico, même de loin, me terrifie. C'est le plus fin des limiers ! Il a trouvé le moyen de savoir que je n'étais pas morte dans l'explosion de ma maison. Sans doute une information qu'il doit à son amie Astrid, grâce à la trahison de Steph.

Il faut que je comprenne quel jeu il joue avec Astrid. Il a une trentaine d'années, pas plus ; il ne peut donc pas être impliqué dans l'assassinat des Armstrong il y a vingt-cinq ans. En revanche, Astrid avait des liens avec les TAG, à l'époque. Et manifestement, elle les a conservés...

Est-ce toujours pour servir ses ambitions ? Admettons. Mais Nico, qu'a-t-il à y gagner ? Il déteste les Lords. Il les combat. C'est un terroriste absolu. Comment peut-il se compromettre avec une femme si proche du gouvernement ? J'ai beau retourner tout cela dans mon esprit, je n'en vois pas la logique.

Je tente de reprendre les faits un à un.

Quand j'ai été kidnappée à Castlerigg par le Dr Craig, Nico m'attendait. Il était donc impliqué depuis le début.

Astrid, ma soi-disant grand-mère, est peut-être la seule personne à connaître ma véritable identité. Ou au moins le lieu d'où je viens.

Et maintenant que je l'ai vue avec Nico, je peux faire un rapprochement inimaginable auparavant : et si c'était elle qui avait organisé mon enlèvement ?

Des pas dans le couloir m'arrachent à mes réflexions, et les battements de mon cœur s'accélèrent. On frappe doucement à la porte, qui s'ouvre aussitôt.

Ouf, c'est Finley qui apparaît.

En voyant mon expression terrifiée, il semble désespéré.

— Désolé de t'avoir fait peur. On aurait dû convenir d'un code.

— Pardon, je suis nerveuse. Et je m'excuse pour tout à l'heure, j'ai craqué.

— Pas de problème.

Il pose un plateau sur la table. J'ai droit à un grand bol de ragoût avec un morceau de pain. Ça sent divinement bon et je me rends compte que je suis vraiment affamée.

Pendant que nous mangeons, Finley me dévisage avec curiosité.

— Tu as l'air différente, dit-il enfin entre deux bouchées. Je me demandais pourquoi et je viens de trouver. Tu n'as plus tes lunettes.

— Elles sont tombées dans le lac.

— Tu ne veux toujours pas me dire ce qui se passe ?

Soudain, j'ai la gorge serrée. Je n'ai pas le droit de le mettre en danger et, en même temps, j'ai l'impression de trahir sa confiance.

— Parfois, il vaut mieux ne pas savoir, murmuré-je.

— Comme ce matin pour l'orphelinat ?

— Exactement.

— Écoute, ils sont très cool, dans ce foyer, mais on risque de remarquer ta présence. Tu ne peux pas rester très longtemps.

— Quelques heures suffiront.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— J'ai besoin de parler à Len.

J'en ai dit le moins possible, mais c'est déjà trop. Len ne voulait pas mêler Finley à tout cela. C'est raté.

— Ah ! J'ai toujours su qu'il y avait anguille sous roche chez ce vieux bonhomme... Il habite de l'autre côté de la colline. On y va maintenant, si tu veux.

— Ne te dérange pas. Dis-moi où se trouve sa maison et...

— Non, je t'accompagne.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. C'est comme ça !

Il emporte les bols vides et quelques affaires pour son compagnon de chambre, installé dans une autre pièce. À son retour, il s'assied dans un fauteuil et me conseille de dormir quelques heures.

Comme si je pouvais trouver le sommeil ! Tant de choses me tourmentent. J'ai peur. Pour moi, pour Ellie... Si Nico se rend compte qu'elle est la dernière à m'avoir vue, il est capable de la torturer.

Jamais Stella n'aurait dû la mettre à contribution !

J'ai peur pour Stella, aussi.

Et pour Finley. D'ici peu, quelqu'un va se rappeler qu'on devait passer la journée ensemble, et les Lorders viendront le chercher. S'ils ne l'ont pas déjà associé aux deux randonneurs qu'ils ont poursuivis dans la montagne...

Il veut m'accompagner, cette nuit, mais il n'a aucune idée de ce qui nous

menace.

Mes peurs tournent dans ma tête comme des corbeaux noirs, puis, finalement, leur vol ralentit et ils disparaissent.

Une petite tête rieuse apparaît par-dessus l'épaule de sa mère, disparaît, puis réapparaît.

Reste assis ! lui ordonné-je en pensée. Mais il ne comprend pas et recommence son jeu de cache-cache.

Cette fois, les Lorders l'ont vu.

Ils passent devant moi et arrachent l'enfant des bras de sa mère. Elle les supplie, il pleure. Les autres passagers gardent le regard rivé au sol ou sur les fenêtres noires. Personne ne bouge. Personne ne dit rien.

Je n'y tiens plus.

Il est temps de dire non. Je me lève de mon siège.

— Laissez-le tranquille !

Un des Lorders se tourne lentement vers moi. Ses cheveux blonds sont trop longs et mal coiffés pour un Lorder. Dans ses yeux bleu pâle scintille une lueur dangereuse. Il sourit – un sourire charmeur, séduisant – et me tend la main.

Nico ?

Non, ce n'est pas possible.

Chapitre 24

Je me réveille en sursaut et regarde autour de moi, complètement désorientée. Où suis-je ? Ah oui... dans la chambre de Finley. Tout est silencieux.

Le clair de lune s'infiltre entre les rideaux. Le fauteuil et l'autre lit sont vides. Je suis seule. Puis il y a un léger bruit de pas dans le couloir. Je me redresse, le cœur battant. Je n'ai nulle part où me cacher, ni le temps de sortir par la fenêtre.

Impossible de fuir.

On frappe doucement à la porte et... Ça va. C'est Finley.

Je retombe sur les oreillers avec un soupir de soulagement.

— Tu as bien dormi ? me demande-t-il. C'est l'heure de partir.

Je fais un effort pour chasser tout à fait ma panique et saisis mes affaires sur le radiateur. Elles sont presque sèches.

Finley se tourne pendant que je me change.

— On va sortir main dans la main, m'explique-t-il. Si on nous voit, on pensera que nous avons passé la nuit ensemble et que je te fais sortir discrètement.

Il inspecte le couloir avant de fermer la porte derrière moi. Nous descendons l'escalier en silence et sortons par l'arrière du bâtiment. Pas par la fenêtre, cette fois... Le lac paraît tranquille, dans l'obscurité. Pourtant, quand les Lorders auront compris que je n'étais ni au foyer ni dans le parc, ils réaliseront que j'ai pris un kayak. D'autant que j'ai caché les rames pour les ralentir.

J'aurais presque trouvé normal de voir des patrouilles fouiller les berges !

Je suis Finley sans mot dire. Les années d'entraînement avec Nico m'ont appris à me déplacer sans bruit dans les bois. Finley se débrouille moins bien et, soudain, un craquement me fait grimacer.

— Fais attention ! murmuré-je.

— Ne t'inquiète pas, l'arbre n'a rien.

— Quel arbre ?

— Celui dont la branche m'a à moitié assommé.

— Hum... Désolée, marmonné-je.

Nous atteignons une route et l'empruntons sur un bon kilomètre. Lorsqu'une voiture approche, nous nous cachons dans les broussailles. Mais il y a très peu de circulation et, bientôt, nous nous engageons dans une longue allée sinueuse conduisant à une sorte de cabane.

— On est arrivés, déclare-t-il.

Je reconnais, garée devant, la voiture de Len.

— Quelle heure est-il ?

— 4 heures.

Personne ne répond lorsque Finley frappe à la porte. Et la porte est fermée à clé.

Nous échangeons un regard.

— Si je cogne fort, je vais ameuter les voisins, m'explique Finley. Il y a un hameau tout près.

Je ramasse des cailloux et les lance sur la fenêtre.

Finalement, nous entendons bouger à l'intérieur. Une clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, et Len passe la tête dans l'entrebâillement.

— J'espère que vous avez une bonne explication, grogne-t-il avant de nous faire entrer dans la cuisine. Je ne sais pas pour vous, mais moi, à une heure pareille, il me faut une tasse de thé pour rester poli. Finley, tu t'en occupes pendant que je parle à Donna ? Merci.

Il désigne la bouilloire et les tasses, puis m'entraîne dans une autre pièce.

— Alors comme ça, Miss Lucy Connor, on t'a repérée...

— Vous êtes au courant ?

Il acquiesce.

— Comment ? insisté-je.

— Un message de ta mère.

Je le dévisage avec stupeur.

— Elle vous connaît ?

— Réfléchis, Lucy. Comment crois-tu que ta disparition a été signalée sur le site du SPD ?

— Oh... Grâce à vous. Je n'y avais pas pensé.

— Sais-tu comment les Lorders ont découvert que tu étais revenue à Keswick ?

— Je crois qu'une des filles du foyer est une espionne d'Astrid. Elle s'appelle Stéphanie. Elle m'a vue sans lunettes, donc avec des yeux d'une autre couleur. Astrid soupçonnait déjà Stella de lui cacher quelque chose. Si Steph a mentionné l'incident, elle aura fait le rapprochement.

— Incroyables, ces lunettes... Tu ne les portes plus ?

— Je les ai perdues en traversant le lac. Len... Je suis désolée d'avoir impliqué Finley. Lui seul pouvait me dire où vous trouver.

— C'est un gars intelligent et discret. Mais tu as autre chose à me dire, non ?

À cet instant, Finley apparaît avec deux mugs de thé fumant.

— Je peux entrer ?

— Donne-nous encore quelques minutes, répond Len.

Finley semble déçu mais il nous tend nos tasses et s'en va.

Len avale une gorgée et son visage s'éclaire.

— Ça fait du bien... Bon, alors. Que s'est-il passé, hier après-midi, pour que les Lorders te poursuivent dans la montagne ?

— J'ai découvert un secret qui les compromet. Il faut que je voie Aiden le plus vite possible. Vous pouvez m'aider à le joindre ?

Il me dévisage et soupire.

— Je suis un vieux crétin et je n'ai jamais refusé d'aider qui que ce soit. Il ne me reste pas assez longtemps à vivre pour refuser de prendre des risques. Mais te faire sortir de Keswick va être difficile, s'ils sont à tes trousses. Tu devrais me dire pourquoi c'est si important.

J'hésite. Bien sûr, Aiden a confiance en lui et je n'ai aucune raison de m'en méfier. Seulement, je n'ai pas envie de le mettre en danger.

— Considère les choses d'un autre point de vue, reprend-il. Si tu es la seule à connaître un secret et qu'il t'arrive malheur, le secret mourra avec toi.

J'acquiesce, la gorge serrée.

— C'est tellement affreux que j'ai du mal à en parler.

Je saisis ma tête douloureuse dans mes mains.

— On n'a pas beaucoup de temps, Lucy, insiste Len avec douceur.

— Il vaudrait mieux ne pas m'appeler comme ça. Mon nouveau nom est Donna.

— D'accord, Donna.

Je plonge mes yeux dans les siens.

— On les voyait de loin... Des enfants à la queue leu leu, en train de marcher le long de la clôture du parc de l'orphelinat. Ils avaient l'air bizarre, alors je suis allée voir de plus près.

— Décidément, tu es cinglée. Et qu'as-tu découvert ?

— Ces enfants sont Effacés. Même les petits de quatre ou cinq ans.

Il paraît aussi horrifié que moi.

— On aurait dit des robots. Ils n'ont plus aucune personnalité. Ils sourient tous pareil.

— Tu as des preuves ?

Je tapote ma poche.

— Des photos. Montrant un Nivo à leur poignet.

— Bon sang..., grommelle-t-il. Comble de malheur, le site du SPD a été piraté.

— Quoi ? Alors, je comprends... C'est pour ça qu'ils sont venus au Foyer...

Si ça se trouve, ils n'ont pas fait le rapprochement avec l'orphelinat. Pas encore...

— Ils ont pénétré dans la zone protégée du site, m'explique Len, et ont eu accès à toutes les informations disponibles pour les administrateurs du

SPD. Ils ont sans doute vu que tu avais été retrouvée, mais pas où tu étais désormais – nous ne conservons pas ce genre d'information sur le site, même cryptée. Bien sûr, ils auront immédiatement pensé à te chercher à Keswick.

— Donc, on ne peut pas envoyer mes photos à Aiden ?

— Non. Les communications informatiques sont suspendues pendant l'enquête. Il faut qu'on te conduise directement à lui. Il aura besoin de toi en tant que témoin.

— Len, j'ai peur pour vous aussi.

— C'est-à-dire ? me demande-t-il avec douceur.

— S'ils découvrent que Lucy Connor a pris les photos de leur prétendu orphelinat, et que nous étions ensemble dans la montagne, ils vont s'en prendre à vous !

— T'inquiète pas pour ça, grommelle-t-il.

Il appelle Finley et nous terminons notre thé ensemble, avec des biscuits. Lorsque Finley tente de parler, Len le fait taire.

— Chut... Je réfléchis.

Puis il se tourne vers moi.

— Tu as informé Finley de ta découverte ?

Je fais signe que non.

— Bon, ça vaut mieux. Surtout, bouche cousue...

Finley veut protester, mais Len l'arrête d'un geste.

— Écoute-moi, mon garçon. On risque d'avoir des ennuis, et ce que tu ignores, tu ne peux pas l'avouer. Au contraire, tu peux plaider l'innocence. Ouais, je sais que c'est dur pour toi d'avoir l'air innocent, mais bon...

— Ils ne respectent même plus ça..., remarqué-je amèrement en songeant aux enfants Effacés.

Len ne relève pas ma remarque.

— Voilà ce qu'on va faire, explique-t-il. Finley, tu rentres au foyer et tu te comportes comme s'il ne s'était rien passé. Il y a peu de risques qu'ils fassent le lien entre Donna et toi.

— Il ne peut pas m'accompagner ? demandé-je.

— Non. Si Finley disparaît, ils vont aussitôt comprendre qu'il était avec toi dans la montagne.

— Mais vous ne pouvez pas le renvoyer au foyer ! C'est trop dangereux !

— Réfléchis un peu. Si tu avais vraiment mis au jour un secret du gouvernement, les Lorders auraient riposté avec des moyens militaires : barrages routiers, maisons fouillées, gardes à vue et arrestations dans tout le pays. Or rien n'a bougé.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Il se gratte la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais pour l'instant ça va nous servir. En temps ordinaire, j'aurais attendu avant de te faire sortir de Keswick. Mais là, je crois qu'il faut que tu partes le plus vite possible.

— Bon, déclare Finley. Je retourne au foyer avant que le jour se lève.

Il s'avance vers moi et se penche maladroitement pour me serrer dans ses bras.

— Sois prudente, me dit-il. Et ne t'en fais pas pour moi.

Len l'accompagne sur le seuil. Ils se parlent à voix basse, puis Len referme la porte et revient vers moi.

— Vous pensez vraiment qu'ils ne sont pas sur sa piste ?

Il hésite.

— Oh, Donna... Avec eux, il faut tout redouter. Mais il a voulu te donner du temps. Ne le gaspille pas.

Chapitre 25

— Vous êtes sûr ?

— Absolument, répond Len. Il est hors de question que tu prennes le train, même si on pouvait te procurer rapidement une fausse carte d'identité. Il n'y a pas d'autre moyen. À moins que tu n'aies des ailes !

Le camion est garé derrière une fabrique isolée. Seuls les véhicules de transport de marchandises sont autorisés à faire des trajets longue distance, depuis la loi sur l'écologie. La cabine possède un double fond, que Len vient de me révéler. À l'intérieur, un minuscule espace leur sert à transporter du matériel pour le SPD. J'ai l'honneur d'être leur première passagère clandestine.

— Voyons d'abord si tu y rentres, reprend Len.

Je me glisse dans le compartiment et m'enroule dans une couverture avant d'essayer plusieurs positions.

— C'est bon, j'ai assez de place pour quelques heures, lancé-je.

— Bon, maintenant je ferme. Si tu te sens mal, donne un coup dans la trappe ou crie.

— D'accord.

Lentement, Len remet le sol de la cabine en place et je suis soudain plongée dans l'obscurité.

L'instant d'après, il me libère.

— Ça ira ? insiste-t-il.

— Je crois que oui. Il faut juste que je ne bouge pas trop. Vous pouvez refermer.

Il remet les vis en place avec une perceuse, et soudain je panique ; j'ai l'impression d'être enterrée vivante dans un cercueil.

Le chauffeur est parti déjeuner. Il ne fait pas partie du SPD mais on le soudoie pour qu'il s'éloigne en laissant son camion ouvert. Il sait qu'il va transporter quelque chose ; il ignore seulement qu'il s'agit d'un être humain. Et si le contact chargé de me réceptionner ne pouvait venir ? Personne d'autre que Len ne sait que je suis enfermée là-dedans. Il a estimé trop dangereux d'envoyer un message. Et même s'il a percé des trous dans le sol pour que je respire, j'ai déjà l'impression d'étouffer.

Soudain, j'entends deux petits coups. Ce doit être Len qui me souhaite bonne chance et je ne peux m'empêcher de sourire. Je leur dois une fière chandelle, à lui et à Finley. Pourvu que les Lorders les laissent tranquilles ! Len m'a assuré qu'il disposait d'une cachette pour Finley, au cas où. Pourtant, si les Lorders l'attendaient au foyer, ce matin, il n'aura pas eu la moindre chance.

Moi, en revanche, j'ai vraiment une bonne étoile. Je n'ose imaginer mon sort si je ne m'étais pas trouvée dans le hangar à bateaux au moment où Nico, Astrid et les Lorders avaient débarqué au Foyer de la Cascade. En m'envoyant Ellie avec ce message codé, Stella m'a au moins évité la prison où Len pense qu'ils retiennent Madison.

Où alors, ils m'auraient tuée.

Plusieurs minutes s'écoulent, troublées enfin par une portière qui s'ouvre, puis claque. Le moteur démarre, nous partons et je sens aussitôt les cahots des petites routes. Il me semble que cela dure des heures.

Soudain, je cesse d'être secouée. Nous sommes sur une chaussée lisse. L'autoroute... beaucoup plus confortable !

Il fait chaud, dans ma cachette, et je suis bercée par la vitesse. Bientôt, je m'endors.

VRRRRR...

Je m'éveille en sursaut, me cogne la tête et me rappelle où je me trouve. Ce bruit qui résonne dans mon crâne... Quelqu'un dévisse le faux plancher ! Suis-je arrivée ? Ou bien avons-nous été dénoncés et arrêtés en chemin ?

Je n'ai aucune idée du temps écoulé depuis notre départ de Keswick mais tous mes muscles demandent à s'étirer. Il faut que je sorte rapidement d'ici, quoi qu'il arrive...

La dernière vis délogée, le plancher se soulève et je me redresse.

— Ô mon Dieu ! C'est une fille !

Un visage stupéfait me contemple et un autre apparaît. Ce sont deux hommes en salopette bleue, manifestement pas des Lorders. Je soupire de soulagement et me hisse hors de ma cachette.

— Vous me donnez un coup de main, s'il vous plaît ?

L'un d'eux se précipite et m'aide à descendre du camion. Une fois dehors mes jambes sont si ankylosées que je dois me retenir à la portière.

Il fait nuit et je contemple les alentours faiblement éclairés. On dirait des bâtiments industriels...

— Où suis-je ?

Les deux hommes échangent un regard et je comprends mon erreur. Ils attendent le mot de passe pour me conduire à la direction du SPD.

— Oh, désolée. Je viens pour le dernier acte de *Roméo et Juliette*.

Aussitôt, ils me font entrer dans un entrepôt, dont j'utilise les toilettes répugnantes. Puis je quémande une tasse de thé. Des conversations animées me parviennent de l'autre côté de la porte.

Je me sens étrangement calme, en dépit de la situation, car j'ai l'impression de suivre mon destin. Au bout d'une bonne demi-heure, une voiture apparaît et on me fait monter à l'arrière. L'homme et la femme assis à l'avant sont silencieux. Nous traversons la zone industrielle et approchons d'une ville que je ne reconnais pas.

Puis j'aperçois un panneau : *Bienvenue à Oxford*.

Je suis tellement près de chez moi ! Enfin, de ce qui était chez moi... Mon ancien lycée, Lord-William, se trouve à quelques kilomètres en amont sur la Tamise, à côté de mon village.

Au fur et à mesure que nous avançons, les immeubles sont de plus en plus anciens et les rues grouillent de passants. Nous filons dans un réseau de rues étroites, puis nous nous arrêtons. On me donne un autre manteau, un bonnet, et mon chauffeur me fait signe de le suivre. Nous avançons maintenant dans des rues pavées, bordées d'architectures magnifiques. Je meurs d'envie de contempler ces merveilles mais je n'ose pas.

Après être passés sous une arcade nous traversons une cour bordée de vieilles bâtisses. Mon guide s'immobilise devant une porte où nous attend une jeune fille souriante, à peine plus vieille que moi. Il s'en va et je la suis à travers un dédale de passages, jusqu'à une autre porte où elle frappe doucement.

— Allez-y, entrez, m'ordonne-t-elle avant de s'éclipser.

J'obéis et me voici dans un bureau aux murs couverts de livres. Un homme se lève à mon arrivée, et je suis aussi éberluée que lui.

— Kyla ! s'exclame Aiden. C'est donc toi, notre nouveau témoin ? Dieu merci, tu vas bien.

Il se précipite pour me prendre dans ses bras et je le serre contre moi, infiniment soulagée. Aiden saura forcément ce qu'il faut faire...

Lorsqu'il s'écarte, il garde ma main dans la sienne avant d'entrecroiser nos doigts.

Je le dévisage, bouleversée par mon besoin de m'accrocher à lui. Je n'avais pas réalisé à quel point il m'avait manqué. Je ne peux détacher mon regard de ses yeux d'un bleu sombre, toujours joyeux en dépit des risques qu'il court à chaque instant.

Un toussotement me fait pivoter. Une femme est installée près de la cheminée, où flambe un bon feu. Plus âgée qu'Aiden, elle a une expression passionnée et farouche qu'accentuent son teint pâle et ses yeux cernés.

— J'espère que tu n'as pas utilisé notre filière clandestine juste pour faire venir ta petite amie ! déclare-t-elle sèchement.

Aiden rougit.

— Vous connaissez Len. S'il a choisi ce moyen, c'est que c'était vital. Code d'urgence maximale.

— Alors, qu'y a-t-il de si urgent ? me demande la femme.

Je regarde Aiden.

— J'aimerais mieux te parler seule à seul.

— N'y comptez pas, réplique-t-elle.

— Mais qui êtes-vous ?

— Pardon..., intervient Aiden. Kyla, je te présente Florence. Nous codirigeons le SPD depuis... Hum, depuis longtemps. Nous sommes toujours deux pour écouter les témoins. Quoi qu'il arrive, cela fait au moins une personne sur trois qui détient l'information.

— Dans ce cas...

Je sors mon appareil de ma poche et ouvre le dossier des photos de l'orphelinat. Puis je leur montre les gosses tendant vers moi leurs poignets munis de Nivos.

Tous deux poussent des exclamations horrifiées.

— Rien qu'à leur façon d'agir, commenté-je, il est clair qu'ils ont été Effacés. Les plus vieux n'ont pas plus de onze ou douze ans. Ils sont une cinquantaine.

— On ne peut plus attendre, déclare Aiden. Ces brutes vont trop loin... Nous avons assez de preuves des atrocités commises par les Lorders pour créer un véritable soulèvement. Le peuple doit connaître la vérité... On va tout divulguer.

— Attends, proteste Florence. Il faut vérifier l'information d'abord. Ces photos pourraient être des montages.

— Tu oublies que nous avons un témoin.

Ils continuent à discuter.

Manifestement, ils sont en désaccord, et pas seulement sur ce point. Je les écoute passivement. J'ai dit ce que j'avais vu et toute énergie semble m'avoir quittée.

Je voudrais aborder un autre sujet avec Aiden. Un sujet personnel. Mais c'est impossible avec Florence dans la pièce. Je cherche un prétexte.

— Excusez-moi, dis-je, profitant d'une accalmie dans leur discussion. Je pourrais avoir quelque chose à manger ?

Aiden a l'air penaud.

— Bien sûr. Désolé de ne pas y avoir pensé. Mais prenons d'abord ces photos...

Il connecte mon appareil à un ordinateur et télécharge le dossier.

— Tout est réparé ? m'étonné-je. Len m'a dit que votre système informatique avait été piraté.

— En effet, soupire Aiden. Un vrai cauchemar. Nos techniciens s'en occupent. Nous savions que les Lorders avaient accès à notre site, mais cette fois ils ont piraté nos données de protection et sont remontés jusqu'aux administrateurs. Nous ignorons comment ils ont réussi, et de quelles informations ils disposent. Mais rassure-toi, ici, notre ordinateur n'est pas connecté. Pour l'instant, nous voulons simplement une copie de tes photos. Garde bien les originales.

Je glisse mon appareil dans ma poche tandis qu'il jette à Florence un regard appuyé.

— Ça va, j'ai compris, marmonne-t-elle en se levant.

— Tu peux apporter de quoi dîner pour Kyla ? insiste Aiden avec son sourire le plus charmeur.

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, grommelle-t-elle avant de gagner la porte. J'enverrai quelqu'un avec un plateau.

— D'accord. Demande au nouveau de s'en charger.

Elle lui jette un regard intrigué, puis acquiesce et sort.

— Elle est irritable, remarqué-je, heureuse d'être enfin seule avec Aiden.

Je cherche sa main, et il serre la mienne aussitôt.

— C'est son père qui a créé le SPD, il y a des décennies, m'explique-t-il. Il est mort, et elle se cache ici, comme moi. Nos identités ont été dévoilées par le piratage. Les nôtres et beaucoup d'autres.

— Oh, non ! C'est affreux.

— Mais nous avons des raisons d'être contents, aujourd'hui.

— Lesquelles ?

— Tu vas bien, tu es en sécurité. Et en dépit de ces déboires techniques, nous sommes presque parvenus à notre but : dévoiler la vérité sur les Lorders. Dès la minute où notre système refonctionnera, nous diffuserons nos informations. Tu nous apportes une preuve si horrible que les gens vont réagir.

Je pousse un long soupir.

— Tu avais raison depuis le début, Aiden.

— Ma foi, j'accepte le compliment. Mais j'avais raison sur quoi, exactement ?

— Si on révèle les agissements des Lorders, les gens se révolteront et les choses pourront enfin changer. Je veux m'engager pour le SPD. M'y engager complètement.

— Témoigner suffira.

— Non. Je peux sûrement faire plus.

Je rassemble mon courage pour lui avouer ce qu'il ignore encore, tout ce que je lui ai caché et ce que j'ai appris depuis la dernière fois où nous nous sommes vus.

Mais avant que j'aie pu commencer, on frappe à la porte.

— Voici encore une raison de te réjouir, annonce Aiden en me lâchant la main.

Je le dévisage sans comprendre.

La porte s'ouvre, et soudain j'ai l'impression d'halluciner.

— Ben ? murmuré-je, radieuse.

Chapitre 26

Je me tourne vers Aiden.

— Mais comment...

— Ben va t'expliquer, répond-il en se dirigeant vers la porte. Je vous laisse, nous reprendrons notre discussion tout à l'heure, Kyla.

Ben pose son plateau sur la table et me sourit d'un air gêné.

— Tu t'appelles Kyla ?

Je suis tellement déçue que j'ai du mal à le cacher. Il ne se souvient toujours pas de ce que nous étions l'un pour l'autre ! Pendant une seconde, lorsque je l'ai vu sur le seuil, j'ai cru l'avoir retrouvé. Qu'il était là pour moi.

Hélas ! il n'en est rien. Il ne me reconnaît pas.

Il s'assied à côté de moi mais c'est un supplice, car j'ai l'impression qu'il est à des kilomètres. Je ne peux pas le toucher. Juste le regarder...

Soudain, n'y tenant plus, je remonte sa manche.

— Tu n'as plus ton Nivo.

— Non, répond-il avec un sourire malicieux, avant de s'emparer de ma main. Tu sais, tu n'as pas besoin de chercher une excuse pour me toucher.

— Pardon... C'est bizarre, pour moi. Tu ne te rappelles même pas l'époque où on était ensemble !

J'ai le cœur qui bat, mais je ne parviens pas à être heureuse. Ben semble exactement le même, pourtant j'ai l'impression de ne plus le connaître.

— Peut-être, réplique-t-il. Mais je sais qu'on était proches. Tu devais vraiment tenir à moi pour prendre le risque de couper mon Nivo.

Je hausse les épaules.

— J'étais surtout inconsciente.

— Je suis content de te voir.

— Comment as-tu atterri ici ?

— C'est une longue histoire. Je m'étais enfui et quelqu'un du SPD m'a reconnu. Aiden a réussi à remonter jusqu'à l'endroit où je me cachais. Il a eu du mal à me convaincre qu'il n'était pas du côté des Lords.

— Tu ne te souvenais pas de lui non plus ?

— Non. On s'est battu et j'ai dû lui faire mal. Jusqu'à ce que j'aie compris qu'il disait la vérité.

— Eh bien...

— Mais je crains qu'il ne sache pas trop quoi faire de moi. En plus, lui et Flo veulent comprendre ce que les Lords m'ont fait exactement, et ils se méfient. J'ai sans doute eu un lavage de cerveau. Ils veillent à ce que je ne sois jamais seul. Je ne sais pas ce qu'ils imaginent.

— Ils sont juste prudents, non ?

J'ai dit ça pour le calmer. Cependant, je n'apprécie pas les méthodes d'Aiden. Surveiller Ben ne va pas l'aider à retrouver ses souvenirs !

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu sois ici, ajouté-je, de plus en plus émue.

Il a l'air flatté.

— Je t'ai préparé ces sandwiches, réplique-t-il en me lâchant la main. On m'a dit que tu avais faim.

— Merci !

J'aurais préféré garder sa main dans la mienne, mais je n'ose pas protester. Je mords dans mon sandwich... Beurk, il a mis des cornichons, je déteste ça. Mais comment pourrait-il s'en souvenir ? À vrai dire, il y a des choses bien plus importantes...

Je dévore mon repas avec l'impression de rêver.

Ben, ici, avec moi...

C'est simplement merveilleux.

On frappe à la porte et Aiden entre, suivi de Florence qui lance un regard appuyé à Ben. Celui-ci se lève, manifestement vexé.

— Bon, bon, je m'en vais... À demain, Kyla ?

— J'espère bien.

Je l'entends parler à quelqu'un dans le hall avant que la porte ne se referme.

— Vous le faites surveiller nuit et jour ? m'étonné-je.

Aiden hausse les épaules.

— Mrs Prudence pense que c'est nécessaire.

Florence semble froissée.

— Tant que nous ne saurons pas ce qu'ils lui ont fait exactement, c'est une précaution raisonnable. Les Lords savent tellement bien manipuler les cerveaux...

— Mais on ne peut pas se méfier de tout le monde, s'énervé Aiden. Et on perd un temps précieux ! Il faut diffuser nos preuves sur-le-champ, avec en plus le témoignage de Kyla.

— Une minute... Je croyais que les photos suffisaient !

— Nous voulons fournir aux gens des témoignages directs des atrocités commises par les Lords, explique Florence. Nous filmons les témoins ou nous les enregistrons si ce n'est pas possible.

— Il te suffira de raconter ce qui t'est arrivé, continue Aiden. Cela nous sera très utile... un jour !

Son ton railleur fait froncer les sourcils de Florence.

— Réfléchis un peu, Aiden ! Cela ne suffit pas de dire qu'Untel ou Unetelle a dit ceci ou cela. Il faut étayer nos accusations avec des preuves irréfutables.

— Mais les Lorders doivent savoir que nous sommes sur le point de tout divulguer. Sinon pourquoi auraient-ils attendu si longtemps pour lancer leur cyberattaque ? Cela fait des années qu'ils connaissent notre site, ils auraient pu le fermer avant. Le temps presse, Florence. Ils risquent de nous arrêter d'un instant à l'autre.

— Cesse de paniquer.

— Tu veux bien participer, Kyla ? me demande Aiden.

— Vous allez me filmer ?

— C'est mieux.

J'hésite. J'ai peur d'être vue. Peur que mon image ne soit diffusée aux quatre coins du pays. Après, n'importe qui pourra me reconnaître. Pourtant, je ne veux pas qu'on m'accuse de lâcheté.

— Pourquoi pas ? murmuré-je. Les Lorders sont déjà à mes trousses. Ce ne sera qu'une occasion de plus de les provoquer.

— Bravo, s'écrie Florence.

Aussitôt, elle installe la caméra sur un trépied. J'ai à peine le temps de me demander si je suis présentable...

— Dis-nous quand tu es prête, poursuit-elle. Contente-toi d'indiquer ton nom et de raconter ce que tu as vu.

— Lequel de mes noms ?

— Ne me dis pas que tu en as plusieurs ! grommelle Florence.

— Si, justement...

— Kyla Davis, tranche Aiden.

— Très bien.

De toute façon, aucun nom ne me correspond vraiment... Florence enclenche la caméra et je fixe l'objectif. Je déclare donc m'appeler Kyla Davis, et avoir vu, lors d'une randonnée en Cumbria, un centre hébergeant des orphelins. Je décris les enfants et projette mes photos.

Florence me fait signe et arrête sa caméra.

— Ça devrait aller, déclare-t-elle. Je vais vérifier et te dirai demain s'il faut compléter.

Sur ce, elle range son matériel et sort, nous laissant seuls.

— Désolé, Kyla. Flo est parfois un peu rude. Merci d'avoir témoigné. Je sais que ce n'était pas facile.

— Oh, je suis contente de l'avoir fait.

Je crâne, mais dire tout haut ce que je sais des Lorders, devant une caméra, m'a donné l'impression que je n'avais plus aucune défense.

— Je dois être sur leur liste des dix personnes les plus recherchées, ironisé-je. Enfin, ça ne change pas grand-chose...

— Bravo pour ton courage.

— Tu sais, je tiens à te remercier d'avoir trouvé Ben.

Il semble gêné.

— J'ai toujours pensé que c'était ma faute, s'il avait coupé son Nivo, avoue-t-il. J'ai fait ce que j'ai pu pour me racheter.

— Tu n'y étais pour rien, protesté-je. Pas plus que moi, en tout cas.

C'est Nico, le responsable.

Mais Aiden n'est pas au courant pour Nico. Il y a tellement de choses qu'il ignore. Dois-je lui parler maintenant ? La seule chose qui apporterait de l'eau au moulin du SPD, c'est le secret de Stella – le rôle de sa mère dans l'assassinat du commandant Armstrong et de sa femme. Et j'ai promis le secret.

De toute façon, même si je rompais ma promesse, Florence considérerait ces révélations comme une simple rumeur. Elles n'auraient aucune valeur.

— Tu as l'air à des années-lumière d'ici, remarque Aiden.

— Pardon...

— Il y a une autre chose dont nous devons parler, Kyla. Sois prudente avec Ben. Il n'est plus le garçon que tu as connu. Les Lorders l'ont changé.

— Je sais qu'au fond, c'est toujours lui.

— J'aimerais être aussi optimiste. Nous allons lui faire passer des examens médicaux pour tenter de comprendre ce qu'il a subi. Il semblerait que les Lorders aient pratiqué sur lui un deuxième Effacement, moins radical. Ses souvenirs personnels ont disparu, mais il a gardé ses fonctions fondamentales, comme ses capacités de jugement et d'action. Le but des Lorders est de façonner ces jeunes pour en faire de fidèles agents, soumis mais pas passifs. Nous ne savons pas si Ben est toujours sous leur contrôle, tu comprends ?

Je ne veux pas croire que l'ancien Ben ait été détruit. Il doit sommeiller quelque part dans sa tête, dans son cœur, et je parviendrai à percer sa nouvelle carapace. Il le faut.

— Bien, reprend Aiden, tu dois être fatiguée. Nous avons une chambre pour toi ; tu devras la partager avec une autre étudiante. Je t'accompagne.

Je le suis dans le couloir.

— Où sommes-nous exactement ?

— Au cœur d'All Souls College. C'est une des facultés d'Oxford.

— Je pensais que cette université était contrôlée par les Lorders ?

— Oui, officiellement. C'est en partie pourquoi nous sommes ici, sous leur nez. Ils ne se méfient pas. All Souls a joué un grand rôle en persuadant l'union des collèges d'Oxford de ne pas prendre part aux émeutes d'il y a trente ans. En remerciement, le gouvernement des Lorders leur a accordé une grande indépendance. C'est un malentendu car les gens d'Oxford voulaient simplement préserver leur université, et non soutenir les Lorders. Le grand-père de Florence était chercheur ici, et Florence y a fait ses études. Les anciens étudiants d'Oxford sont très solidaires. Leur gouvernance a voté l'aide au SPD.

Je suis stupéfaite.

— Cela fait beaucoup de gens qui savent que le SPD est ici, murmuré-je.
— Tous les profs et tous les étudiants.
— L'entière communauté universitaire ! Si un seul nous dénonçait, nous serions perdus.

— En effet, reconnaît Aiden. Nous partirons donc le plus tôt possible ; c'est pour cela que nous devons révéler nos preuves dès maintenant. Ensuite, nous pourrons nous séparer et nous cacher jusqu'à ce que ça se calme.

Nous arrivons à une autre porte et il frappe une fois. La fille qui nous a accueillis tout à l'heure apparaît sur le seuil.

— Je te présente Wendy, déclare Aiden. Bonne nuit ! À demain.

Wendy me fait entrer dans une petite pièce aux murs garnis de livres d'histoire. Le mobilier est composé de deux lits étroits, d'une penderie et d'un long bureau avec deux chaises.

— Voilà ton lit, m'explique-t-elle en désignant celui qui se trouve sous la fenêtre.

Elle me montre la salle de bains en bas du couloir, me prête une serviette de toilette et des vêtements de rechange. Après une longue douche, je la trouve en train de travailler. De temps en temps, elle me jette des regards curieux, mais elle ne me pose aucune question.

Je me sens à la fois reconnaissante et perplexe. Pourquoi ces étudiants risquent-ils leur vie pour nous ? Ils ne nous connaissent même pas.

Son travail terminé, Wendy fait mine de dormir, pelotonnée sous sa couette. Je la comprends. Me parler serait dangereux, pour l'une comme pour l'autre.

Je me glisse dans mon lit, essayant d'ignorer l'air qui pénètre par les jointures de la fenêtre. La pièce est glaciale.

Je songe à Ben. Où est sa chambre ? Dort-il ? Rêve-t-il ? Le savoir si près me hante, je n'arrive pas à penser à autre chose. Que disait Florence, déjà ? Elle doute que Ben lui-même sache ce qu'il fait ici. C'est vrai qu'il semble ignorer qui il est. Mais comment peut-il retrouver sa mémoire si on ne l'aide pas ? Le surveiller ne changera rien.

Je dois découvrir le moyen de faire réapparaître le garçon qui m'aimait.

Il le faut.

Chapitre 27

Le lendemain matin, un léger coup à la porte me réveille en sursaut.

Florence entre sans attendre de réponse.

— Vite, lève-toi, on a plein de choses à faire ! Tu as dix minutes.

Wendy est déjà partie... Il est si tard que ça ?

Je file dans la salle de bains pour une toilette rapide puis revêts le T-shirt et le jean que l'étudiante m'a prêtés. C'est à peu près ma taille, mais le jean est trop long et je dois rouler le bas pour ne pas marcher dessus.

Fidèle à sa promesse, Florence réapparaît dix minutes plus tard.

— Aiden m'a fait part de ton désir d'entrer au SPD, me lance-t-elle d'un ton hautain.

— Oui. Je veux me rendre utile.

— Parfait. Tu vas en avoir l'occasion. Plusieurs témoins n'arrivent pas à accepter d'être filmés. Aiden a suggéré que tu t'en occupes. Apparemment, je les bouscule trop.

Je retiens un sourire.

— Vous êtes parfois un peu rude, murmuré-je.

— Et alors ? Je ne suis ni infirmière ni médecin. Bon, je vais te montrer où prendre un petit déjeuner et obtenir ton pass. Il faudra le garder tout le temps sur toi. Après, tu iras voir Aiden. Ben vous suivra chez les témoins.

— Ben ? Je croyais...

— Aiden est persuadé que si tu passes du temps avec lui, cela peut raviver sa mémoire. Moi, je reste sceptique. D'ailleurs, si Ben fait ou dit quoi que ce soit qui t'inquiète, préviens-nous, d'accord ?

— D'accord !

— Que veux-tu que je fasse ? me demande Ben alors que je prépare l'appareil photo.

— Je vais te filmer deux minutes, pour m'assurer que je sais faire marcher cet engin. Tu es prêt ?

— Oui, vas-y.

J'appuie sur « Enregistrer » et fixe Ben à travers l'écran. Il s'est laissé

aller contre le dossier du canapé et sourit d'un air emprunté. Pourtant, son sourire me fait tellement penser au Ben d'autrefois que j'ai du mal à me concentrer. *Vérifie le son, idiot !*

— Dis quelque chose, Ben...

— Quelque chose, Ben.

— Très drôle. Dis-moi qui tu es et à quoi tu penses.

— Je m'appelle Ben, et... et je pense que tu es superbe, même si j'ai perdu la mémoire. Je me rappelle seulement que j'ai toujours eu bon goût avec les filles.

Je me sens soudain très bizarre. Ben n'aurait jamais dit ça, avant.

— Si tu trembles, la vidéo sera mauvaise, Kyla...

— Désolée. J'étais blonde, autrefois, tu sais. Je suis très différente, aujourd'hui.

Il tend la main pour effleurer mes cheveux et je reste immobile, le cœur battant. Il s'approche plus près. Je baisse mon appareil, et mon tremblement devient irréprensible. C'est Ben et ce n'est pas lui. Comment m'abandonner à cet inconnu ? Comment retrouver celui que j'aimais sans arrière-pensée ?

Soudain, la porte s'ouvre et nous nous écartons.

— Vous êtes prêts ? On peut y aller ? demande Aiden.

— C'est parti ! déclaré-je, alors que Ben se penche pour me murmurer à l'oreille :

— Je peux te faire une suggestion ?

— Oui ? Quoi ?

— Quand tu as fini de filmer, rappelle-toi d'arrêter la caméra.

Je réprime une exclamation et appuie aussitôt sur le bouton « Stop ». Décidément, la présence de Ben me déconcentre beaucoup trop !

En chemin, je vérifie mon petit bout d'essai. L'image est claire, le son net et la mise au point s'est faite automatiquement.

Aiden nous accompagne jusqu'à une maison, dans le centre-ville. Il nous présente à la propriétaire, puis annonce qu'il viendra nous chercher un peu plus tard.

Ben et moi restons seuls dans le salon avec Edie, cinq ans, et sa mère. D'après Florence, la fillette a vu les Lorders tuer son frère d'un coup de pistolet, en plein jour, dans le parc. Le garçonnet avait neuf ans et sa mère veut que sa fille témoigne. Elle nous assure qu'Edie est d'accord, mais chaque fois que quelqu'un a tenté de la filmer ou de lui poser des questions, elle s'est murée dans le silence.

Comment l'aborder ? Je réfléchis pendant que Ben bavarde timidement avec la mère de l'enfant.

La fillette reste pelotonnée sur sa chaise, comme si elle voulait se cacher. Je lui tends la main :

— Et si tu me montrais ta chambre ?

Elle consulte sa mère du regard.

— Bien sûr, chérie.

Aussitôt, Edie me prend la main et m'entraîne dans l'escalier.

— C'est là, déclare-t-elle en ouvrant une porte. Tu vas me poser des questions ?

J'entre dans la pièce et pivote vers elle.

— C'est ce que je suis censée faire. Mais tu n'es pas obligée de parler si tu ne veux pas.

— C'est vrai ?

Elle écarquille les yeux de surprise.

— Absolument. C'est toi qui décides. Oublie ce qu'on t'a demandé jusqu'ici. Maintenant, c'est moi le chef.

— Je vais demander à Murray.

— Qui est-ce ?

Elle s'avance vers son lit et prend dans ses bras un vieux nounours avachi.

— Il a l'air d'avoir sommeil, remarqué-je. Tu crois qu'il nous entend ?

— Bien sûr ! réplique-t-elle en riant. Et justement, il aime pas qu'on le réveille. C'est comme Jack.

— Jack, c'était ton frère ?

Son sourire s'évanouit. Elle hoche la tête et serre son ours contre elle.

Florence veut que je filme cette enfant pour attirer la compassion du public. Mais si elle préfère se taire, je n'ai pas le droit de forcer son silence.

— On n'est pas obligées de parler de Jack, tu sais.

— Ça fait longtemps qu'on ne dit plus son nom ici. Ou alors en chuchotant. Pourtant, maman veut que je raconte ce que j'ai vu. Elle dit que ça pourrait empêcher que ça arrive à un autre petit garçon. Mais j'y arrive pas.

— Pourquoi ?

— À cause de maman. Ça la rendrait trop triste d'entendre ça.

— Et si c'est seulement Murray qui écoute ?

Elle penche la tête.

— Ça, c'est possible, parce que je peux tout raconter à Murray.

— Tu es vraiment sûre que tu veux parler devant ma caméra ? Vraiment vraiment ?

Elle m'enveloppe dans un regard bien trop mûr pour une fillette de cinq ans.

— Tu n'es pas un très bon chef, je crois, déclare-t-elle. Tu viens, Murray ?

Elle s'installe face à mon appareil, que Murray m'aide à tenir. Elle regarde sa peluche droit dans les yeux, et lui raconte que son frère, en jouant au ballon dans le parc, a frappé un Lorder. Celui-ci a ramassé le ballon, a refusé de le rendre et a tourné les talons. Jack s'est élancé derrière lui. Soudain, le Lorder s'est retourné, un pistolet à la main, et a tiré à bout portant. Jack s'est effondré.

L'après-midi, de retour à l'université, nous visionnons la séquence avec Florence.

— Comment as-tu fait ? s'étonne-t-elle. Cette enfant était muette comme une tombe !

— Elle ne voulait pas parler devant sa mère. Elle craignait de raviver sa douleur. En revanche, cela ne la dérangeait pas de se confier à son nounours.

— Bravo. Je t'engage au SPD, si tu es d'accord.

— Bien sûr... Mais qu'arrivera-t-il à Edie et à sa mère lorsqu'on diffusera cette vidéo ? Il faudrait les cacher, non ? On ne peut pas les laisser chez elles.

— Nous proposons un abri sûr à tous nos témoins. La mère d'Edie a refusé mais beaucoup ont accepté. Lorsque nous serons prêts pour la diffusion, nous les préviendrons. Ceux qui le veulent nous rejoindront ici.

— Comment cacher tout le monde et s'assurer que personne ne risque rien ?

Je suis incapable d'oublier le petit visage d'Edie en train de raconter la mort de son frère. L'idée qu'on puisse s'en prendre à elle me terrorise.

— Nous ferons le maximum, comme d'habitude, déclare Florence d'un ton sec, en jetant un coup d'œil appuyé à Ben. Nous nous verrons au dîner, Kyla.

Autrement dit, je peux me retirer...

Ben me rejoint dans la cour et nous nous promenons au hasard dans All Souls College. Il fait gris et froid, et l'herbe rase semble incolore. D'antiques bâtiments nous entourent et leurs fenêtres noires me font l'effet d'autant de paires d'yeux braquées sur nous.

J'ai le sentiment d'être exposée, piégée dans un vaste labyrinthe à ciel ouvert. Je dois devenir parano...

— On peut parler ? demande soudain Ben.

Je tressaille, ramenée à la réalité. Parler avec lui ? Je ne demande que ça !

— Bien sûr... On s'assied là ?

Je désigne un banc adossé à un mur, et nous nous y installons. Ben se passe la main dans les cheveux comme s'il cherchait à dissiper un malaise.

— Qu'y a-t-il ? lancé-je.

— Tu crois vraiment ce qu'a dit cette petite fille ?

— Bien sûr ! Pourquoi je ne la croirais pas ?

— Elle a cinq ans. Si ça se trouve, elle a tout inventé. Franchement, j'ai du mal à imaginer qu'un Lorder tue un enfant pour un ballon.

— Ils n'ont aucun respect pour la vie humaine. Que ce soit des enfants ou des adultes.

Il me dévisage d'un air suspicieux – une expression que je ne lui connaissais pas.

— Comment sais-tu si ce que les gens racontent est vrai ? insiste-t-il.

— Pourquoi un enfant mentirait ?

— Parce qu'on le lui a demandé.

Je secoue la tête avec véhémence.

— J'étais en face d'elle, elle ne mentait pas. J'ai vu des choses tout aussi horribles de mon côté.

— Même si tu as vu des choses, comment peux-tu être certaine de bien les interpréter ?

— Bon... je vais te montrer.

Je lui parle de l'orphelinat de Cumbria, des enfants Effacés, et sélectionne trois photos des petits garçons aux expressions figées, avec un Nivo à leur poignet.

— Mais comment sais-tu que ce sont des Nivos ?

— Que veux-tu dire ? Ce ne serait que de simples bracelets ? Avec des comportements pareils ? Voyons, il est évident qu'ils ont été Effacés. Il n'y a pas d'autre explication.

— Si. On aurait pu les entraîner à se comporter ainsi.

— À quatre ans ? Et pourquoi prendrait-on cette peine ?

— Pour nuire aux Lorders et au gouvernement. Pour faire croire qu'ils sont cruels.

Je lui parle de Phoebe, une fille de notre lycée que nous connaissions tous les deux, qui a été arrêtée et Effacée pour avoir insinué que les Effacés étaient des espions. Elle n'a eu aucun procès, aucun moyen de se défendre...

Je lui parle de Gianelli, mon professeur d'arts plastiques, brutalement embarqué devant le lycée. Il avait juste dessiné le portrait de Phoebe et demandé une minute de silence en son souvenir.

Je lui parle du centre d'extermination, où les Lorders conduisent les Effacés n'ayant pas respecté leur contrat. Ils les tuent par injection et les jettent dans une fosse.

Je lui parle d'Emily, tuée par l'intermédiaire de son Nivo parce qu'elle allait avoir un bébé avant l'âge de vingt et un ans. Je lui cache que j'ai assisté à la scène car il faudrait lui avouer que j'ai participé à une attaque des TAG.

Ben reste prostré, comme indifférent. J'ai tellement envie de le sortir de cette passivité !

— Je continue ou tu en as assez ? lancé-je.

— Continue...

— Il y avait une autre Effacée au lycée. Une de tes amies, Tori. Sa mère en est devenue jalouse et l'a rendue aux Lorders. Pourtant Tori n'avait rien fait de mal. Ils l'ont conduite dans ce centre d'extermination. Et là, elle...

Je ne finis pas ma phrase, alertée par l'expression de Ben.

— Que se passe-t-il ? Tu te souviens de Tori ?

Tori était d'une telle beauté qu'elle faisait de l'ombre à sa mère. Et elle était amoureuse de Ben. Lui a toujours nié qu'elle était sa petite amie. Mentait-il ? Il ne se souvient pas de moi, mais j'ai bien vu qu'il avait réagi quand j'ai parlé de Tori.

Et ça fait très mal.

— Bien sûr que non, proteste-t-il.

Pourtant, son visage s'est refermé.

— C'est juste que... c'est dur d'entendre ces horreurs, explique-t-il.

Qu'est-elle devenue ?

— Elle a vu d'autres Effacés se faire tuer par injection et être jetés dans la fosse. Et puis...

Ben a l'air très intéressé, soudain. Que se passe-t-il donc dans sa tête ?

— Écoute, Ben, toi aussi, tu as vu des choses. Pourquoi tu ne me crois pas ? Pourquoi faut-il que je te raconte ?

Il semble étonné, puis me prend la main en souriant.

— Mais si, je te crois, Kyla.

— Un jour, je te montrerai l'alliance d'Emily. Je l'ai cachée dans un arbre à environ cinq kilomètres de chez moi. Tu comprends, Ben, ce sont tous ces récits, toutes ces vies gâchées qui rendent tellement important le travail qu'on fait au SPD. Cela vaut la peine de s'engager corps et âme pour mettre fin à ces crimes.

Il hésite, puis glisse un bras autour de mes épaules.

Je m'appuie contre lui, avide de sa chaleur, de son odeur... Cela devient très difficile de réfléchir.

— Regarde, déclare-t-il en désignant une tour dominant la cour. C'est un des bâtiments les plus hauts d'Oxford. Le clocher de l'église Sainte-Marie. Il paraît qu'on a une vue incroyable, de là-haut. Je veux y monter avec toi.

— D'accord. Je vais demander si tu peux...

— Non. On ira quand je serai vraiment libre de mes mouvements. Ce sera notre secret. Notre endroit spécial.

Plus tard, je repense à cette conversation. Aux choses que Ben n'a pas dites mais que ses yeux trahissaient. À mon impression bizarre devant son déni de la vérité.

Dois-je en parler à Florence ? J'hésite. Ben a été privé de sa mémoire, et maintenant il tente de comprendre comment le monde fonctionne. Il est bien obligé de poser des questions, non ?

Sauf que... Il a réagi au nom de Tori, j'en suis certaine. Pourtant, je ne lui ai pas rappelé qu'elle était amoureuse de lui.

Les événements s'étaient enchaînés, à l'époque. Je faisais partie des TAG sous le nom d'Ondée, et Tori avait rejoint l'organisation pour échapper aux autorités. Un jour, les Lorders m'ont suivie et l'ont capturée.

Je ne suis pas près d'oublier l'expression de haine sur son visage. Certes, elle pensait que j'avais trahi les TAG. Mais surtout, elle avait découvert que je savais que Ben était vivant, et elle me haïssait pour ne pas l'avoir mise au courant.

J'entends encore ses menaces, lorsque les Lorders l'ont jetée dans leur camion.

Traître ! Kyla, ou Ondée, ou quel que soit ton nom, je te retrouverai et je t'étriperais avec mon couteau.

Au fond de moi, je suis soulagée que les Lorders l'aient capturée. Même si j'ai honte de ce soulagement. Tori est si violente...

Chapitre 28

— Ça t'intéresse, un petit voyage ? me demande Aiden en souriant. Cette fois, tu n'auras pas besoin de te cacher sous un faux plancher. J'ai emprunté une vraie voiture.

— Bien sûr. Où va-t-on ?

— C'est une surprise. Mais aujourd'hui, il n'y aura que nous deux et Florence.

Et Ben ? Je tente de cacher ma déception. Au grand jour, mes inquiétudes de la veille me paraissent stupides. Il est impossible que Ben se souvienne de Tori. La jalousie m'a aveuglée et j'ai imaginé sa réaction, voilà tout.

La voiture, empruntée à un chercheur d'All Souls College, est luxueuse et puissante. Une heure plus tard, nous sommes en pleine campagne. Nous empruntons une route non goudronnée et arrivons dans une ferme.

— On est ici pour voir un autre témoin ? questionné-je en ouvrant ma portière.

— Non, pas aujourd'hui, répond Florence.

Elle frappe un coup à la porte, tire une clé de sa poche et ouvre.

— Bonjour ! s'écrie-t-elle en entrant.

— Vous êtes là, enfin !

Un homme se tient sur le seuil de la cuisine. Je connais son visage... et jamais je n'aurais imaginé le trouver ici.

— Docteur De Jour ?

— Oui, c'est bien moi. Ravi de vous revoir, Kyla. Votre chevelure est une de mes grandes réussites.

— Vous avez changé... La dernière fois, vous aviez les cheveux et les iris couleur grenat.

— Complètement démodé, maintenant.

Aujourd'hui, le médecin de TAIM est en noir, ce qui contraste avec les rayures tigrées de ses prunelles et de sa coiffure. Il m'examine d'un air songeur.

— Vous avez oublié vos lunettes ?

— Je les ai perdues.

— Et le message dont je vous avais chargée ?

Je regarde Doc et Aiden d'un air coupable.

— Oh ! Pardon ! J'étais censée dire à Aiden que vous vouliez le voir. Je suis désolée. Ça vous a causé des problèmes ?

— Eh bien, décidément, on peut compter sur elle, raille Florence.

— Rien de grave, tempère Doc. Finalement, ça m'a donné le temps de pousser mes investigations sur votre étrange nature.

— Que voulez-vous dire ?

— Ma chère, vous me faites penser à Alice au Pays des Merveilles. Les apparences sont trompeuses, et les choses de plus en plus intrigantes.

— Je ne comprends pas.

— Pour modifier les gènes de vos cheveux, nous avons dû faire des recherches sur votre ADN. Ne me demandez pas comment, mais j'ai accès à la base de données des Lorders, pour savoir si les gens sont vraiment ce qu'ils disent. Simple mesure de précaution.

— Et ?

— Il n'y a aucune information sur votre ADN. J'ai donc été voir dans une base plus confidentielle, et c'est encore plus intéressant. Votre ADN est classé top secret.

J'en reste bouche bée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée. Et ce n'est pas tout... Les dossiers qui vous concernent sont protégés par un code. Je n'ai pu soudoyer personne pour le déchiffrer. On dirait un secret d'État. Pas mal, comme mystère, hein ?

Je croise les bras sous leurs regards scrutateurs.

— Vous ne pensez tout de même pas que je suis au courant ?

— Non, bien sûr. Mais vous savez forcément des choses que j'ignore.

Ses prunelles rayées d'or et d'ambre me font penser à celles d'un chat, et je n'arrive pas à détourner le regard.

— Pourquoi mon ADN a-t-il tellement d'importance ? murmuré-je.

— Parce qu'on ne sait pas d'où vous venez, explique Doc. Et d'après mon expérience, lorsque les Lorders se donnent tant de mal pour cacher une information, ça vaut la peine de la trouver.

Aiden vient s'asseoir près de moi et glisse ma main dans la sienne.

— Sais-tu quelque chose qui pourrait nous aider, Kyla ?

— Eh bien...

— Tu peux parler devant Doc. Il est des nôtres.

Je soupire.

— En fait, je n'en sais pas plus que vous.

— Je ne comprends pas. Tu viens de retrouver ta mère à Keswick, non ? C'est son ADN qui est top secret ?

— En fait, Stella Connor n'est pas ma mère.

— Quoi ? Elle a signalé ta disparition au SPD. Et dans toutes les archives, elle est officiellement ta mère.

Je soupire encore.

— Elle a eu une fille, morte peu après sa naissance. Alors on lui a donné un autre bébé pour la remplacer : moi. Elle ignore qui sont mes parents.

— *Donné* ? s'étonne Doc. Qui peut bien donner un bébé ? Il faut une procédure d'adoption.

— Apparemment, on peut s'en passer. Du moins Astrid Connor le peut. La mère de Stella est la directrice nationale de l'Inspection de la Formation pour la Jeunesse. Stella pense qu'elle m'a sans doute prise dans l'orphelinat près de chez elle. Mais elle n'en est pas certaine.

— Voilà pourquoi tu as rôdé autour de cet établissement ! observe Florence.

— Oui...

— Bon, un mystère de plus, remarque Doc. Car enfin, pourquoi un bébé abandonné dans un orphelinat aurait un ADN top secret ? D'autant que tu as dû avoir des tests médicaux à l'école, non ? Ou un carnet de santé... Stella Connor n'a rien gardé ?

— Comment pourrais-je le savoir ? J'ai été kidnappée à l'âge de dix ans...

— Qu'est-ce que tu nous caches d'autre ? demande Florence d'un ton amer.

— Je n'ai pas voulu vous cacher ça. Simplement, je ne m'en vante pas. C'est douloureux de ne pas savoir qui sont mes parents. D'avoir été abandonnée à la naissance, puis recueillie. Ça veut dire que je n'ai pas été désirée... Même si Stella Connor a été formidable avec moi.

Aiden lève la main.

— Elle a raison, Florence. Rien n'obligeait Kyla à nous en parler.

Je me tourne vers Doc.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

Il a l'air de réfléchir, à moins que toutes les rayures de ses prunelles ne créent une illusion de profondeur...

— Je l'ignore, répond-il, mais quelque chose me dit que ton ADN est la clé de tout.

J'enfouis le visage dans mes mains, désespérée. Mon passé ressemble à des gouffres qui s'ouvrent les uns sur les autres. Jusqu'à quand ? Jusqu'à m'apercevoir que je ne suis rien ?

Après cette conversation, je me sens oppressée. J'ai l'impression d'avoir trahi Stella en leur révélant mes origines. Bien sûr, je n'ai rien dit sur l'implication d'Astrid dans l'assassinat du commandant Armstrong. De toute façon, je n'ai aucune preuve.

Mais je suis entourée de tant de secrets : les miens, ceux de ma mère et de ma grand-mère adoptives...

— Kyla ? demande Aiden en posant une main sur mon épaule. Ça va ?

— Elle nous cache encore des choses, lâche Florence d'une voix sèche.

— Bon..., déclare Aiden. Je vais vous demander de nous laisser seuls. Kyla, tu peux te confier à moi, insiste-t-il quand tout le monde est sorti. Quel est le problème ?

— Je ne sais pas quoi faire.

— Je ne peux pas t'aider si tu ne me dis rien.

— C'est Stella... Elle m'a confié quelque chose... ce n'est pas à mon sujet, mais c'est important. Seulement je lui ai promis de me taire.

— Je vois... Alors tu dois respecter ta promesse. Sauf si cela risque de causer du mal à quelqu'un, ajoute-t-il après un instant d'hésitation.

— Non. C'est du passé. Et puis, on ne peut rien prouver.

— Que décides-tu, alors ?

— J'ai besoin d'y réfléchir. Pourquoi es-tu si compréhensif, Aiden ?

— Parce que je suis un super héros ! rit-il.

Je me rappelle aussitôt l'avoir appelé ainsi, il y a une éternité, lorsqu'il avait récupéré Ben dans l'antre des Lorders.

Aiden, celui qui aide les gens à retrouver ceux qu'ils aiment. À rendre le monde meilleur.

Et qui y parvient.

Grâce à lui, je me suis remise à espérer. Si le SPD réussit la diffusion de ces témoignages, les changements de gouvernement se feront sans verser de sang...

Je me sens plus légère, maintenant.

— Merci, Aiden, murmure-je.

Il soutient mon regard avec une telle affection que j'en reste bouleversée... Puis il détourne les yeux et appelle les autres.

— Alors ? demande Florence.

— Ça suffit pour aujourd'hui, répond Aiden.

Et comme Florence proteste, il reprend :

— On ne fait pas d'interrogatoire. Nous ne sommes pas des Lorders. Elle nous parlera quand elle sera prête. *Si* elle est prête. Je peux t'assurer que cela ne représente aucun risque immédiat pour nous.

Je cherche fiévreusement ce qui pourrait les aider. Doc m'a fait penser à quelque chose, tout à l'heure.

— Attendez une minute... Il y a quelqu'un qui pourrait avoir des infos sur mon ADN.

— Qui ? demande Doc.

— Le médecin qui me suivait à l'hôpital. Le Dr Lysander.

Je continue sous leurs regards stupéfaits :

— Elle disait que mon dossier présentait des lacunes. Que mon ADN demeurerait inconnu. Elle est peut-être sur une piste...

— Tu parles bien du célèbre Dr Lysander, le médecin qui a inventé l'Effacement ?

Doc semble encore plus étonné que les autres.

— Elle t'a parlé de ton dossier ? reprend-il. C'est très inhabituel.

— On était assez proches. Elle m’a raconté des tas de choses que je n’étais pas censée savoir. Et elle a violé le règlement pour m’aider.

— Bon sang ! Il faut absolument qu’on lui parle.

— Ce n’est pas facile. L’hôpital est une forteresse et ses gardes du corps ne la lâchent pas d’une semelle.

— Mais si on pouvait organiser une rencontre, tu irais ?

— Bien sûr.

Aiden proteste :

— Je n’ai aucune confiance en un médecin des Lords, s’écrie-t-il. C’est trop dangereux.

— Tu te trompes, murmuré-je. Elle ne me trahira jamais.

Sur le chemin du retour, je regarde le paysage sans le voir, assise sur la banquette arrière. Les questions se bousculent dans ma tête : Que faisaient Astrid et Nico ensemble, à Keswick ? Par quelle étrange coïncidence ai-je été adoptée par la fille du commandant en chef de la Coalition, après mon Effacement ? Les destins de mes deux familles – celle de maman et d’Amy, celle de Stella et d’Astrid – sont forcément liés, plus encore que je ne le croyais. Et moi, je suis piégée au milieu, sans appartenir à aucune.

Soudain, j’étouffe.

Je n’ai qu’une envie, qu’un instinct : courir !

Chapitre 29

— **J**e parie que je te sème ! s'écrie Ben.

— Tu plaisantes !

Il s'élance sur le sentier et je bondis derrière lui. Il n'y a pas la place pour courir côte à côte, mais au moins nous sommes ensemble. Et ça, c'est fantastique.

Il fait froid et la nuit va tomber. On n'y voit guère, sur ce sentier inconnu, mais il me semble que j'ai des ailes. Courir près de Ben, je n'aurais pas cru cela possible il y a encore quelques jours !

Il file comme le vent, et je n'ai pas l'intention de me laisser distancer.

Autrefois, nous courions pour faire monter nos Nivos, car cela nous faisait sécréter des endorphines. Arrivés au degré 8, nous pouvions parler de tout sans risquer de nous effondrer sous le coup de nos émotions. Les Effacés risquent la mort, si leurs Nivos baissent brutalement, et la moindre agitation les ramène facilement au degré 4 ou 2.

Tant de choses ont changé ! Ben et moi sommes débarrassés de nos Nivos, et nous n'avons plus besoin de courir pour gérer nos émotions. Mais aujourd'hui, j'ai physiquement besoin de cet exercice. À mon grand étonnement, Aiden a accepté que nous sortions de l'enceinte de l'université. Peut-être comprend-il mon besoin de liberté... à moins qu'il n'ait pas voulu me priver d'un moment avec Ben.

Soudain, Ben bute sur une racine, fait un vol plané et atterrit lourdement.

— Tu t'es fait mal ?

— Non... Ça va..., répond-il en se massant la cheville.

Je lui tends la main pour qu'il se relève mais il l'ignore.

— Tu ne veux pas te reposer deux minutes ? insiste-t-il.

— Penses-tu ! Dis-moi... Tu as voulu courir pour oublier cette rude journée ? ajoute-t-il en prenant enfin ma main.

— En quelque sorte.

— Tu as envie d'en parler ?

Je garde le silence un long moment.

— Non, si ça ne t'ennuie pas.

Il m'attire contre lui. Ses yeux sont deux lacs brillant dans la nuit.

— Alors si on ne parle pas, il reste une autre option, murmure-t-il en relevant mon menton pour s'emparer de mes lèvres.

Le monde bascule.

Je suis ici et ailleurs.

Là où il m'a embrassée pour la première fois, après une de nos courses effrénées... Et ici, maintenant, dans les replis de l'oubli.

Les circonstances semblent les mêmes et mon esprit flotte entre passé et présent. Entre le Ben que je connais et celui qui reste un mystère.

Je me mets à trembler et mes larmes commencent à couler.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il en s'écartant.

— Je ne sais pas... Qui es-tu, Ben ? Et moi, qui suis-je ? Qu'est-ce que cela veut dire, tout ça ?

— Ouh là là, que c'est compliqué..., sourit-il. Cesse de penser, ça ira mieux.

Il m'embrasse encore, et encore, jusqu'à ce que j'oublie le passé et que mes larmes se tarissent.

Nous sommes dans le présent et plus rien ne compte que ses baisers.

Nous rentrons tard.

Ben serre ma main très fort. Arrivé au Collège, il m'entraîne dans une direction inconnue.

— Ben ! Ma chambre est de l'autre côté !

— Allons dans la mienne. Il faut qu'on parle.

Nous grimpons un escalier. Il est tard et je suis fatiguée, mais tout mon corps vibre de vie.

— Surtout, pas un bruit, chuchote-t-il en ouvrant une porte.

Quelqu'un est endormi sur un lit, dans la pénombre. Nous passons devant lui et atteignons une autre pièce.

— Attends-moi ici, chuchote Ben. Je vais prévenir mon gardien que je suis rentré.

Je pénètre dans la chambre et il referme la porte derrière moi. L'obscurité est totale.

J'entends parler à voix basse, puis Ben réapparaît.

— Dans cinq minutes, il dormira comme un bébé, chuchote-t-il en m'attirant contre lui. Il dépose une pluie de baisers sur mes joues et mon cou, et j'entends mon cœur battre si fort que j'ai peur que ça ne réveille l'étudiant qui lui sert de gardien.

Puis Ben s'écarte et allume une lampe de bureau. Nous sommes dans une petite chambre universitaire, meublée d'une penderie, d'une table et d'un lit étroit.

À une place.

— Ben, je ferais mieux de partir.

— Tu ne vas pas te sauver comme ça...

Il m'entraîne en souriant vers le lit et me fait asseoir près de lui.

— Il faut qu'on parle, Kyla.

— Vraiment ?

Son sourire devient malicieux et il me prend la main.

— Disons... entre autres. Je veux savoir ce qui t'a bouleversée comme ça, tout à l'heure, quand je t'ai embrassée.

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

Une fois lancée, je ne peux plus m'arrêter. Ben nous enroule dans une couverture (cette chambre n'a pas l'air chauffée non plus !) et me tient contre lui pendant que je lui ouvre mon cœur. Je lui révèle même que j'ai été adoptée, puis kidnappée par les TAG. Je lui raconte ce qu'ils m'ont fait. Pourquoi j'ai été Effacée, et ce qui s'est passé après son départ.

Je lui parle de Stella, mais pas d'Astrid ni des assassinats, car je suis tenue par ma promesse.

En lui confiant ce que je voulais lui dire depuis si longtemps, je me sens apaisée.

Finalement, il hoche la tête.

— Kyla, tu n'as pas vraiment répondu... Pourquoi étais-tu si bouleversée, tout à l'heure ? Parce que je t'ai embrassée ?

— Non, bien sûr. C'était super..., avoué-je en rougissant. Ce qui me perturbe, c'est que nous ne savons plus qui nous sommes. Dans ce cas, comment pouvons-nous être ensemble ?

— Comme je n'ai aucun souvenir de qui j'étais avant d'avoir été Effacé, tu es plus avancée que moi. Au moins, tu sais qui t'a élevée. Mais bon, finalement, cela n'a pas d'importance.

— Non ?

— Non, Kyla. L'important, c'est ce que nous sommes, ici et maintenant.

Il m'embrasse encore.

Et il a raison : être enfin ensemble, c'est le principal.

Même si je sais, au fond de moi, que demain il faudra affronter les conséquences du passé – ses ténèbres et ses pièges.

Chapitre 30

Je suis dans un cocon de chaleur. Tout est sombre autour de moi, clos et parfait... Mais un bruit perturbe mon bien-être. Une sorte de cliquetis...

Je m'étire, puis me rappelle où je suis et me redresse en sursaut.

Un rais de lumière passe entre les rideaux. Ben, debout devant son armoire, y range un objet.

— Ben ?

Il fait volte-face et me sourit.

— Tu es très jolie quand tu te réveilles.

— C'est déjà le matin ? Je ne voulais pas m'endormir ici ! Je dois regagner ma chambre avant qu'on remarque mon absence.

— Non, reste, me propose-t-il en déposant un baiser sur mes lèvres.

— Impossible !

Je vais ouvrir la porte sans bruit. L'étudiant dort à poings fermés.

— Tu parles d'un gardien ! chuchote Ben. Il ne se réveille jamais ! Tu reviens ce soir ?

Son regard est si ardent que je réponds sans réfléchir :

— D'accord...

Puis je file dans les couloirs déserts. Dans ma chambre, Wendy est déjà en train de travailler à son bureau.

— Alors, tu as bien couru avec Ben, hier soir ? ironise-t-elle avec un sourire moqueur.

— On a parlé tard et je me suis endormie.

Elle éclate de rire.

— Bien sûr ! Ne t'inquiète pas, affirme-t-elle avec un clin d'œil. Avec moi, ton secret est bien gardé.

Je proteste encore, les joues en feu, en me dirigeant vers la douche.

Wendy se taira-t-elle ? Ça n'a pas vraiment d'importance, en réalité. Seulement, je n'ai pas envie qu'Aiden apprenne mon escapade nocturne. Cela me gênerait, comme si j'avais abusé de la situation. C'est lui qui a fait venir Ben ici, mais sûrement pas pour que je passe la nuit dans sa chambre.

Et Aiden est la dernière personne que je voudrais froisser, après tout ce qu'il a fait pour moi.

Aujourd'hui, Florence m'emmène filmer d'autres témoins. Des adultes, cette fois. Même si je ne tremble pas comme avec Edie, je suis anéantie par leurs récits déchirants. Ben ne nous a pas accompagnées car ils ont enfin trouvé un médecin pour lui faire passer des scans. Alors, après chaque témoignage, je reprends courage en songeant que, ce soir, je le retrouverai dans sa chambre.

Lorsque Florence et moi regagnons enfin le Collège, je lève les yeux vers le clocher de Sainte-Marie.

— On peut monter jusqu'en haut ? m'enquiers-je, songeant à la proposition de Ben.

— Bien sûr. Si quelqu'un t'interroge, montre ton pass. La tour date du XIII^e siècle et la vue est superbe. N'oublie pas d'admirer les gargouilles.

Une fois dans le bureau, je m'agite impatiemment pendant que Florence copie mes films sur l'ordinateur.

— Mais qu'est-ce que tu as ? me demande-t-elle.

— Rien.

Heureusement, Aiden nous rejoint avant qu'elle ait pu insister.

— Kyla, tu as fini ? J'ai besoin de te parler.

Florence me tend mon appareil.

— C'est bon, tu peux partir.

Est-il au courant pour cette nuit ? Si j'en juge par ses yeux brillants d'excitation, non, il ne sait rien...

— Vite, prends des affaires de rechange, nous partons à l'aventure, déclare-t-il quand nous sommes dans le couloir.

— Où ça ?

— Voir le Dr Lysander.

— Mais...

— Je t'expliquerai en chemin. Surtout ne dis rien à personne. Retrouve-moi dehors dans cinq minutes. File !

Je fonce dans ma chambre. Wendy n'est pas là et je ne peux lui demander de prévenir Ben de mon départ. Ni lui laisser une note – l'avertissement d'Aiden résonne encore dans mes oreilles. Je n'ai pas non plus le temps d'aller jusqu'à la chambre de Ben. D'ailleurs, il est sans doute sorti.

En rejoignant Aiden, une pensée me hante. Ben va-t-il penser que je lui ai posé un lapin ?

— Comment pensez-vous aborder le Dr Lysander ?

— On a eu de la chance. Doc a découvert qu'elle intervient demain dans un congrès médical. Nous avons infiltré le centre de conférences, et avons eu accès à l'endroit où elle va séjourner. On a vérifié : il n'y a ni micro ni caméra dans la pièce. Deux gardes resteront devant sa porte. Elle sera seule à l'intérieur et c'est donc là que tu entreras. Dès ce soir.

— Vous avez un plan ?

— Un de nos membres va t'aider. Le Dr Lysander arrive tôt demain matin pour se reposer avant le début du congrès.

— Et c'est à ce moment-là que j'interviendrai...

— Exactement. Mais il y a une donnée inconnue : si elle déclenche l'alarme, on ne pourra pas faire grand-chose.

— Elle n'en fera rien, Aiden. Même si elle sait d'où je viens, ce dont je doute. Mais pourquoi attachez-vous tant d'importance à mes origines ?

— Aucune idée. C'est Doc qui insiste, il a ses raisons.

— Quel homme mystérieux ! Qui est-il vraiment ?

Aiden me jette un coup d'œil pénétrant.

— Même moi, je ne connais pas son vrai nom.

— Je veux dire, quel rôle joue-t-il au sein du SPD ? Je pensais qu'il ne faisait qu'aider les gens à changer d'identité. Il est beaucoup plus important, n'est-ce pas ?

Aiden semble gêné.

— Tu connais la règle : moins on en sait...

— ... mieux on se porte. Compris. Je pose ma question autrement : c'est un médecin de l'Irlande-Unie ?

— Ça se devine aisément à son accent, reconnaît Aiden. Tu sais, nous avons des soutiens internationaux. Grâce aux personnes que l'on fait régulièrement sortir du pays, le monde est au courant de ce qui se passe ici. Il y a une pression énorme pour que nous révélions les exactions des Lorders, et fassions cesser les violations des droits de l'homme. C'est pour cela que l'attaque des Lorders sur notre système informatique tombe si mal. Ça retarde tout alors que nous sommes si proches du but.

J'observe le paysage. Pourquoi, dans des pays lointains, des êtres se préoccupent-ils de nos droits, alors qu'ici tout le monde prétend ne rien voir ?

— Il faudrait d'abord ouvrir les yeux des gens sur ce qui se passe chez eux, Aiden.

— Non, cela doit se faire en même temps à l'étranger et ici. Et puis, je n'ai aucune illusion : on n'y arrivera pas seuls. Pas tant que les Lorders ont tous les pouvoirs. Il nous faut de l'aide.

Aiden bifurque vers un petit village, puis se gare près d'un camion, derrière une grande bâtisse.

— C'est ici que nos chemins se séparent jusqu'à demain, déclare-t-il. Tu es sûre de vouloir tenter cette rencontre ?

— Oui, j'ai confiance.

Nous descendons en silence. Dehors, il esquisse le geste de m'attirer vers lui.

— Sois prudente, dit-il, et...

Soudain, la portière du camion s'ouvre et un homme en sort.

— B'soir ! marmonne-t-il avant de passer à l'arrière de son véhicule, dont il sort un sac. Mets ces vêtements, petite.

J'adresse un signe d'adieu à Aiden et grimpe dans le camion.

Bientôt, nous filons sur une route escarpée et je me change dans la demi-pénombre. Il n'y a pas de fenêtres, dans cet espace réservé à la marchandise, juste une petite veilleuse. Mais mon déguisement est clairement un uniforme de femme de chambre. La taille va à peu près.

Au bout d'une trentaine de minutes, nous ralentissons et empruntons une rampe circulaire. Le camion s'arrête et je commence à me sentir nerveuse. Où sommes-nous ? Je ne sais même pas ce que je suis censée faire. Et si quelqu'un me pose des questions...

La porte arrière s'ouvre enfin.

— Ne t'inquiète pas, petite, tout est prévu dans le moindre détail. Mieux vaut laisser tes affaires, je ne bougerai pas avant demain matin.

J'enlève mon manteau, non sans reprendre mon appareil photo. J'aurais peut-être dû le laisser au Collège mais quelque chose me dit que j'en aurai besoin avec le Dr Lysander. Je le glisse dans la poche de mon uniforme.

Puis je suis le chauffeur dans le parking souterrain, jusqu'à un ascenseur. Il insère une clé dans le tableau de commande et la cabine arrive presque aussitôt.

— Normalement, ajoute-t-il en me faisant signe d'entrer, l'hôtel est vide. Personne ne devrait monter. Dans le cas contraire, ne dis pas un mot. C'est moi qui parlerai.

Comme prévu, l'endroit est désert. À l'étage choisi, le chauffeur inspecte les parages avant de me faire signe de le suivre. Le couloir est luxueux, et toutes les portes sont marquées d'un long ruban d'adhésif vert.

— Qu'est-ce que c'est ? questionné-je.

— Des scellés électroniques. La sécurité a vérifié les chambres.

Il ouvre une porte qui mène à un étroit corridor, distribuant une série de petites portes. Il les compte puis s'arrête devant un panneau qui révèle un passe-plat.

— Ce guichet dessert la chambre de ton amie. Normalement, on l'utilise pour monter le petit déjeuner ou ce genre de trucs. Vu ta taille, tu rentres dedans. Écoute attentivement, car une alarme se déclenchera si tu t'y prends mal.

Il consulte sa montre.

— Voilà... On va couper l'électronique pendant une minute, le temps maximal avant le déclenchement de l'alarme. Ça te donne le temps d'y grimper et d'entrer dans la chambre. Une fois à l'intérieur, mets-toi à ton aise. Il y a des couvertures et des oreillers dans la penderie. Reste loin de la porte pour qu'on ne te voie pas, si jamais quelqu'un entre. Ton amie arrivera demain entre 7 heures et 7 h 30. Attention à ne pas te faire repérer par un bagagiste. Quand tu auras fini ta discussion, tu ressorts exactement par le même chemin à 8 heures précises. On coupera l'électronique pendant une minute encore, c'est tout. Tiens, voici une montre. Elle est coordonnée à l'heure de l'hôtel. Tu as compris, c'est bon ?

— Oui.

Je passe la montre à mon poignet et mon guide se hâte de m'expliquer comment fonctionne le passe-plat. Et il me recommande de ne toucher ni aux fenêtres ni aux portes de la pièce, ce qui déclencherait aussitôt une autre alarme. Puis il consulte sa montre : elle clignote.

— C'est le moment, dit-il en ouvrant le guichet.

À l'intérieur, on dirait un ascenseur miniature. Je n'ai pas la place d'allonger les bras, mais je réussis à ouvrir le battant opposé d'un coup d'épaule.

— Dépêche-toi !

J'ai juste le temps de ramper au-dehors. Aussitôt, le battant se rabat derrière moi.

— Bonne chance, petite ! me lance une voix étouffée.

J'ai atterri sur l'épaisse moquette de la future chambre du Dr Lysander, et maintenant je regrette de ne pas avoir demandé si je pouvais allumer la lumière. En plus, je meurs de faim... Il doit y avoir un réfrigérateur, mais si j'y touche, vais-je déclencher une alarme ?

J'avance à tâtons, trouve un grand lit, un bureau, un fauteuil, la penderie... Je l'ouvre et sens bientôt sous mes doigts les oreillers promis. Les couvertures, aussi.

Puis ma main rencontre quelque chose de froid, avec un interrupteur... Une lampe électrique ! Génial. Je me sens moins seule.

— Merci, qui que vous soyez..., murmuré-je.

Maintenant le faisceau de la lampe au ras du sol, j'explore la pièce. En fait, le seul endroit qui me paraît sûr est la vaste penderie. J'y arrange un lit de fortune et tente d'en refermer la porte. Mais j'ai l'impression d'étouffer et la repousse un peu.

Ce n'est pas très confortable. Tant pis. À vrai dire, je n'ai aucune intention de dormir. Je veux être certaine d'être réveillée avant l'arrivée du Dr Lysander. Pendant un moment, je cherche diverses formulations pour la convaincre de me dire ce qu'elle sait sur moi. Je répète mes arguments et ferme les yeux.

Que fait Ben, en ce moment ?

J'espère qu'il n'est pas fâché...

S'il le demande, lui dira-t-on où je suis ?

Je finis par sombrer dans des rêves agités, où je revois les penderies de Stella, des photos, des objets enveloppés... Des penderies de chambres universitaires, étroites et inconfortables...

Clic.

Lumière.

Chapitre 31

Le bruit mat d'une porte qui se referme.

Des pas.

J'ouvre brusquement les yeux.

— Posez-la ici, merci.

Je reconnais la voix du Dr Lysander... Puis une voix masculine lui demande si elle a besoin de quelque chose.

— Non, seulement de me reposer...

Eh bien, c'est raté ! me dis-je. Désolée, docteur, il y a urgence...

Encore des bruits de porte et de pas... Je lutte pour dissiper les dernières brumes de sommeil. J'ai dû sombrer peu avant l'aube.

Je plisse les yeux pour consulter ma montre. 7 h 40... Oh non ! Elle est en retard. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Pourtant, je reste figée dans mon placard. Et si je me trompais sur elle ? Si elle donnait l'alarme en me voyant ? Je ne peux pas y croire – pas après tout ce que nous avons traversé ensemble. Mais j'angoisse quand même.

Je tends l'oreille pour m'assurer qu'elle est bien seule. J'entends un sifflement, comme le bruit d'une fermeture Éclair qu'on ouvre. Elle défait sa valise ?

C'est maintenant ou jamais.

Je repousse doucement le panneau intérieur et jette un œil par l'entrouverture. L'instant qu'elle choisit justement pour ouvrir en grand la penderie !

— Docteur Lysander...

Elle recule d'un bond. Elle ne m'a pas reconnue, avec mes longs cheveux bruns...

— C'est moi, Kyla !

Je lève les bras pour montrer que je n'ai pas d'arme.

Elle me contemple, les yeux écarquillés de surprise. Elle n'a pas changé... Elle a toujours d'épaisses lunettes, de longs cheveux noirs retenus sur la nuque, avec peut-être un peu plus de fils argentés qu'auparavant.

Et toujours le même regard pénétrant.

Elle s'avance et me prend par la main pour me tirer de la penderie. Je la

laisse m'examiner de la tête aux pieds.

— Kyla, c'est bien toi, murmure-t-elle. Tes cheveux sont différents et pourtant... Oui, c'est toi.

Soudain, elle m'attire dans ses bras. Cela ne dure qu'une seconde ou deux, comme si elle prenait conscience d'avoir été trop expansive. Mais pour moi, c'est un geste extraordinairement émouvant.

— On m'avait dit que tu étais morte.

— Je suis désolée. Vous voyez, je vais bien.

— Mais pourquoi a-t-on annoncé ta mort ? insiste-t-elle, encore abasourdie. Et que fais-tu ici, dans ma chambre ? Que se passe-t-il ?

Hier soir, j'ai réfléchi : si je ne lui dis pas ce que j'ai découvert, et pourquoi je veux connaître mes origines, elle ne me révélera rien. Je dois lui donner une bonne raison de le faire, et procéder comme toujours avec elle : en échangeant des informations.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, et plusieurs choses à vous demander. Mais d'abord, sachez qu'après l'explosion de la maison des Davis, je suis allée chez ma mère. Celle qui m'a élevée avant que je ne sois Effacée. Du moins, je pensais que c'était ma mère. Vous vous rappelez que j'ai été enrôlée très jeune dans les TAG ? En fait, ils m'ont kidnappée à l'âge de dix ans. Je suis donc retournée dans la maison de mon enfance, pour tenter de retrouver mes racines, de connaître cette femme. Mais peu de temps après mon arrivée, j'ai découvert que je n'étais pas sa fille.

— Explique-toi.

— Elle a perdu un bébé peu après sa naissance. Un jour, sa propre mère, qui dirige l'Inspection de la Formation pour la Jeunesse, est arrivée avec un nouveau-né dans les bras. C'était moi... Elle n'a jamais dit d'où je venais. Ma mère adoptive suppose que je suis née dans un orphelinat. J'ai commencé des recherches mais des Lorders m'ont repérée. J'ai dû m'enfuir.

C'est une partie du récit que j'ai préparé hier, prenant soin de ne pas mettre en danger ceux qui m'ont aidée.

— Depuis, je vis chez des amis, poursuis-je. L'un d'eux s'est aperçu qu'à un haut niveau de sécurité, mon ADN est classé top secret. J'ai besoin de savoir qui je suis. Dites-moi si vous savez quelque chose, je vous en prie !

Elle me dévisage en réfléchissant.

— Pourquoi en as-tu besoin ?

— Vous ne voudriez pas savoir qui étaient vos parents, si vous aviez été adoptée ?

Elle hausse les épaules.

— Je n'ai jamais été proche d'eux, et nos relations ont souvent été difficiles. Tu as la famille Davis. Pourquoi en chercher une autre ?

Elle touche mes cheveux.

— C'est une opération TAIM, n'est-ce pas ? Ce sont eux qui t'ont parlé de ton ADN ? Je m'inquiète pour toi, Kyla. Dans quels ennuis t'es-tu fourrée ? Et que te veulent ces nouveaux « amis » ? Sont-ils plus fiables que

ceux que tu croyais avoir dans les TAG ?

Je suis tellement frustrée que j'ai envie de crier. Comme d'habitude, elle a ciblé la seule chose dont je ne veux pas parler : mes amis. Je prends une profonde inspiration.

— Docteur Lysander, vous devez savoir, maintenant, que le gouvernement dont vous dépendez a violé tous les tabous. Mais si vous en doutez encore, je vais vous montrer quelque chose.

Je vais la choquer, mais je ne vois pas comment la persuader autrement.

Je tire mon appareil photo de ma poche.

— J'ai pensé que ma grand-mère m'avait trouvée dans un orphelinat. Je suis donc allée voir celui du voisinage, pour tenter de trouver une piste, si ténue soit-elle... C'est un endroit isolé, entouré d'une clôture. J'ai rôdé autour, et voilà ce que j'ai vu.

J'ouvre le dossier Orphelinat de mon appareil, et les petits Effacés apparaissent.

Le Dr Lysander pousse une exclamation étouffée.

— Quoi ? Si jeunes ? Non, c'est impossible. Mais qui a osé ? Où est cet orphelinat, je veux savoir !

Elle est furieuse.

— C'est l'œuvre des Lorders. J'ai vu une cinquantaine d'enfants dans cet état.

Je consulte ma montre. 7 h 51.

— J'ai aussi découvert que la directrice de l'Inspection de la FPJ, la mère de la femme qui m'a élevée, jouait un rôle chez les TAG et avait organisé mon kidnapping. Voilà. Je vous ai dit tout ce que je savais. Il faut que je parte à 8 heures exactement sinon je ne pourrai plus sortir d'ici. J'ai besoin de toutes les informations dont vous disposez. Je vous en prie !

Elle réfléchit et je m'abstiens de la bousculer, malgré mon impatience. Elle finit par hocher la tête.

— Tu as vu toi-même que ton dossier porte la mention « Identité inconnue ». Inconnue, pas confidentielle ni top secret. Cependant, il y a des détails curieux. Tu te souviens de ta fiche d'entrée dans le système informatique de l'hôpital ? Là où le conseil d'établissement avait signé ta mise à mort, il était inscrit que j'avais cassé la décision. Or je n'ai pas ce pouvoir. Cela s'est fait à un plus haut niveau. Quelqu'un est intervenu pour que tu restes en vie. Et il y a eu d'autres interventions au fil du temps. Ainsi, on t'a gardée à l'hôpital plus longtemps que la moyenne après ton Effacement, et la nuit tu étais surveillée par des Guetteurs. Ce traitement est absolument hors-norme. Quelqu'un tirait les ficelles, et cela m'a intriguée.

— C'est pour ça que vous m'avez prise comme patiente ?

Elle acquiesce.

— Oui, j'ai voulu suivre ton cas après l'opération. Mais au début, j'avais d'autres raisons de m'intéresser à toi. Je te l'ai expliqué.

— Je vous rappelle quelqu'un que vous connaissiez... Quelqu'un qui est

mort pendant les émeutes.

— Oui.

Elle a une expression étrange, qui ne dure que quelques secondes.

— Alors vous avez changé le numéro de la puce de mon cerveau sur l'ordinateur pour qu'on ne retrouve pas ma trace. C'était à la demande de quelqu'un de haut placé ?

— Non, fait-elle avec un petit sourire. Ça, c'est ma façon de mettre des bâtons dans les roues de ceux qui manipulent le système.

— Encore une chose... Une fois arrivée chez ma mère adoptive, je me suis rappelé des détails de mon enfance. Est-ce parce que j'ai été gauchère jusqu'à l'âge de dix ans, puis contrainte de me servir de ma main droite, et Effacée comme droitnière ? Je croyais qu'il me serait impossible de me rappeler cette période.

Je n'aurais peut-être plus l'occasion de poser cette question.

Elle réfléchit encore un instant.

— Pour autant que je sache, ce qui t'est arrivé n'a jamais été tenté auparavant. Des réseaux de ta mémoire ont dû être épargnés.

Je voudrais l'interroger encore mais elle m'interrompt, les yeux rivés à mon poignet.

— Kyla, ta montre indique 7 h 59.

Je m'élançai vers le fond de la pièce, ouvre le guichet et pousse un juron. La petite boîte du passe-plat n'est pas là ! Puis le battant s'ouvre de l'autre côté, et des mains se tendent. Je les saisis par-dessus les ténèbres. Aussitôt, des bras forts me tirent solidement au-dessus du vide mais j'ai le temps de me cogner la cheville sur la paroi.

— Où se trouve cet orphelinat, Kyla ? me demande le Dr Lysander d'un ton pressant.

— En Cumbria !

J'ai continué notre échange : une information contre une autre.

Les portes se referment et j'entends le passe-plat filer dans la colonne. Je l'ai échappé belle ! Je m'en tire avec une cheville douloureuse.

— Ça va, petite ?

— Oui, juste une éraflure.

Je suis le chauffeur dans le couloir et il m'explique ce que je dois dire si on m'interroge. Dans l'ascenseur, nous rencontrons des employés de l'hôtel qui se contentent de nous sourire.

Nous regagnons le camion sans incident ; pourtant, mon guide n'y monte pas.

— Désolée, petite, tu devras m'attendre jusqu'à ma pause déjeuner. Surtout, pas un bruit. Il y a à manger pour toi sur le siège.

Je grimpe à l'arrière et me change rapidement. Puis je dévore le sandwich laissé à mon intention et songe aux paroles du Dr Lysander. Plusieurs heures plus tard, le chauffeur revient enfin et me raccompagne jusqu'à la voiture d'Aiden.

Sur le chemin du retour, je lui raconte mon étrange entretien, espérant que lui ou Doc pourront en tirer plus d'informations que moi.

Pourquoi un personnage haut placé, assez important pour casser la décision du conseil de l'hôpital, s'est-il intéressé à moi ? Je n'arrive pas à comprendre. Je suis certaine d'une chose, cependant : c'est que ce personnage a agi pour une mauvaise raison. On ne m'a pas laissée vivre par bonté d'âme... Quel sombre dessein se cache derrière tout cela ?

Et le Dr Lysander court-elle un danger si elle cherche à en savoir davantage sur l'orphelinat ?

Soudain, je suis glacée. J'ai peur de ce qu'elle va faire. Peur qu'il ne lui arrive malheur – pire encore que la fois où elle a été agressée par les TAG.

Et toujours à cause de moi.

Chapitre 32

— Ben est passé te chercher, hier soir, me prévient Wendy à mon arrivée.

Tu n'as pas passé la nuit avec lui ?

— Je n'ai passé la nuit avec personne !

— Hé, du calme ! En fait, je voudrais juste te dire de faire attention...

— Pourquoi ?

Elle me tend une enveloppe.

— Fais attention, c'est tout. Je ne suis pas censée te parler.

Sur ce, elle sort et je déchire l'enveloppe d'une main hâtive. C'est l'écriture de Ben, je la reconnâtrais entre mille.

Chère Kyla,

Mes scans sont très bons, donc je n'ai plus à être surveillé tout le temps, youpi ! Je suis venu hier soir pour fêter ça avec toi – où étais-tu ?

Il n'y a qu'un moyen de te faire pardonner. Retrouve-moi au sommet du clocher de l'église Sainte-Marie. Il paraît que la vue y est superbe.

Ne me fais pas attendre encore une fois.

Je t'aime

Ben

J'ai beau relire, il ne donne pas d'heure de rendez-vous. Si ça se trouve, il m'attend là-bas depuis ce matin !

J'attrape des vêtements propres dans l'armoire et laisse une note d'excuse à Wendy. Puis je glisse mon appareil photo dans la poche de mon

manteau. Une fois dans la cour, je file vers l'église. Le gardien jette un œil distrait à mon pass et m'indique l'escalier qui grimpe à la tour. Je monte à toute vitesse jusqu'à une suite de marches métalliques. Là, en dépit de ma hâte, je me force à ralentir. Inutile d'être imprudente.

Enfin, j'atteins le sommet et me retrouve en plein air, giflée par un vent froid. Aucune trace de Ben. La plateforme est irrégulière et étroite, protégée par une balustrade en pierres. Je serre les bras autour de mon torse et parcours le réseau de passages qui s'entrecroisent, jusqu'à un cul-de-sac.

Ben n'est pas ici.

Soit il est déjà parti, lassé de m'attendre, soit il n'est pas encore arrivé. Pourquoi n'ai-je pas interrogé Wendy quand elle m'a remis cette enveloppe ? S'il est déjà venu, il faut que je parte à sa recherche. Mais s'il arrive et que je ne suis plus là ?

Je décide d'attendre et me pelotonne contre la pierre froide, les yeux rivés sur la cour. D'ici, on a une vue panoramique. Je vois même le banc où je me suis assise hier avec Ben.

Quel soulagement que ses scans aient donné de bons résultats ! Cependant, une chose me tracasse : comment de simples radios ont-elles suffi à rassurer Florence et Aiden, au point de balayer tous leurs doutes ? Ces documents peuvent montrer quelle partie de sa mémoire a été perturbée, mais pas ce que pense Ben.

Si les Lords l'ont manipulé, les traces doivent être plus fines et plus profondes, non ?

J'en suis là de mes interrogations quand un bruit de pas résonne dans l'escalier.

C'est lui !

Les pas se rapprochent et mon sourire s'agrandit. Ben a dit que cette tour était notre secret, notre endroit spécial. Un lieu nouveau, rien qu'à nous, où de nouveaux souvenirs remplaceront ceux qu'il a perdus.

Mais le visage qui apparaît en haut des marches n'est pas celui que j'attends.

— Aiden ?

— Où est Ben ?

— Je ne sais pas. Que fais-tu ici ?

— Et toi, Kyla ? Tu ne dois pas filer comme ça sans nous prévenir !

— Filer ? Que veux-tu dire ? Je ne me cachais pas, je...

Je comprends soudain son inquiétude. Quelle idiote ! Dès que j'ai eu la lettre de Ben, je n'ai pensé à rien d'autre et n'ai laissé aucun message. Je scrute le visage sombre d'Aiden. Il n'est pas seulement fâché contre moi... Il y a un problème.

— Que se passe-t-il ?

— On a retrouvé le cadavre du gardien de Ben dans une armoire. Ben reste introuvable.

— Quoi ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— À part d'avoir tué son gardien, je ne vois pas. Tu avais rendez-vous ici avec lui ?

— Il ne l'a pas tué, c'est impossible. Je ne te crois pas.

Aiden secoue la tête, le visage fermé.

— Dis-moi ce que tu sais, Kyla. Tout de suite.

Mes genoux vont me lâcher. Je m'adosse à la balustrade. Le gardien de Ben, mort ? Cet étudiant qui dormait – soi-disant – d'un sommeil de plomb ?

— Kyla...

— Ben m'a laissé une note. Il y disait que ses scans étaient bons, qu'il n'avait plus besoin d'être surveillé.

— Mensonges. On n'a pas encore reçu ses résultats.

J'hésite avant de tirer la feuille de ma poche et de la tendre à Aiden.

— Je ne comprends pas. Pourquoi aurait-il menti ?

Aiden lit rapidement les quelques phrases tracées par Ben.

— Je l'ignore, mais ça n'augure rien de bon.

— Tu m'as suivie ici ?

— Non. C'était une intuition. Florence a dit que tu lui avais parlé du clocher. Il faut qu'on donne l'alerte, Kyla.

Soudain, un BANG ! sonore nous fait tressaillir.

Des coups de feu ?

Nous nous précipitons vers la rambarde.

En bas des gens courent dans tous les sens. Le vent nous porte des cris.

NON !

Je ne peux pas y croire.

On n'a pas tiré de coup de feu, ce n'est pas possible.

Je sors mon appareil photo pour zoomer.

— Il y a des Lorders devant toutes les sorties du Collège, murmuré-je.

— Fais ce que tu sais faire de mieux, Kyla. Témoinne..., m'ordonne Aiden d'un ton amer.

Je filme. Les Lorders poussent étudiants et profs dans la cour, traquant ceux qui se cachaient. Ils les forcent à s'entasser contre un mur. Et là, ils ouvrent le feu.

Dans un chaos indescriptible, certains tentent de s'échapper. Mais ils ne vont pas loin. D'autres Lorders gardent les sorties. Les cris sont terribles...

Les autres prisonniers se tiennent immobiles, très droits. Ils font face à leurs bourreaux qui les exécutent sans pitié. Florence est au centre du groupe.

Les corps tombent, encore et encore.

Les dalles anciennes sont souillées de sang. L'herbe rase de l'hiver en est imprégnée. J'ignore comment je fais pour continuer à filmer. Je suis un témoin de pierre, aussi morte à l'intérieur que ceux de la cour.

Puis c'est le silence.

Deux silhouettes en noir gardent une des entrées proches du banc où Ben et moi étions assis. L'une d'elles lève le visage vers la tour et j'ai l'impression qu'elle me regarde, comme si elle savait que je l'observais. L'autre l'enlace et

rit.

Je zoome encore.

C'est Ben.

Et Tori.

Chapitre 33

Je n'arrive pas à croire à ce que je viens de voir, et l'expression d'Aiden reflète la mienne.

Un choc absolu.

Une souffrance terrible.

Florence, Wendy, des dizaines d'étudiants et d'enseignants qui avaient choisi de nous aider : tous morts.

Je regarde mon appareil, au bout de mon bras. Il contient ces séquences d'horreur. Et Ben... Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu être responsable de ce carnage.

Pourtant, je l'ai vu.

Je ne peux nier ce que j'ai vu, même si tout en moi crie que c'est impossible.

Je suis un témoin, et ces images sont tout ce qui reste de ces innocents.

Soudain, je songe à Edie. Ben nous avait suivis, il sait où elle habite.

Cours !

À peine le mot s'est-il formé dans mon esprit que je me retrouve dans l'escalier. J'entends Aiden derrière moi. Ses pas résonnent ; il me crie de faire attention, d'attendre, mais il n'est pas aussi rapide que moi.

L'église est déserte, les vastes cours aussi. Les survivants – s'il y en a ! – doivent se cacher. Sous le soleil éclatant – comment peut-il faire soleil aujourd'hui ? – Aiden ne parvient pas à me rattraper.

Jamais je n'ai couru aussi vite. J'ai l'impression que mes pieds effleurent à peine la surface d'un monde dont je ne veux plus faire partie. Seule compte une petite fille de cinq ans. J'ai peut-être le temps de la sauver. Chaque seconde est vitale.

Si je m'arrête, je ne pourrai plus faire un pas. Je refuse de réfléchir à ce qui s'est passé. Je file, comme possédée, et arrive enfin dans la rue où vit Edie.

La porte de sa maison est ouverte. Je m'y engouffre, haletante, les poumons en feu.

— Edie ! crié-je d'une voix rauque. C'est moi, Kyla ! Edie, où es-tu ?

La lumière est allumée dans la cuisine, et il y a des assiettes à demi

pleines sur la table. Non, non, non...

Je cours d'une pièce à l'autre. Personne. La maison est vide.

Je trouve Murray sur le sol de l'entrée et le ramasse, incrédule.

J'arrive trop tard.

C'est un cauchemar.

Cette journée est irréelle. Je vais me réveiller.

Je lance mon poing dans le mur, de toutes mes forces, et mes phalanges traversent le plâtre. J'ai mal. Je saigne.

Mais je ne me réveille pas. En fait, je ne dors pas non plus.

Je serre l'ours en peluche contre moi et me laisse glisser par terre, où je me replie sur moi-même. Finalement, des sanglots me secouent jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un être déchiqueté et vide.

Des pas – longtemps après, me semble-t-il – me sortent de ma torpeur. Je garde les paupières serrées. Tout mon corps est rigide.

— Je pensais bien te trouver là...

Une partie de mon cerveau réagit. C'est la voix d'Aiden.

Aiden est ici.

Pourquoi ?

Pourquoi est-il venu ?

J'ai déclenché un enfer. C'est ma faute.

Je perçois un mouvement dans l'air, et quelque chose de chaud me caresse les cheveux.

— On t'emmène, dit une autre voix. Viens.

Des bras s'emparent de moi, me soulèvent.

Je ne peux ni bouger ni parler. Mais si j'en étais capable, que pourrais-je dire ?

Je me laisse porter. On m'allonge sur une banquette et je sens quelque chose de chaud m'envelopper.

Des voix, basses ; un moteur qui démarre. Qui ronronne. Et tout devient noir.

Je suis allongée, aussi immobile qu'une statue. Insensible et froide. Les yeux clos. Pendant longtemps, tout autour de moi est silencieux : le silence total de la mort. Pourquoi ne suis-je pas morte, moi aussi ? J'aimerais tant l'être. Les balles m'ont ratée, même quand j'ai essayé de me précipiter devant eux, pour les empêcher de continuer leur sinistre besogne.

J'ai échoué.

Puis des pas. Lointains, qui se rapprochent.

— Elle est sûrement ici quelque part.

C'est Ben. Je reste figée, le visage contre la terre glacée.

Il y a des mouvements, une autre voix.

Puis quelqu'un m'attrape par les cheveux et les tire pour me faire basculer sur le côté.

J'ouvre les yeux.

Tori me sourit, un couteau à la main.

Chapitre 34

— C'est sans doute la réaction... Ah, elle revient à elle. Nous sommes tous en état de choc, à des degrés différents. La totalité des preuves conservées au Collège a disparu ?

— Oui.

Les mots pénètrent dans mon esprit mais leur sens met un moment à me parvenir. Je prends conscience de certains détails. Je ne suis plus dans une voiture... Allongée sur un canapé, alors ? Et ils parlent de preuves... Quelles preuves ?

Soudain, je me souviens. J'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Je gémis et ouvre les yeux.

Aiden s'approche.

— Kyla... tu es réveillée ?

— On dirait..., chuchoté-je en me redressant.

Malgré la lumière ténue, je reconnais le salon de Mac. Skye est couchée près de moi et me regarde en agitant la queue.

Je tends devant moi ma main douloureuse et la contemple comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. Rien de cassé, juste des hématomes et de fines coupures.

— Comment tu t'es fait ça ? me demande Mac.

— J'ai frappé un mur.

Il me tend un verre d'eau et des comprimés.

— Pour la douleur, m'explique-t-il. Tu les as laissés ici après ton intervention au TAIM.

J'en prends deux et secoue le flacon presque vide.

— Je n'en aurai pas assez.

— Assez pour quoi ?

— J'ai trop mal. Ce n'est pas ma main, c'est cette horreur... Dis-moi que j'ai fait un cauchemar.

Mac et Aiden échangent un regard.

Puis Aiden pousse Skye et vient s'asseoir près de moi.

— C'est Ben, murmure-t-il. Il a tout organisé.

Je sens le souffle me manquer.

— Je ne comprends pas. Je ne peux pas le croire... Et pourquoi m'a-t-il laissé cette note ?

— Pour te protéger ?

— Mais de là-haut, je voyais tout... Tu parles d'une protection !

Soudain, une idée me traverse et je panique.

— Attends, Ben est déjà venu ici ! Il risque de vous envoyer les Lorders.

— C'était avant qu'on efface ses souvenirs, répond Aiden. On ne risque rien pour l'instant.

— Pour l'instant, ça ne suffit pas... Il faut filer avant qu'ils nous trouvent.

— De toute façon, on va partir. C'est fini, Kyla.

— Que veux-tu dire ?

Il secoue la tête avant de l'enfouir dans ses mains.

— Le SPD. C'est terminé. Florence et les autres – tous assassinés. Nos preuves sont détruites, le système informatique compromis. Nous sommes vaincus.

Sa voix se brise.

— Alors on aurait fait tout ça pour rien ? protesté-je dans un souffle.

C'est de ma faute. Sans le vouloir, j'ai soutenu Ben...

J'ai envie de vomir.

— Toi et moi, reprend Aiden, on doit être en tête de la liste des personnes recherchées par les Lorders. Tu vas quitter le pays.

— Quoi ?

— Tu passes en Irlande-Unie. C'est arrangé.

— Pas question ! Je reste.

— Écoute-moi, Kyla. Nous allons tenter de repartir de zéro. De reconstruire ce qu'on peut... Mais je n'y arriverai pas si je dois m'inquiéter pour toi. Fais ça pour moi. Quitte le pays.

— Pour fuir le chaos que j'ai créé ? Regarde les choses en face... Tu n'aurais jamais fait venir Ben au College si je n'avais pas été là.

— Justement, c'est moi qui ai pris cette décision ! J'ai laissé mes sentiments obscurcir mon jugement.

— Vous avez tort tous les deux, coupe Mac. Parce qu'en réalité, vous lui avez donné une chance. C'est le but du SPD, non ? Essayer de sauver des âmes des griffes des Lorders. Ben a choisi de servir ses maîtres. Vous n'y pouvez rien.

Aiden pousse un soupir déchirant.

— Il y a eu tellement de morts ! Nous n'aurions jamais imaginé...

— Attends, insisté-je. Pourquoi as-tu dit que tu avais laissé tes sentiments obscurcir ton jugement ?

— C'est évident, non ?

Du coin de l'œil, je vois Mac sortir à reculons et refermer la porte.

Aiden se laisse aller contre le dossier du canapé, les yeux mi-clos. Puis il se tourne vers moi. Il a l'air jeune, perdu... rien à voir avec le garçon si fort, si

sûr de lui, que j'ai toujours connu. S'il perd pied, alors pour moi, le monde s'effondre...

Je lui prends la main.

— Tu ne peux pas abandonner le SPD. Tu es Aiden, le super héros.

— Non. Je suis juste moi. Juste un homme. Et j'ai tout gâché. Absolument tout. Même la cause que je défendais.

— Comment est-ce arrivé ? Comment les Lorders ont-ils pu changer Ben à ce point, et en faire un assassin ?

Aiden effleure ma joue.

— Aucun Lorder n'a contraint Ben, Kyla. Il est seul responsable de ses actes. Rien en lui ne l'a arrêté. Rien de sa nature profonde.

— Je t'assure qu'il n'aurait pas fait de mal à une mouche, autrefois.

En disant cela, pourtant, le doute m'envahit. Les TAG ont tout fait pour me transformer en meurtrière. Seulement, au moment de passer à l'acte, je n'ai pas pu. Même quand ma raison me disait que je commettais un acte juste, que je faisais mon devoir de militante... Quelque chose m'a retenue. Si Ben était comme moi, il n'aurait pas pu déclencher ce massacre.

— Je te répète que c'est de ma faute, soupire Aiden. Si seulement j'avais été honnête envers moi-même !

— Tu ne pouvais quand même pas savoir que Ben...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. J'ai cru que tu serais heureuse si on le ramenait au Collège. Et que de te voir heureuse suffirait à mon bonheur. Mais je me suis trompé. Vous voir ensemble m'a rendu profondément malheureux.

Je le dévisage, interdite. Ses paroles, ainsi que mille détails du passé, me reviennent en mémoire, s'assemblent, prennent forme... Je commence à comprendre et, en même temps, je voudrais ne pas comprendre.

— J'avais des doutes sur Ben, reprend-il. Et j'ai choisi de les chasser. Je pensais que mes sentiments pour toi me rendaient soupçonneux. Je me suis disputé avec Florence à ce propos. Elle, elle avait vu clairement qui était Ben.

Je m'entête.

— Quoi que tu dises, ce n'est pas le Ben que j'ai connu. Je t'assure, c'est l'œuvre des Lorders.

— Tu penses vraiment que tu l'as connu, Kyla ? Comment peut-on aimer quelqu'un sans rien savoir de cette personne ? De ses actions, de ses choix, de ses aspirations...

Je me tais quelques instants, laissant ses paroles résonner en moi. Faire sens.

— En fait, selon toi, toute personne Effacée, donc qui n'a pas de passé connu, ne peut ni aimer ni être aimée ? J'ai été Effacée, Aiden !

— Alors dis-moi pourquoi je t'aime ?

Chapitre 35

Je me réveille très tôt le lendemain matin, dans la maison silencieuse. Hier soir, les cachets m'ont fait sombrer sur le canapé. Je ne me suis même pas sentie partir...

L'esprit encore endormi, je songe à la déclaration d'Aiden. Comment dois-je le prendre ? Manifestement, il n'était pas dans son état normal. Avec ce qui est arrivé, ses propos ont probablement dépassé ses pensées.

En vérité, je ne sais pas ce qui m'inquiète le plus. Qu'il songe à abandonner le SPD, qu'il m'envoie à l'étranger ou qu'il soit amoureux de moi... Tout me semble irréel, désormais. Après la trahison de Ben et ses conséquences, comment conserver des certitudes ? Et il y a pire. Si Aiden n'a plus de convictions, je me sens perdue. Je n'ai plus aucun repère.

Je me lève, contourne Skye, lovée au pied du canapé, et erre quelques instants dans la cuisine. Là, je retiens mon souffle à la vue de la sculpture en métal que la mère de Ben avait créée pour moi. Elle est toujours campée sur le réfrigérateur.

Je la soulève, effleure les ailes, le bec, les griffes et tire vers moi le petit bout de papier caché sous le métal : l'adieu de Ben. Ce sont les mêmes mots qu'il a écrits sur sa note d'All Souls College, pour me pousser à me réfugier dans le clocher.

« Je t'aime. Ben »

Si les Lorders en ont fait un tueur sans cœur, pourquoi ne m'a-t-il pas fait exécuter avec les autres ? J'aurais probablement moins souffert. Peut-être qu'au fond de lui, en dépit de sa cruauté, il m'aime encore un peu. Juste assez pour m'épargner.

Je ne sais si cette idée me soulage ou me répugne...

Mais s'il tenait à moi, pourquoi m'envoyer dans le seul endroit d'Oxford d'où je pouvais tout voir ? Pourquoi m'imposer un tel spectacle ?

Et Tori... Que faisait-elle là ? C'est une Lorder, à présent, comme Ben. Pourtant, la dernière fois que je l'ai vue, elle était leur prisonnière. Ils la malmenaient, elle hurlait, me menaçait. A-t-elle subi le même traitement que Ben ?

Hier, il y avait quelque chose de vindicatif dans sa façon de rire, dans son

attitude. Comme si elle savait que je la regardais. Comme si elle *se souvenait* de moi.

À moins que je ne l'aie imaginé. Même avec le zoom de mon appareil, ai-je pu vraiment saisir son expression ?

Tant de questions me tourmentent. Ai-je laissé passer des indices laissant présager le projet de Ben ? Aurais-je pu l'empêcher d'agir ?

Je regagne le salon et saisis mon appareil posé sur la table. Je voudrais regarder les images mais je ne sais pas si j'en suis capable. Mes mains tremblent. Mon souffle s'accélère. Finalement, je l'allume et trouve le petit bout d'essai que j'ai tourné sur Ben le jour où j'ai testé la fonction vidéo.

Son visage souriant apparaît sur l'écran. Je repasse la séquence plusieurs fois, à la recherche d'un indice, du moindre signe de ce qui allait se passer. En vain. C'est le même Ben que dans mes souvenirs. Juste un peu plus blagueur, peut-être. Plus audacieux. Je mets l'image en pause et scrute ses yeux.

La douleur menace de m'aveugler, de me plonger dans le néant.

J'éteins l'appareil et me concentre sur ma respiration pour me calmer. Je contemple la pièce familière, cherchant quelque chose, n'importe quoi sur lequel fixer mon attention. Mon regard se pose sur le nounours couché sur une étagère.

— C'est vraiment fini, Murray ? chuchoté-je en le prenant contre moi. Nous avons tant d'espoir... Nous étions certains que nos vidéos, nos enregistrements allaient tout changer... Où est Edie, maintenant ? Finira-t-elle Effacée dans un orphelinat ? Ou pire...

Les images de la fillette sont toujours dans mon appareil. Je le reprends et fouille la liste des dossiers. Trois vidéos ; trois témoignages. Il y a aussi les enfants de l'orphelinat, le massacre d'Oxford... Est-ce que cela suffirait ?

Les yeux ronds de Murray semblent me dire quelque chose... à moins que ce ne soit l'effet des médicaments. Mais l'idée a germé en moi... On peut encore essayer de diffuser ces documents, avant que tout soit perdu à jamais.

Au moment où je vais éteindre mon appareil, je remarque un document marqué « SC » parmi les dossiers. Je l'ouvre, appuie sur « Play » et Stella apparaît. Bien sûr ! SC sont les initiales de Stella Connor. Je m'assieds et visionne son message.

Lorsqu'il se termine, j'ai la chair de poule.

— C'était là durant tout ce temps ? demandé-je à Murray, incrédule.

Une fois remise de ma stupeur, je fonce à l'arrière de la maison, Skye sur mes talons, et frappe aux portes des chambres.

— Mac ! Aiden ! Réveillez-vous ! Rejoignez-moi dans la cuisine.

Skye se met de la partie en aboyant, si bien que Mac et Aiden surgissent enfin, à moitié endormis, et très inquiets.

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionne Aiden.

— Je ne pars pas en Irlande-Unie.

Il commence à protester, mais je l'arrête d'un geste.

— Taisez-vous et écoutez-moi. Mais d'abord, j'ai une question. Quel est

le problème avec le système informatique du SPD ? Peut-on quand même transmettre sur les ondes ?

— Nous étions pratiquement prêts à le faire via un réseau irlandais. Des contacts de Doc pensent qu'ils peuvent pirater le satellite de communication des Lords pour diffuser nos témoignages aux niveaux national et international.

— Mais diffuser quoi ? lance Aiden d'un ton septique. La plus grande partie de nos données a été volée ou détruite.

Je lève mon appareil photo.

— Vous oubliez que j'ai gardé des témoignages d'Edie et de trois autres. J'ai aussi les photos des enfants Effacés à l'orphelinat, le film du massacre d'hier et...

— Ça ne suffira pas, interrompt Aiden. Il faut prouver que ces images ne sont pas truquées. C'est une règle du SPD.

— Si on ne divulgue pas leurs témoignages, ces gens seront morts pour rien.

Le silence règne un long moment.

— Il faut au moins essayer, reconnaît enfin Mac.

Aiden nous dévisage, et il me semble voir quelque chose changer dans ses yeux. Puis il secoue la tête.

— Je n'ai jamais été aussi précautionneux que Florence, mais une poignée de témoins ne suffira pas à convaincre les puissances étrangères d'intervenir...

— J'ai autre chose. Regardez.

J'actionne mon appareil, projetant le visage de Stella sur le mur. Elle sourit nerveusement.

— Euh, bonjour. Je m'appelle Stella Connor. Ma fille Lucy – oui Lucy, je t'appelle par ce nom, pour moi tu seras toujours ma fille chérie, ajoute-t-elle avec un vrai sourire –, Lucy, il y a peu, a insisté pour que je témoigne d'une chose que je n'avais jamais dite à personne. Mais j'ai refusé...

Elle soupire.

— Je suis lâche. Je l'ai toujours été, et je viens seulement de mesurer à quel point. Mais ma petite Lucy doit encore me quitter, et je ne suis pas seule à souffrir. J'ai compris la gravité de la situation en manipulant son appareil photo. Eh oui, Lucy, tu avais bien créé un mot de passe pour protéger les photos de l'orphelinat, afin que je ne les voie pas. Seulement, c'est moi qui ai programmé ton appareil et j'ai tous les codes. Alors j'ai regardé... J'ai vu ces très jeunes enfants Effacés.

Elle frissonne et se redresse.

— La situation du pays est intolérable, murmure-t-elle, et j'ai décidé de raconter ce que je sais. Ma mère s'appelle Astrid Connor. Elle dirige l'Inspection de la FPJ pour toute l'Angleterre, et a gravi lentement et sûrement tous les échelons du pouvoir des Lords. Il y a des années, je l'ai entendue parler à un subalterne de l'assassinat du commandant en chef de la

Coalition Centrale, Armstrong, et de son épouse, Linea. Mais c'était quelques jours *avant* leur mort... J'étais une enfant, je n'ai pas vraiment compris la portée de ces paroles. À l'époque, lorsque j'ai interrogé ma mère à ce propos, elle a dit avoir appris la nouvelle avant les médias, ce que j'ai cru. Mais des années plus tard, j'ai compris qu'elle m'avait menti. Quand je lui ai demandé des explications, elle n'a même pas nié... Elle s'est même vantée qu'une faction de Lorders, partisans d'une politique dure, avait délibérément organisé une fuite d'informations auprès des TAG. Une faction qu'elle dirigeait, naturellement... Ainsi, les TAG ont pu planifier ces assassinats. Notre famille était amie avec les Armstrong, et Linea avait confié à ma mère que son mari allait dénoncer les excès des Lorders, qu'il venait de découvrir – notamment dans l'exécution des peines. Ces révélations auraient suffi à faire tomber le gouvernement.

« Pour m'empêcher de parler à la presse, ma mère m'a retenue prisonnière. J'étais enceinte à l'époque, et mon enfant est mort quelques jours après sa naissance. Des mois plus tard, ma mère m'a donné Lucy, le plus beau des bébés. J'ignore où elle l'a prise. Une fois qu'elle a été certaine de mes sentiments pour ce nouveau-né, ma mère m'a laissée partir. À une condition : si je disais quoi que ce soit, elle reprendrait Lucy... Je t'aime tellement, ma chérie... Je suis désolée de ne pas t'avoir confié la vérité plus tôt.

Sa main s'avance vers l'appareil photo et tout s'éteint.

Je lutte pour ne pas m'effondrer. Stella a dû enregistrer cette séquence pendant que j'étais dans le hangar à bateaux. Elle a envoyé Ellie me le rendre avec un message codé, lorsqu'elle a – je ne sais comment – découvert qu'Astrid allait arriver.

Elle a enfin trouvé le courage de braver sa mère. J'espère seulement que ce sera utile.

Je cligne les paupières pour chasser mes larmes.

— Eh bien ? Ça suffira ?

Aiden et Mac se regardent, abasourdis. Puis un sourire se dessine sur le visage de Mac.

— On les tient, ces salauds ! s'exclame-t-il en tendant la main pour frapper dans celle d'Aiden.

Ce dernier hésite un instant, puis accepte la main tendue. Il a enfin retrouvé son expression déterminée.

— Oui. On peut le faire...

Il m'attire vers lui, me serre puis s'écarte brusquement.

— Mais il faut quand même que tu partes d'abord.

— Pas question. Je suis le seul témoin qui te reste. Je n'irai nulle part.

Je soutiens le regard d'Aiden, et nous nous affrontons en silence.

— Si on arrêtait ce concours de regards pour prendre le petit déjeuner ? suggère Mac en allant remplir la bouilloire. Kyla, tu pourras m'enregistrer ? Je voudrais raconter ce qui est arrivé à Robert après l'explosion du bus.

Aiden se lève.

— Il reste un témoin qui pourrait être d'une grande aide, déclare-t-il.

Il continue à me regarder mais il a pris un air contrit.

— Qui ?

— La fille d'Armstrong. Sandra Davis.

— Ma mère ? Non ! Sûrement pas !

Je suis horrifiée.

— Savoir maman et Amy en sécurité, c'est ce qui me donne la force de continuer. Ne me prends pas ça, Aiden !

— Kyla, elle est très célèbre et les gens la croiront. Si Sandra voit ce film et confirme l'information, cela aura une portée énorme. Voilà la solution !

Mac glisse un bras autour de mes épaules.

— Il a raison, tu sais. Il faut risquer le tout pour le tout.

Je repousse son bras et regarde le canapé. Murray me regarde d'un air de reproche, comme si je devais approuver Mac. Et puis quoi, encore ? Skye va me faire la morale, peut-être ?

Transmission de pensées : la chienne saute près de moi et pose sa tête sur mes genoux, me fixant d'un air implorant. Alors je craque :

— D'accord. On peut lui demander. Mais sans insister.

Elle refusera, de toute façon. Je sais qu'elle ne prendra aucun risque pour Amy.

— Et comment allons-nous entrer en contact avec elle ? poursuis-je.

À cet instant, la porte d'entrée s'ouvre en grand.

— Salut ! crie une voix familière.

Jazz ? Il ne manquait plus que lui !

Je me tourne et contemple le petit ami de ma sœur. Mais lui se change en statue de sel...

Chapitre 36

— Pourquoi tu ne m’as pas dit qu’elle était en vie ? Bon sang, Mac, je ne te le pardonnerai jamais !

Jazz lance des regards furieux à son cousin, tandis que je tente de me dégager de son étreinte. Dès qu’il m’a reconnue, il a poussé des hauts cris et m’a serrée contre lui.

— Jazz, tu m’étouffes !

— Tu es sûre que tu vas bien ?

— Parfaitement bien.

À l’extérieur, devrais-je préciser. À l’intérieur, je suis en miettes.

Jazz s’écarte enfin et me tient à bout de bras pour me dévisager.

— Dire qu’Amy a tant de chagrin... Je vais l’appeler.

— Non, il vaut mieux pas, coupe Aiden. Pas tout de suite.

— Ah, non, mon vieux ! proteste Jazz. Je ne peux pas garder un tel secret !

— Il a raison, renchéris-je. Ça ne va pas tarder à se savoir. Qu’est-ce que ça change s’il la prévient ? Elle ne dira rien.

Pas après sa dernière gaffe... En toute innocence, ma sœur avait parlé des dessins que je faisais pour les TAG, et, peu de temps après, les Lorders étaient venus pour exercer un chantage et me transformer en agent double.

— Et Sandra ? me demande Jazz.

— Elle est déjà au courant.

— Quoi ? Mais elle n’a rien dit ! Elle n’a pas même suggéré un instant que tu puisses être vivante...

— Elle voulait protéger Amy, dis-je en même temps que Mac, ce qui nous fait rire.

Je sais donc encore rire ?

— Je suis contente de te voir, Jazz, lui dis-je. Mais maintenant, tu me lâches tout à fait ?

C’était sans doute trop demander, car il me tient toujours par les épaules, et j’avoue que c’est réconfortant. Le petit ami de ma sœur a toujours été un grand frère pour moi.

— Il faudrait arranger un rendez-vous entre Kyla et sa mère, déclare

Aiden en se tournant vers Jazz. Et je t'en prie, ne dis rien à Amy pour l'instant, c'est très important. C'est juste une question d'heures.

— Bon..., soupire Jazz, vaincu. D'accord. Dans ce cas, donne-moi un message pour Mrs Davis. Et à propos de message... j'ai un colis à livrer.

Il sort une petite boîte de sa poche et la tend à Mac, qui l'examine.

— Signé Doc. Merci, vieux !

Soudain, je comprends.

— Jazz..., m'écrié-je. Alors toi aussi, tu fais partie du réseau ?

Mon « grand frère » avait donc un « grand » secret ?

— Eh oui, j'ai toujours été leur messager, me répond-il. Mais ces derniers temps, avec le système informatique bloqué, j'ai eu beaucoup plus de boulot ! Hé, Kyla, ne m'en veux pas. C'était mieux pour toi de ne pas savoir.

Je lui donne une petite tape sur le bras. Dire que tout cela se passait sous mes yeux, sous mon nez, et que je ne me doutais de rien...

Mac ouvre la petite boîte.

— Génial, murmure-t-il en montrant sa main ouverte.

C'est un talkie-walkie miniature qui se met aussitôt à vibrer, ce qui nous fait tous sursauter.

— À mon avis, c'est pour toi, Aiden, déclare Mac en lui tendant l'appareil.

Aiden acquiesce, disparaît au bout du couloir et ferme la porte derrière lui.

Mac et moi échangeons un regard.

— Doc sait déjà ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? murmuré-je.

— Le contraire m'étonnerait. Il veut probablement un compte-rendu direct.

— De quoi parlez-vous ? fait Jazz.

— Tu le sauras bien assez tôt, crois-moi, murmuré-je d'un ton amer.

Pendant que Mac et lui conviennent d'un plan pour faire venir maman, je vais préparer des tartines grillées dans la cuisine.

Doc va-t-il être d'accord avec moi ? S'il refuse, nous ne pourrons rien faire. J'en ai froid dans le dos. Alors, oubliant soudain mes tartines, je vais frapper à la pièce du fond et entre sans attendre de réponse.

Aiden, toujours en communication avec Doc, me fait signe de me taire.

— On aurait combien de temps ? demande-t-il. Ah... Je vois...

— Passe-le-moi ! ordonné-je.

Aiden fait mine de s'arracher les cheveux.

— Bon... Je te la passe, alors.

Il me tend l'appareil.

— Allô ?

— Bonjour, Kyla. Aiden me disait que...

— Doc, écoutez-moi. Il faut transmettre ces documents le plus vite possible. On ne peut pas attendre un autre massacre.

— Attendez, attendez, je suis d'accord avec vous.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai. Kyla, mon chou, il paraît que vous avez vécu des horreurs. Je suis désolé...

Je ne réponds pas. Que pourrais-je dire ?

— Aiden veut que je vous fasse sortir du pays, reprend-il.

Je pivote vers mon compagnon.

— Je refuse. Je n'irai nulle part.

— Bravo. Nous avons besoin de vous pour notre petite production cinématographique. Aiden m'a parlé des documents dont vous disposez. Et de la possibilité d'impliquer Sandra Davis. Il faut absolument qu'elle accepte. Je compte sur vous pour la convaincre.

Maintenant, je fusille Aiden du regard. Il n'a pas tenu compte de mes objections !

— Et si elle refuse ?

— Dans tous les cas de figure, il faut se tenir prêts à diffuser ces informations demain. Nous n'aurons pas d'autre opportunité avant des mois. Je ne vous cache pas que c'est délicat. Pour ne pas être détectés, il faut lancer le film à un moment hyper précis. On peut faire passer notre intrusion pour une activité solaire si elle coïncide avec un orage magnétique. Or la météo prévoit une tempête. Les communications terrestres des Lorders devraient être interrompues demain dans la soirée.

Je consulte Aiden du regard. Il est au courant... Aurons-nous le temps de boucler le montage en vingt-quatre heures ?

— Vous pouvez convaincre Sandra avant demain ? insiste Doc.

J'hésite, puis repense à All Souls College. Attendre pourrait encore coûter des vies.

— Je ferai de mon mieux.

— Génial. J'apprécie.

— Doc, j'ai une question...

— Oui ?

— Vous êtes au courant de ce que m'a dit le Dr Lysander ? Quelqu'un de haut placé contrôlait mon dossier à l'hôpital.

— Oui, je sais.

— Avez-vous appris autre chose sur mon compte ? Sur mon ADN ?

Il y a un petit silence, à peine perceptible.

— J'y travaille, mon chou.

Chapitre 37

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demande Aiden.

Je tourne en rond comme un fauve en cage, et consulte ma montre toutes les dix secondes.

— Elle est en retard !

Il consulte l'horloge murale.

— De vingt secondes. Cesse de t'inquiéter.

— J'ai tellement peur pour elle... On dirait qu'il arrive malheur à toutes les personnes proches de moi.

— Mais non, voyons... Tu veux la protéger, et tu as peur pour elle, c'est tout.

Il ne dit rien d'autre, mais je sais ce qu'il pense. Lui aussi a voulu me protéger, et j'ai refusé.

— Aiden, je ne peux pas quitter le pays. Il faut que je reste pour changer cette société.

— Je sais, soupire-t-il en me prenant la main. C'est conforme à ton caractère et je ne t'en veux pas. Mais je devais tenter de te faire changer d'avis.

La porte s'ouvre.

— Maman ! m'écrié-je en courant vers elle.

Elle m'enveloppe dans ses bras et me serre fort, puis aperçoit Aiden.

— Qui est-ce ? me demande-t-elle en s'écartant.

— Ravi de vous rencontrer, madame. Je m'appelle Aiden.

Elle se tourne vers moi avec une expression de reproche.

— Pourquoi es-tu revenue ? C'est trop dangereux.

— C'est ce que je lui répète, mais elle refuse de partir, renchérit Aiden.

Ils échangent un regard entendu.

— Elle est tellement têtue ! murmure maman avec tendresse. Bon, que puis-je pour vous ?

— On a besoin de ton aide, expliqué-je.

Elle s'assied et Aiden lui explique le projet du SPD.

— Vous allez vraiment diffuser ça dans le monde entier ? s'étonne-t-elle, avec un éclair d'enthousiasme dans le regard. Ça pourrait marcher. Mais je ne

vois pas comment vous aider...

— Je vais te montrer quelque chose, soupiré-je. Tu connais Astrid et Stella Connor, n'est-ce pas ?

— Oui, répond-elle en fronçant les sourcils. Astrid est allée à l'école avec ma mère ; elles étaient amies. Et Stella est sa fille. Nous nous fréquentions quand nous étions petites, mais nous nous sommes perdues de vue depuis des années. Que viennent-elles faire dans cette histoire ?

— Stella m'a adoptée tout bébé, mais nous avons été séparées ensuite. J'ai été kidnappée à l'âge de dix ans. C'est elle que je suis allée voir.

— Quoi ? Tu es la fille de Stella ?

Maman écarquille les yeux de surprise.

— Je n'arrive pas à le croire... Et comment... pourquoi...

J'attends un peu qu'elle se calme avant de reprendre :

— Je pense que tout est lié à Astrid Connor. Tu vas comprendre. Récemment, Stella a enregistré une vidéo dans mon appareil photo. Je vais te la montrer. Pardon de t'imposer cela, mais c'est important.

J'oriente l'objectif vers le mur et presse sur « Play ». Maman regarde l'écran sans ciller, en me serrant la main. Lorsque c'est fini, elle reste silencieuse de longues secondes.

— Si seulement j'avais su ce que mes parents avaient prévu de faire ! explique-t-elle en soupirant. Je n'ai jamais compris pourquoi mon père avait fondé le gouvernement des Lorders, avec tout ce que cela a engendré comme excès. Je pensais qu'il ignorait ce que vivaient les gens... Or non seulement il le savait mais il voulait y mettre un terme. Merci de me l'avoir dit.

Aiden intervient :

— Mrs Davis, nous avons besoin de vous pour présenter la vidéo de Stella dans notre reportage. Les gens vous connaissent, ils vous croiront. Nous avons aussi un témoin qui a vu votre fils Robert juste après l'explosion du bus. Il était vivant. Vous pourriez aussi parler de sa disparition.

Maman hoche la tête.

— J'ai appris qu'il avait survécu, en effet. Mais il a disparu. J'ai toujours pensé qu'il avait été Effacé. Si mes parents avaient pu dénoncer les Lorders, peut-être mon fils serait-il encore près de moi.

Elle se redresse et nous regarde droit dans les yeux.

— Je veux vous aider, en leur nom. Cependant, je ne suis pas seule concernée. Je dois aussi protéger Amy. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Je suis désolé, dit Aiden, mais le temps est la seule chose qui nous manque.

— Quand voudriez-vous me filmer ?

— Demain après-midi, au plus tard. Pour des raisons techniques, il faut que la diffusion ait lieu demain soir. Jazz passera vous chercher, si vous acceptez.

Ils parlent encore des détails, et je ne lâche pas la main de maman. J'imagine à quel point elle doit être choquée de savoir que ses parents ont été

trahis par des proches.

— Il faut que j'y aille, murmure-t-elle en me serrant fort contre elle. Prenez soin d'elle, Aiden.

Nous restons silencieux, plongé chacun dans nos pensées.

— À ton avis, que va-t-elle faire ? me demande Aiden.

Lorsqu'elle avait eu la possibilité de parler à la nation de ses doutes sur la disparition de son fils, maman avait choisi de se taire. Aujourd'hui, de peur de nous mettre, Amy et moi, en danger, se tairait-elle encore ? Mesure-t-elle l'enjeu d'un tel silence ?

— Je n'en sais rien, murmuré-je, impuissante. Et je ne voudrais pas l'influencer.

Une partie de moi désire qu'elle vienne témoigner, l'autre qu'elle demeure dans l'ombre. À l'abri.

Ce soir, Aiden travaille sur l'ordinateur et Mac est parti avec Jazz. Ils veulent faire un montage des vidéos et des photos de mon appareil. Doc m'a demandé une introduction, pour donner un fil conducteur à l'ensemble, et je réfléchis à ce que je vais dire. Pas question de chercher mes mots devant la caméra.

Comment parler du carnage d'All Souls College ? Comment parler de Ben, de ce qu'il a été, de ce qu'il est devenu ? Ou même rendre compte du chaos qu'a été ma vie, entre TAG et Lorders, et des conséquences funestes de chacune de mes expériences ?

Je fais les cent pas dans le salon et Skye se glisse si souvent entre mes jambes que je manque de trébucher à plusieurs reprises. Cela m'arrache un juron, juste à l'instant où Aiden pousse la porte.

— Ça va, Kyla ?

— Oui, oui... J'ai le trac, c'est tout.

Cependant, je n'ai pas le courage d'affronter son regard, et je fixe mes pieds.

— Ça se passera bien.

— Jusqu'ici, rien n'a marché..., protesté-je en tremblant.

Je ne sais pas ce qui me fait trembler ainsi. Le contrecoup ? La peur ? Le chagrin ?

Soudain, il s'avance vers moi et je me retrouve dans ses bras.

Il m'enlace avec tendresse, comme une sœur ou comme une enfant, et j'enfouis la tête dans le creux de son épaule. C'est tellement différent de ce que je ressentais avec Ben...

Il me caresse les cheveux, mais son geste tendre ne suffit pas à m'apaiser. Rien ne pourra jamais me consoler du vide que je ressens... Je le serre plus fort, encore plus fort... Son cœur bat vite. Je lève la tête et effleure ses lèvres.

Je me sens morte, vide, glacée, et Aiden est chaleur, plénitude, vie...

Il m'embrasse, puis, tout doucement, se dégage et secoue la tête.

— Pas comme ça, murmure-t-il. Tu es trop bouleversée.

Comme je me mets à pleurer, il m'entraîne vers le canapé et m'enveloppe dans une couverture.

— Ne t'en va pas, supplié-je.

— Je ne vais nulle part. Pas tant que tu me voudras près de toi.

Pourtant, il se relève et sort.

— Je reviens dans une seconde, précise-t-il sur le pas de la porte.

Un instant plus tard, il entre avec une guitare dans les bras.

— Je ne joue pas très souvent, mais ça me fait toujours du bien. Ferme les yeux, Kyla. Demain sera une journée difficile, mais on fera ce qu'on a à faire. Et je serai près de toi.

Il joue.

Il joue bien.

Je reconnais quelques chansons. Et je ne sais pas à quel moment, mes paupières se ferment et je sombre dans un sommeil sans rêves.

Chapitre 38

Comme prévu, le temps se gâte. Le vent glacé fouette les branches des arbres et fait tourbillonner les feuilles mortes.

Réveillée tard, j'ai lancé à la cantonade que j'avais besoin de courir, puis j'ai filé. Je craignais que les deux garçons ne me retiennent ou insistent pour m'accompagner mais ils n'ont rien dit. Ouf. Après hier soir, je n'ose plus regarder Aiden dans les yeux.

Je remonte le sentier le long du canal, le plus vite possible pour chasser mes pensées. Mais cela ne fonctionne pas, je me sens hantée. Alors je redouble d'efforts. De toute façon, je me rapproche de mon but. Car en réalité, j'avais une autre raison pour sortir. Une raison impérieuse.

Je ne suis plus très loin, maintenant... Je me souviens d'un tournant particulier, avec un arbre à proximité, facile à escalader. Le sous-bois s'éclaircit. Aurais-je dépassé ce que je cherche ?

Je ralentis et reviens sur mes pas. Soudain, je reconnais le chêne en question. Quand je grimpe dedans, le vent semble vouloir me jeter au sol. Je plisse les yeux pour me protéger des poussières. Jusqu'où dois-je monter ? Suis-je allée trop haut ? Je regarde en arrière. Depuis le temps, l'objet a peut-être disparu, volé par une pie ou un écureuil que l'éclat du métal aurait attiré. À moins que la branche où je l'avais dissimulé ne soit tombée lors d'une tempête.

À moins que je ne me sois trompée d'arbre ?

Maintenant que je ne cours plus, je suis gelée. Je tâtonne autour de moi, les doigts gourds, et j'ai du mal à garder l'équilibre car je ne sens plus mes pieds.

Je suis sur le point d'abandonner quand ma main heurte un objet métallique et froid. Je me contorsionne pour l'arracher à la branche où il est croché. Victoire ! C'est bien l'alliance d'Emily. Je la serre quelques secondes dans ma main, savourant ma joie, puis redescends de mon perchoir.

Une fois à terre, je scrute l'anneau pour lire l'inscription gravée à l'intérieur : *Emily & David pour toujours*. Je l'ai ôté de la main inerte de la jeune femme, victime comme tant d'autres, avec son amoureux, des Lorders et de l'Effacement. Lorsqu'elle était tombée enceinte, sa famille adoptive

l'avait rendue aux Lorders pour rupture de contrat. David avait subi le même sort. En réalité, leur seul crime avait été de s'aimer.

Ils l'avaient payé de leurs vies.

Leur souvenir m'est indispensable. Avec la bague d'Emily, je me sens accompagnée. Les deux amants donnent une raison fondamentale à ce que je vais faire aujourd'hui. D'ailleurs, au moment de glisser l'anneau dans ma poche, je me ravise et le passe à mon doigt. Puis je m'élance sur le sentier pour regagner la maison de Mac, à plusieurs kilomètres de là.

Après ma douche, je me rends dans la cuisine où Mac est en train de préparer des sandwiches.

— Ça va ? demande-t-il. Oh, quelle question idiote ! Je ferais mieux de te demander si je peux faire quelque chose pour toi...

— Non, merci, dis-je en souriant.

— Ah, enfin, un sourire ! Assieds-toi et mange. On va devoir y aller. Aiden ! Le déjeuner est prêt !

Aiden entre, me serre l'épaule et s'assied en face de moi. Sous son regard franc et affectueux, je sens ma tension se résorber d'un coup. Au moins, rien n'est gâché entre nous.

— Bienvenue dans notre studio de tournage, mesdames et messieurs ! lance Mac en ouvrant la porte d'une grange délabrée, à l'arrière d'une ferme abandonnée.

Nous sommes à plusieurs kilomètres de chez lui, au beau milieu de nulle part. Et rien, de l'extérieur, ne laisse présager de l'utilisation de la bâtisse. Je suis tellement étonnée que je pousse un petit cri en y pénétrant. On se croirait dans la caverne d'Ali Baba, version geek... Il y a des machines partout !

— À l'évidence, tout cela n'a pas été installé hier, remarqué-je.

— En effet, répond Mac. C'est un des centres techniques du SPD, et il existe depuis longtemps. Nous disposons du matériel de transmission nécessaire pour nous relier par satellite au relais de Doc. Hier soir, nous avons fait un peu de ménage pour les enregistrements à venir.

Nous contournons une étagère bourrée d'équipements. Derrière, un espace a été aménagé autour d'un tabouret. Une caméra est disposée sur un socle, avec des projecteurs.

— C'est un peu plus high-tech que mon petit appareil, constaté-je en tapotant l'objet familier dans ma poche.

Mac me l'a rendu ce matin après avoir copié les fichiers.

— Mais tout aussi facile, réplique-t-il. Je vais te montrer, et après tu me filmeras.

Il s'est déjà lancé dans une longue explication quand on frappe à la porte.

— C'est Jazz ! annonce une voix masculine.

On l'entend parler à quelqu'un dehors. Maman ?

Je me précipite vers l'entrée. C'est bien elle, et Amy l'accompagne !

Ma sœur se jette dans mes bras.

— Oh, espèce de folle ! gémit-elle. Ce que je suis contente ! Ne me refais plus jamais ça !

— Tu t'es coupé les cheveux, murmuré-je devant sa coiffure à la garçonne.

Elle dont j'enviais la somptueuse chevelure bouclée ! Ma remarque la fait sourire.

— Hé, dis donc, je ne pouvais pas te demander conseil ! Et toi aussi, on dirait que tu as changé de style...

Maman, restée en arrière, s'avance pour me prendre dans ses bras. Elle est radieuse.

— Quel bonheur de vous voir à nouveau ensemble... Tu sais, Kyla, j'ai compris que je ne pouvais pas prendre de décision sans en parler à Amy. Elle veut que je m'exprime mais j'hésite encore.

Tous les regards sont braqués sur moi.

Non... Ne m'imposez pas ça ! Je ne veux pas être celle qui décide...

Je choisis la franchise absolue :

— Écoutez, je serai claire. Si ça se passe mal, vous risquez tous la mort.

— Toi aussi, remarque maman.

Je n'ose pas le dire à haute voix, mais peu m'importe de vivre ou de mourir, en ce moment.

— C'est différent, pour moi. Ils me recherchent.

Amy intervient :

— Il faut agir selon sa conscience.

Je contemple ma mère et ma sœur, debout l'une près de l'autre. Amy a été Effacée, et assignée comme moi à de nouveaux parents. Nous sommes des étrangères l'une pour l'autre, et pourtant nous formons une famille, grâce à maman.

— Si nous agissons, dis-je, ce n'est pas seulement pour nous. C'est pour les familles de ce pays, mères, pères et enfants. Pour maintenant et pour l'avenir.

Maman hoche lentement la tête.

— D'accord. Tu m'as convaincue. On y va ?

Nous commençons par Mac. Il raconte la sortie organisée par son lycée et l'explosion qui a tué la plupart des passagers de leur car : des adolescents de quinze ou seize ans. Légèrement blessé, il a vu son ami Robert Armstrong sortir du bus sain et sauf. Sa petite amie était morte, et il hurlait, mais physiquement il n'avait rien. Pourtant son nom est apparu sur la liste des victimes.

Ensuite, vient le tour de maman. Elle évoque son fils Robert, les rumeurs qui le disent vivant depuis des années. Vivant mais Effacé. Jamais, dit-elle, elle n'a réussi à retrouver sa trace.

Elle s'interrompt et plonge son regard dans le mien, au-delà de la caméra.

— Mais ce n'est pas la seule tragédie de ma vie. Vous savez qui je suis :

Sandra Armstrong-Davis. Mon père, William Adam Armstrong, commandant en chef de la Coalition Centrale, et ma mère, Linea Armstrong, ont été assassinés par les TAG lorsque j'avais quinze ans. L'histoire ne s'arrête pas là. Mes parents se préparaient à révéler les atrocités commises par les Lorders. Mon père avait décidé de démissionner et de dissoudre le gouvernement. Or ma mère s'était confiée à ce propos à une de ses amies d'enfance, Astrid Connor, qui a délibérément donné cette information aux TAG. Je laisse maintenant la parole à Stella Connor, une amie d'enfance et la fille de la dirigeante Lorder à l'origine de ce complot.

Elle s'arrête.

— Ça allait ? interroge-t-elle.

Mac, revenu derrière la caméra, lève le pouce.

— Parfait ! Merci.

Je prends une profonde inspiration.

— C'est à moi ?

— Si tu préfères, lance Aiden, je peux parler d'All Souls College. J'y étais aussi.

— Non, merci. Je dois m'en charger.

— Tu es sûre ?

— Oui, et j'ai d'autres déclarations à faire. Maman et Amy, je voudrais que vous restiez. Je ne veux plus qu'il y ait de secrets entre nous.

Je m'installe sur le tabouret et ma sœur lisse mes cheveux.

— Voyons, ce n'est pas un clip de mode ! protesté-je.

Elle me tire la langue et regagne l'ombre.

— Quand tu veux ! lance Mac.

Je fixe la caméra et m'imagine parlant uniquement au nounours d'Edie qui me regarde derrière l'objectif.

Tout se passe entre lui et moi.

— Bonjour. J'aimerais vous dire qui je suis, mais en fait, je l'ignore. Avant ma naissance, une femme était retenue prisonnière. Elle s'appelle Stella Connor, et vous allez l'entendre bientôt. Elle avait découvert que sa mère, Astrid Connor, chef de l'Inspection de la FPJ, avait manigancé l'assassinat du commandant en chef de la Coalition Centrale et de son épouse. Stella en savait trop, et sa mère l'avait enfermée pour l'empêcher de parler. Or elle était enceinte, à l'époque, et son bébé est mort.

« Quelques mois plus tard, Astrid a donné un autre bébé à Stella. Ce bébé, c'était moi. J'ai servi d'otage, en quelque sorte. Elle a menacé sa fille de me reprendre si Stella faisait la moindre révélation sur cet assassinat. Stella et son mari Danny m'ont élevée avec amour.

« Lorsque j'ai eu dix ans, j'ai été kidnappée par les TAG. J'ai alors été soumise à un véritable conditionnement pour fracturer ma personnalité, et j'ai suivi l'entraînement imposé par un terroriste du nom de Nico. Quand j'ai eu quinze ans, il a délibérément organisé ma capture par les Lorders afin que je sois Effacée. Vous allez comprendre pourquoi.

« Après mon Effacement, j'ai été envoyée dans une nouvelle famille. Et là j'ai commencé à me rappeler des bribes de ma personnalité fracturée. Malgré mon Effacement, mon Nivo ne contrôlait plus mes actions. Le plan des TAG avait fonctionné : je pensais et agissais toujours en terroriste. Mais les Lorders s'en sont aperçus et ont fait pression sur moi pour que je trahisse les TAG. Deux personnes étaient dans la ligne de mire des terroristes : Sandra Davis et le Dr Lysander, qui a mis au point la technique de l'Effacement.

« Le jour anniversaire de la mort d'Armstrong, j'assistais au discours prononcé par ma mère adoptive, Sandra Armstrong-Davis, que vous entendrez elle aussi.

Je m'interromps, incapable de continuer, et tourne la bague d'Emily à mon doigt pour endiguer les émotions qui m'étouffent. J'ai une mission... pour elle, pour toutes les victimes innocentes des Lorders.

— Pardon... C'est dur à avouer. J'avais un revolver attaché au bras. Maman... Je veux dire Sandra Davis, se tenait près de moi. J'avais pour ordre de la tuer si elle ne disait pas ce que les TAG voulaient l'entendre dire, c'est-à-dire dénoncer des agissements des Lorders. Or, elle a éludé le sujet.

Je cligne les paupières et me raidis pour ne pas tourner la tête vers ma mère et ma sœur.

— Je n'ai pas pu me résoudre à tirer sur elle. J'ai déserté la cérémonie, et j'ai filé pour tenter de sauver le Dr Lysander, qui avait été capturée par les TAG. Elle aussi, je l'avais trahie, dans le double jeu que les Lorders me faisaient jouer. Plus tard, j'ai découvert que mon Nivo recelait une télécommande et un explosif. Nico avait planifié de faire exploser cette bombe lors de la cérémonie rassemblant ma famille et l'actuel commandant en chef de la Coalition Centrale, Mr Gregory. La bombe nous aurait tous tués.

Je reprends mon souffle, le cœur battant. Aurai-je la force de poursuivre ? Il le faut...

Je raconte alors les actions des TAG, leur cruauté, et le rôle de Nico, qui avait fait de moi une bombe vivante sans que j'en sache rien. J'explique comment j'ai été déclarée morte par les Lorders après l'explosion de la maison des Davis. Je mentionne mon séjour chez Stella, où j'ai découvert qu'elle n'était pas ma mère biologique. Ma visite à l'orphelinat de Cumbria, les enfants Effacés, et la décision de fuir qui s'était alors imposée à moi, pour prévenir le SPD. Je continue, imperturbable, disant ma stupeur de voir Nico et Astrid ensemble au Foyer de la Cascade. Ma fuite à Oxford, mes retrouvailles avec Ben – Ben soumis à des traitements secrets par les Lorders. Ben qui nous avait trahis. Ma voix tremble quand je décris le massacre du Collège.

— Je ne sais toujours pas qui je suis, murmuré-je. Ni pourquoi Astrid Connor côtoie un représentant des TAG – un dangereux individu qui m'a formée, moi et des centaines d'autres, pour attaquer les Lorders. Il m'est cependant difficile d'imaginer qu'Astrid Connor n'était pas impliquée dans ce qui m'est arrivé depuis ma naissance, y compris le complot pour assassiner la famille Armstrong et le commandant Gregory. Aujourd'hui, il y a une chose

dont je suis sûre : il faut révéler la vérité. Toute la vérité. Car le simple fait de savoir ce qui se passe réellement dans ce pays, ce que font *réellement* les Lorders, le simple fait de savoir ce qui arrive aux personnes disparues va déclencher votre révolte et mettre fin à ce cauchemar.

Ma voix se brise, et le silence me fait l'effet d'une chape de plomb. Je ne peux ni relever la tête ni croiser le regard de mes proches. La caméra ne tourne plus et pourtant personne ne bouge.

Puis j'entends des pas.

Maman ?

Elle me prend dans ses bras.

— Pardon..., murmuré-je. J'ai failli vous tuer, toi et Amy. Et plein d'autres gens aussi.

— Tu ne savais pas que tu portais une bombe.

— J'avais ce pistolet... Il me semblait que je n'avais pas le choix, tu comprends ?

— Cependant, tu n'as pas tiré...

— Je n'ai pas pu ! Mais ce qui est arrivé à All Souls, à cause de Ben, c'est de ma faute.

— Aimer quelqu'un n'est jamais une faute, même si ça ne marche pas.

— Oh, maman, ça fait si mal, chuchoté-je.

— Je sais. Je vais te dire une chose... Si Astrid ou Nico se tenaient devant moi, en cet instant, je les tuerais sans remords.

Malgré moi, je souris à la pensée de maman vengeresse, l'arme au poing. Elle est tellement bonne et tolérante !

Aiden s'approche et s'éclaircit la gorge.

— Madame, nous allons monter le film. Vous pouvez partir, si vous voulez.

Maman s'écarte.

— Oui, merci. Kyla, j'emmène ta sœur chez des amis à la campagne pendant quelques jours, en attendant de voir ce qui se passe si – enfin je veux dire *quand* vous aurez diffusé ces vidéos. Tu viens avec nous ? S'il te plaît...

— Non, désolée. Il faut que je reste jusqu'à la fin.

Elle soupire, résignée, tandis qu'Amy s'avance, les yeux rouges, et me serre contre elle.

Nous échangeons encore quelques paroles – quelques promesses – puis elles s'en vont. Mac et Aiden sont déjà occupés à réaliser un montage des différentes images.

Au bout d'un moment, je retrouve assez de calme pour m'approcher d'eux.

— Merci, me dit Aiden en se tournant vers moi.

Je le dévisage, interloquée.

— Pourquoi ?

— Pour avoir eu le courage de raconter ton histoire.

— Oh... J'ai été lâche si longtemps ! Tu ne devrais pas me remercier

pour ça.

C'est Stella et maman qui m'ont finalement permis d'affronter la vérité. Chacune a pris des risques, alors je devais me lancer moi aussi. Je n'ai rien caché. Mes aveux ont été aussi complets que douloureux. Maman sait quelle personne je suis. Aiden aussi. Bientôt, le monde entier saura.

Je devrais me sentir libérée. Pourtant, j'ai l'impression d'être composée d'une multitude de fragments tenant ensemble par miracle. De toutes ces parcelles de Lucy, d'Ondée, de Kyla, de Donna...

La voix de Mac me tire de mes réflexions :

— Veux-tu visionner notre montage ? Il faut encore finaliser quelques détails... Si tu préfères ne rien voir, je comprendrai. Ça dure quinze minutes.

— Si, si, ça ira.

Mac lance la projection sur le mur et le titre défile sur l'écran : *La terrible vérité – une production du Service des Personnes Disparues*.

J'essaie de me mettre à la place d'un spectateur quelconque. Comme si je ne connaissais aucun de ces témoins. Mais lorsque passe la séquence que j'ai filmée du haut de la tour d'Oxford, je détourne les yeux. Je sais trop bien ce qui va suivre...

Un bras vient se glisser sur mes épaules.

Aiden...

J'apprécie sa chaleur et j'ai envie de le regarder mais j'ai peur de ce qu'il verra dans mes yeux.

BANG !

Un fracas énorme nous fait sursauter. Puis nous éclatons de rire : c'est le tonnerre tant attendu ! L'orage s'est enfin déclenché.

Aiden arbore un grand sourire.

Comme s'il avait reçu un signal, son talkie-walkie se met à vibrer. C'est sûrement Doc.

— Allô ? Oui. C'est prêt.

Il écoute en silence puis hoche la tête.

— Compris. Salut.

Il éteint l'appareil et se tourne vers nous.

— Les instructions ont changé. Nous devons avancer la transmission à 18 heures, quand l'orage sera à son comble. De toute façon, ça passera au journal du soir.

Mac et lui se tapent dans la main en souriant, et je les contemple, soulagée. Notre travail va enfin porter ses fruits. Il y a eu tant de victimes, tant de dégâts. Je pense à Florence, à Wendy, aux étudiants... Je pense à ces gamins Effacés.

— Qu'y a-t-il ? me demande Aiden.

— Je n'arrive pas à me réjouir alors que tant de gens sont morts. Je songe à leurs familles.

Aiden m'attire à nouveau contre lui et je pose la tête sur son épaule.

— Nous ne les oublierons pas. Et grâce à ce que nous avons fait

aujourd'hui, nous allons mettre un terme à ces horreurs. Nous redonnerons sens à ce qu'ils ont subi.

D'un commun accord, nous restons un moment silencieux. Puis un autre coup de tonnerre retentit et je tressaille. Normalement, je n'ai pas peur des orages, au contraire. Sauf aujourd'hui : je suis trop nerveuse.

Et Skye ?

Je m'écarte d'Aiden.

— Skye doit avoir très peur, seule dans la maison. J'y retourne.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Reste. Tu dois assurer la transmission.

— Attends une seconde, dit Mac, qui manipule son ordinateur, puis mon appareil photo avant de me le rendre. Je t'ai mis une copie de *La Terrible Vérité*, au cas où on serait frappés par la foudre.

— Ne tente pas le destin ! grommelé-je.

Il y a environ trois kilomètres à parcourir et la nuit tombe, mais de temps en temps des éclairs viennent illuminer le ciel comme en plein jour. Chaque fois que le tonnerre claque, j'ai l'impression que la foudre va tomber sur moi, et je sursaute comme si j'avais reçu une décharge. Quelle mauviette je fais !

À mi-chemin, le ciel déverse de lourdes gouttes glacées. Allons bon, maintenant, je vais être trempée... Je m'élance en courant. J'aurais dû rester et fêter notre succès avec mes amis, mais je me sens vide. Que va-t-il se passer, après ? Quel avenir m'attend ? Et maintenant qu'il est au courant de ce que j'ai fait, quels sont les sentiments d'Aiden pour moi ?

Maman dit qu'aimer quelqu'un n'est jamais une mauvaise chose, même si ça n'est pas réciproque.

Est-ce que j'aime Aiden ?

Chapitre 39

Je suis presque arrivée devant la maison de Mac quand les fenêtres s'éteignent d'un coup. L'orage a-t-il coupé l'électricité ? J'espère que cela n'empêchera pas la diffusion. Mais je me rassure bien vite... Connaissant Mac, il a dû prévoir un générateur.

Il fait nuit noire, à présent, et en dépit de la pluie glacée je ralentis pour trouver le sentier qui quitte la route. L'obscurité n'a rien de réconfortant, ce soir. D'instinct, je marche en prenant soin de ne faire aucun bruit.

Un autre éclair déchire le ciel, éclairant le paysage durant une demi-seconde. C'est assez pour que je les voie, près de la porte de derrière : deux silhouettes noires.

La peur me fige sur place. Des Lorders !

Paniquée, je tourne les talons et cours droit devant moi. Des cris résonnent. M'ont-ils entendue ? En tout cas, ils me poursuivent, maintenant... Je les entends courir.

Lorsque le sentier se divise, je prends le chemin s'éloignant de la grange où sont Mac et Aiden. Pas question d'y conduire les Lorders ! Je devrais pouvoir les semer. Je n'ai pratiquement jamais rencontré quelqu'un de plus rapide que moi.

Pourtant, des pas se rapprochent. On dirait qu'il n'y a qu'une seule personne... Je tends l'oreille. Ce pas long, ample, je le reconnaîtrais entre mille. Mais je n'ose y croire et, quand un éclair illumine à nouveau le bois, je jette un coup d'œil en arrière.

C'est Ben.

Je chancelle, puis me ressaisis et prends de la vitesse. Mais ça ne sert à rien. Il me rattrape peu à peu. Savoir que c'est Ben rend ma course difficile. Soudain, il s'élance et me plaque au sol. Le souffle coupé, je n'arrive pas à me débattre. Il me tient, et, de sa main libre, fouille mes poches.

Non !

Je me tortille mais c'est trop tard. Il a trouvé mon appareil photo.

Il s'écarte et me relève, presque en un seul geste, et je sens quelque chose de dur s'enfoncer dans mon dos. Un pistolet... Le cauchemar continue.

— Avance !

— Non. Tu n’as qu’à tirer, si c’est ce que tu veux. Je m’en fiche.

Il me tord le bras et me force à avancer.

Il faut que je les retarde. Que je les empêche de trouver Mac et Aiden avant qu’ils aient pu mettre les images en ligne... Je trébuche et m’étale de tout mon long. Avec une exclamation irritée, Ben me ramasse et me traîne. J’ai toujours le bras tordu derrière moi et le pistolet enfoncé dans les côtes.

— Comment tu as pu faire ça ? sifflé-je entre mes dents.

Il ne répond pas.

— Tous ces gens, ces étudiants, exécutés en quelques minutes. Pourquoi ?

— C’étaient des traîtres. Ils ont eu ce qu’ils méritaient, et bientôt ce sera ton tour.

— C’est toi, le traître. Tu m’as trahie. Autrefois, tu m’aimais, et tu as agi comme si tu m’aimais toujours.

Ma voix est douce, plaintive, et je déteste jouer ce rôle. Mais tout est bon pour l’empêcher de trouver Aiden et Mac.

— Ah, désolé, mon chou. Te séduire n’était pas une partie de plaisir, mais il fallait bien trouver le moyen de t’endormir.

— Pardon ? M’endormir ? Dans quelle intention ?

— Te scanner pendant ton sommeil. Comment crois-tu qu’on t’a retrouvée, ce soir ? Il y a une erreur dans ton dossier, et il fallait qu’on te scanne pour connaître les données de la puce que tu as dans le cerveau.

Je le regarde, atterrée.

Le Dr Lysander avait changé mon numéro d’identification dans mon dossier d’hôpital. Comprenant qu’ils perdraient ma piste, les Lords ont envoyé Ben se charger de moi.

J’étouffe de rage.

Je me débats, mais en vain. Ben a dû suivre le même type d’entraînement que moi aux TAG. À moins que mon chagrin ne m’ait affaibli.

Soudain, je comprends pourquoi il m’a envoyée sur le clocher à Oxford, pourquoi il m’a épargnée : pour me suivre ensuite et que je les mène jusqu’à la cachette du SPD. Dire que j’avais cru qu’il ne pouvait se résoudre à me faire du mal !

— Tu n’es qu’un salaud...

— Cause toujours.

— Et cette petite fille... Comment as-tu pu ?

— Quelle fille ?

— Edie. Tu connaissais son adresse. J’y suis allée et la maison était vide.

Il hausse les épaules.

— Aucune idée. Je n’ai pas donné son adresse.

Il semble mal à l’aise, tout à coup. Mais oui... Il sait qu’il aurait dû signaler ce témoin aux Lords. Serait-il donc capable d’un peu de compassion ? Puis-je atteindre ce cœur que je croyais si bien connaître ?

Nous sommes maintenant devant la maison de Mac, dont la porte est

béante. La lumière est revenue. Ben me pousse violemment à l'intérieur et me projette sur le sol de la cuisine. Aux pieds de Tori.

Je vois passer un éclair doré. C'est Skye, qui se précipite joyeusement sur son ancien maître pour lui lécher la figure. Celui-ci tente de la repousser mais elle est bien trop contente.

— C'est Skye, ta chienne, expliqué-je.

— Ma chienne ?

Skye aboie, comme pour confirmer mes paroles.

— Tes parents te l'ont donnée quand elle n'était qu'un chiot. Rappelle-toi, Ben. Ta mère était artiste. Elle a réalisé cette chouette en métal pour moi.

Il suit mon geste des yeux mais Tori me tire par les cheveux, m'entraînant vers le salon. Je crie et Skye pivote, montrant les dents. Elle va sauter sur Tori quand Ben la retient par le collier.

— Couché ! ordonne-t-il.

La chienne s'immobilise, désorientée.

— Lâche Kyla, Tori.

Elle le regarde, stupéfaite.

— Le temps que je me débarrasse du chien, poursuit Ben.

Tori obéit, et mon crâne va heurter douloureusement le sol. Elle sourit, les yeux emplis d'une haine sadique. J'avais raison... Elle se souvient de moi. Les Lorders ont-ils pensé qu'elle leur serait plus utile si la vengeance la motivait ?

Ben pousse Skye dans le couloir et ferme la porte. La chienne gémit aussitôt pour qu'il lui ouvre.

— Ils ne sont pas encore arrivés ? demande Ben à Tori.

— Non, pas encore.

À la lueur de joie qui éclaire ses yeux, je comprends qu'elle veut me régler mon compte en toute liberté. Pas devant ses supérieurs.

— Vous attendez des renforts ? dis-je. Ben, sache qu'elle n'a appelé personne. Personne ne viendra. Elle ne veut pas de témoin pour ce qu'elle va faire.

Interloqué, Ben se tourne vers Tori.

— Ne l'écoute pas, réplique-t-elle en me lançant une gifle si magistrale que j'en ai les larmes aux yeux.

— Tu te souviens de moi, n'est-ce pas, Tori ? Tu veux me faire du mal...

— Je veux et je *vais* te faire mal, oui...

Elle sort un couteau de sa poche.

— Tu sais que je suis une fine lame, poursuit-elle.

— En effet. Je t'ai vue poignarder un Lorder. Et maintenant, tu travailles pour eux ? Tu as oublié le jour où on a attaqué le centre d'extermination ? Et Emily, l'Effacée qui est morte devant nous ?

Je glisse l'anneau de mon doigt et le montre à Ben, qui s'en saisit.

— C'est l'alliance d'Emily, la jeune fille enceinte dont je t'ai parlé à Oxford. Tout ce que je t'ai dit ce jour-là était vrai, Ben. Et Tori le sait. Elle

était présente, elle aussi.

Tori regarde Ben lire l'inscription gravée dans la bague.

— Elle ment ! Elle aurait pu trouver cet anneau n'importe où.

— Tu détestes les Lorders, n'est-ce pas, Tori ? À cause de ce qu'ils t'ont fait... Ils t'ont Effacée, puis emmenée au centre d'extermination. Le Lorder qui a prétendu venir à ton secours, tu t'en souviens ? Tu te souviens de ce qu'il t'a fait ? Dis-moi, ça vaut la peine de travailler pour eux, après ça ? Juste pour te venger de moi ? Ou bien alors, c'est pour être avec Ben... Mais oui, c'est ça. Tu as toujours voulu ce que tu ne pouvais pas avoir. Tu n'es qu'une petite fille jalouse.

Tori s'avance vers moi, brandissant son couteau, et je me pelotonne contre le mur. Ai-je été trop loin ?

— Attends, Tori ! s'écrie Ben. Une minute.

— Quoi ?

— Explique-moi ça. Tu connaissais Kyla ?

Le regard de Tori vacille. On dirait un animal piégé.

J'ai créé un doute. Pourvu que leur discussion dure...

Je regarde l'horloge sur le manteau de la cheminée. 18 h 02. La transmission a commencé. Il faut absolument que je gagne du temps... Je sais qu'elle va me tuer. Si ce n'est pas elle, ce seront les Lorders qui finiront bien par arriver.

Peu importe.

Si la transmission réussit, je serai heureuse de mourir. Quelle raison me reste-t-il de vivre ? J'en ai trop vu...

— Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, Ben, mais Tori n'a qu'un seul but : se venger de moi. Parce que les Lorders l'ont arrêtée, parce que je les ai malgré moi menés jusqu'à elle. Ils m'avaient suivie.

— Et tu ne m'as jamais dit qu'il était vivant ! hurle Tori.

Elle me frappe le visage avec le plat de la lame du couteau, me tranchant la joue. Mes yeux s'emplissent de larmes.

— Ah, c'est pour ça que tu es tellement en rogne ? Parce que je t'ai caché que Ben vivait toujours ?

— Tori, c'est vrai ? demande-t-il.

— Écoute...

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ? On était en mission, c'était important.

— Réfléchis, Ben, dis-je. Elle te ment depuis le début. Les Lorders et Tori te racontent des mensonges pour que tu fasses ce qu'ils veulent. Pour que tu massacres les résidents d'All Saints College. Tu n'es qu'un bourreau, un type à qui on laisse les sales besoins.

Il pousse une exclamation de mépris.

— Ah non ! C'est toi qui as trahi ! C'est à cause de toi et d'Aiden qu'ils sont morts. Vous les avez manipulés contre les Lorders. Nous n'avons pas eu le choix.

J'entends des coups contre la porte : Skye se jette de tout son poids contre le panneau de bois.

— Mensonges ! m'exclamé-je. Même Tori ne croit pas à ce pseudo-complot... Elle se fiche complètement de vos histoires. C'est toi seul qui l'intéresses... Alors elle veut m'éliminer.

— Tu vas la fermer, oui ! s'écrie Tori en s'élançant vers moi, son couteau à la main.

Je suis contre le mur, inerte, sans défense. Où est passé mon instinct de combattante ? Cette fois, c'est vraiment la fin...

Un pied vient faire voler le poignard dans les airs. Ben a désarmé Tori !

— Mais qu'est-ce que tu m'as fait faire ? hurle-t-il.

Je ne comprends pas à qui il parle. À Tori, parce qu'il réalise qu'elle s'est servie de lui ? Ou à moi parce qu'il vient de l'empêcher de me tuer ?

En tout cas, Tori hurle de rage et sort son pistolet pour le viser.

À cet instant, la mince porte du salon cède, et un éclair de fourrure bondit entre Tori et Ben. Il y a un coup de feu et Skye tombe en gémissant. Sa robe dorée est tachée de rouge. Tori regarde la chienne, incrédule.

Enfin, je réagis.

D'un bond, j'envoie mon poing dans la figure de Tori, qui lâche son arme et s'effondre, inconsciente. Maintenant, c'est moi qui tiens le pistolet et je le pointe sur Ben.

Il me faut trente secondes pour comprendre que ça ne sert à rien.

Il est penché sur Skye et cherche à dégager sa blessure. Alors j'attrape l'embrase d'un rideau et la noue bien serré sur l'épaule de la chienne pour tenter d'arrêter l'hémorragie. Elle gémit doucement et lèche le visage de Ben.

Je ne l'ai jamais vu aussi défait. Il tremble.

— Ben... Tu te souviens de Skye ?

Soudain, il est secoué de sanglots. Je serre la chienne et son maître dans mes bras, quand j'entends la porte de la maison s'ouvrir brutalement.

Je me tourne et blêmis.

Nico ? Ici ?

Chapitre 40

La première surprise passée, je tends la main pour attraper le pistolet de Tori. Mais je n'en ai pas le temps : une violente douleur me déchire le crâne et je m'écroule.

— Voilà pourquoi nous pistons les pisteurs, lance une voix de femme. On ne peut vraiment pas leur faire confiance. Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas de suite dans les idées.

Quelqu'un s'approche et me touche les cheveux. J'ai tellement mal que j'arrive tout juste à soulever mes paupières.

Je plonge le regard dans les iris bleu pâle.

Oui, c'est bien Nico.

Autrefois, ses yeux me tenaient en leur pouvoir. C'est terminé, maintenant.

— Pauvre petite Effacée, raille-t-il. Regarde un peu là-bas...

Debout devant la porte d'entrée, Astrid Connor, un appareil à la main.

— Tu vois, poursuit-il, il suffit d'entrer le numéro de la puce implantée dans ton cerveau, de presser un bouton et... Bingo ! Torture à la demande... Certains en meurent.

Tori remue faiblement non loin de moi.

— Une petite démonstration ? lance Astrid avant de tapoter sur sa machine.

Tori hurle, prise de convulsions, puis s'immobilise.

Puis c'est mon tour. Ma vision se brouille et, cette fois, j'ai l'impression qu'une vrille me perce les tempes.

Les Lorders prétendent donner une nouvelle chance aux Effacés. Mensonges ! Nous sommes leurs pantins : ils peuvent nous manipuler et nous abattre quand ils le veulent.

Nous sommes leurs prisonniers perpétuels.

— Ça suffit, maintenant, dit Nico. Elle risque de s'évanouir.

Il me soulève et me dépose sur le canapé. Deux Lorders encadrent Ben, tandis que Tori et Skye sont toujours immobiles sur le sol.

J'essaie de parler, mais j'ai la bouche sèche et la langue trop lourde. Je parviens tout juste à articuler :

— Que fais-tu ici, Nico ? Tu détestes les Lorders.

— Ah, ma chère enfant, l'amour et la haine n'entrent pas en ligne de compte quand il s'agit de gagner. J'ai toujours été l'allié d'Astrid... du côté des plus forts, en somme.

Il se penche vers moi et je n'ai pas la force de m'écarter lorsqu'il m'embrasse la joue. J'essaie de réfléchir, de percer la carapace de la douleur. Nico a-t-il fait alliance avec Astrid par intérêt ou bien a-t-il toujours été un Lorder ?

Lorsque les Lorders de Coulson se sont servis de moi pour attaquer les TAG, il a fui. Logiquement, Coulson était à ses trousses. À moins que cela n'ait été qu'une mascarade ? Si Nico est vraiment un Lorder, cela peut expliquer pourquoi toutes les attaques qu'il a planifiées avec Katran ont été sabotées ou ratées.

L'horloge au-dessus de la cheminée indique 18 h 08. La transmission est en cours ! Je dois absolument les empêcher de l'arrêter...

Je me concentre et tourne la tête vers Astrid.

— C'est vous qui avez orchestré mon kidnapping à Castlerigg, n'est-ce pas ?

Elle sourit, comme une bonne grand-mère gentille. J'en frissonne de la tête aux pieds.

— Bien sûr, ma chérie. J'avais aussi prévu pour toi une fin glorieuse, le jour anniversaire de la mort d'Armstrong. Quel dommage que tu n'aies pas accompli ton destin !

Une fin glorieuse ? Dans un attentat suicide ? Quel monstre...

Concentre-toi. Retarde-les...

— Et ce n'est pas non plus un hasard si j'ai été adoptée par la famille Davis.

— En effet. Il a fallu tirer quelques ficelles.

C'était donc elle, le personnage haut placé qui contrôlait mon dossier ?

— Comment avez-vous pu faire autant de mal à Stella ? À votre propre fille !

Son visage se durcit.

— Ma « fille » me menaçait. Elle n'a jamais pensé à mon bonheur ni à ma carrière. Non seulement elle a osé me cacher des informations, mais elle t'a fait revenir à Keswick sans même m'en parler !

— Je vois. Elle avait raison : vous avez bien fait tuer Armstrong et sa femme.

— C'est la première règle en politique : éliminer toute opposition.

— Et comment avez-vous su que j'étais chez Stella ?

Elle hausse les épaules.

— J'ai tout de suite compris qu'elle me cachait quelque chose. Un renseignement concordant m'a mis la puce à l'oreille.

— Mes yeux verts... Steph vous a prévenue !

Elle hausse les sourcils, l'air amusé.

— Bonne déduction. Ensuite il n'a pas été très difficile de deviner que c'étaient toi et Finley qui aviez été fouiner du côté de l'orphelinat.

Oh non ! Elle est au courant pour Finley !

Elle a dû comprendre mon expression horrifiée car son sourire s'élargit. Je me sens glacée. Si elle sait que Finley m'a aidée, il est mort.

Et si elle me parle aussi librement, c'est parce qu'elle sait que je vais mourir, moi aussi. Elle va tous nous tuer : Ben, Tori, moi... Nous savons trop de choses.

Mais j'ai encore une question. La plus essentielle, en ce qui me concerne :

— Pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir fait subir tout ça ? Dites-moi qui je suis vraiment. Vous seule le savez.

Elle éclate de rire.

— Bon, on arrête la petite réunion familiale, maintenant. Où est ton appareil photo ?

— Je n'en sais rien.

— Vraiment ? Dans ce cas, je vais te faire coopérer...

Elle reprend son appareil et je me raidis, attendant la douleur, qui ne vient pas. Puis un cri, à côté de moi, me fait pivoter.

Ben est lové en boule sur le sol. C'est lui qu'elle a visé !

— Maintenant, réponds à ma question, Kyla. Ou Lucy, si tu préfères.

Je réfléchis à toute allure. Tous mes fichiers ont été copiés, et le film du SPD est stocké ailleurs. Il est 18 h 12. La transmission se termine dans quelques minutes. Je peux lâcher du lest.

— Attendez..., m'écrié-je à l'instant où elle va tapoter sur sa machine infernale. Ben me l'a pris. Il doit l'avoir sur lui.

D'un mouvement de tête, elle fait signe à un de ses hommes de fouiller les poches de Ben.

La porte du fond s'ouvre alors bruyamment.

— Tes amis arrivent enfin, sussure Nico.

Dans la cuisine apparaît un groupe de Lorders traînant deux prisonniers.

Mac et Aiden.

Ils sont ensanglantés et meurtris. On a dû les rouer de coups. Le bras d'Aiden pend à un angle bizarre.

— Non ! m'écrié-je.

— On les a arrêtés à temps, reprend Nico. Donc, pas de festival cinéma pour vous ce soir... Et nous allons régler leur sort aux rebelles qui apparaissent dans votre petite production. Nous en avons déjà pris quelques-uns. Mais ne t'inquiète pas, Kyla. Ils ne resteront pas prisonniers très longtemps.

Ils vont mourir.

Et moi aussi.

Le Lorder qui a récupéré mon appareil photo l'apporte à Astrid, qui pose sa boîte à torture pour l'examiner.

En un éclair, je me décide. Je n'ai plus rien à perdre, pas même la vie.

Le couteau de Tori, que Ben a projeté par terre, est sous la chaise d'Astrid, mais elle ne peut le voir.

Dans une dernière décharge d'adrénaline, je plonge, saisis le couteau et me jette sur elle.

Chapitre 41

— Lâchez vos armes, ordonné-je aux Lords.

Ma soi-disant grand-mère me sert de rempart et d'otage, et je presse la lame du poignard contre son cou. Sans états d'âme.

Ses hommes l'interrogent du regard.

— Obéissez ! siffle-t-elle.

Ils semblent prêts à poser leurs armes par terre, lorsque Nico s'avance lentement vers nous.

— Pas la peine, affirme-t-il en pointant son arme vers moi.

— Reste où tu es ! crié-je.

Il s'immobilise avec un sourire amusé.

— Je te connais bien, ma petite Ondée. Kyla, Lucy, ou Donna, quel que soit le nom que tu portes, tu es incapable de tuer. N'est-ce pas ?

Chaque seconde qui passe me paraît une éternité. C'est donc ainsi que ma vie va se terminer ? En commettant un meurtre ?

Si je la tue, je mourrai. Si je ne le fais pas, je mourrai aussi. Astrid mérite mille fois la mort – personne au monde ne le sait mieux que moi... Sauf Nico, peut-être ? Il me suffit d'appuyer, de trancher la gorge si proche, et son sang coulera à flot.

Cela vengerait tant d'innocents...

Mais je ne le ferai pas.

J'en suis incapable car ce serait devenir comme eux.

Ce serait pire que la mort, pour moi. Et Nico le sait.

Il s'avance et me prend le couteau.

Aussitôt, Astrid s'écarte, le visage déformé par la colère.

— Tu ne feras donc jamais ce que je veux, petite sotte ? vocifère-t-elle en s'emparant de sa boîte à torture. Tant pis pour toi !

— Arrête, Astrid, je m'en charge, intervient Nico. Je vais régler ça dehors.

Elle repose sa boîte avec un sourire cruel.

— Comme tu voudras, mais fais vite. Nous sommes déjà restés trop longtemps ici.

Nico passe un bras autour de mes épaules, repousse doucement mes

cheveux en arrière et dépose un baiser sur ma joue.

— On a un compte à régler, toi et moi, ma petite chérie.

Il a à peine fini sa phrase qu'un remue-ménage a lieu derrière lui. J'entends Aiden pousser un cri : un Lorder vient de tordre son bras blessé parce qu'il a tenté de s'interposer.

Nico ouvre la porte d'entrée et me pousse dans la nuit. Je trébuche et m'étale de tout mon long sur le sol boueux.

La pluie glacée se referme sur moi.

En même temps, je prends conscience de l'air libre, de l'absence d'entraves, de l'obscurité. Des années d'entraînement me font aboutir à une conclusion limpide : rien ne me retient. La consigne revient, familière : *Cours ! Fuis !*

Je jette un regard en arrière. Nico m'observe. Il attend.

Oui, il attend que je coure.

Je frissonne. C'est comme cela qu'il m'a dressée. « En cas de danger, cours... »

Et il me tirera une balle dans le dos.

Je me relève et lui fais face, comme Florence à All Souls College.

Il pointe son arme vers moi avec une moue de regret.

— Salut, Ondée. On s'est bien amusés, toi et moi...

Je le fixe toujours. Il attend que je le supplie, que je pleure.

Pas question de satisfaire ce sadique.

J'éprouve soudain une impression bizarre... Tout à l'heure, je me croyais prête à mourir, mais ce n'est pas le cas. En dépit de ce qui s'est passé, je veux vivre, respirer, ressentir la joie aussi bien que la douleur. Je lutte pour retenir les larmes qui menacent de couler de mes paupières. Et malgré moi, un tremblement me secoue en le voyant pointer son arme droit sur mon cœur.

Il sourit, content de lui, et...

BANG !

Je sursaute, anticipant l'impact, la douleur, la chute... mais n'éprouve rien.

Je ne comprends pas.

C'est Nico qui est tombé ?

Une tache rouge s'élargit à vue d'œil sur sa poitrine.

C'est Nico qui meurt, pas moi ?

Des pas s'approchent.

Coulson, arme au poing, contemple le corps sans vie de mon bourreau. Mais Coulson est un Lorder, et Nico est de leur côté, non ?

Abasourdie, je le regarde ouvrir la porte de la maison.

— Venez ! m'ordonne-t-il.

Je n'ai guère le choix... J'entre à sa suite suivie d'une cohorte de Lordsers.

En nous voyant, Astrid écarquille les yeux de surprise. Ses sbires n'ont pas l'air contents non plus.

Je n’y comprends plus rien. Quel rôle jouent tous ces hommes ?

Coulson leur fait signe.

— Sortez ! ordonne-t-il.

Ils regardent Astrid, qui semble indécise, tandis que d’autres Lorders pénètrent dans la pièce.

— Faites ce qu’il dit, murmure-t-elle.

Coulson balaie la pièce du regard puis va jusqu’à la porte. Là, il fait un signe de la main et deux personnes apparaissent. C’est à mon tour d’écarquiller les yeux de surprise. Le Dr Lysander ? Ici ? Accompagnée du commandant en chef de la Coalition Centrale...

Le Dr Lysander se rue sur les blessés : Ben, Aiden, puis Mac. Skye. Tori, enfin. Mais il est trop tard. Elle lui ferme les yeux.

Tori est morte ?

Je n’arrive pas à y croire.

— Appelez une ambulance pour les autres, ordonne le Dr Lysander. Et un vétérinaire.

Gregory acquiesce, et un Lorder parle dans un téléphone accroché au col de sa veste. Je continue à les regarder, bouche bée, sonnée...

On va nous aider ? On ne va pas nous tuer ?

— C’est vraiment aimable à vous d’être venu, commandant, lance Astrid sans se démonter. Je suis toujours heureuse de vous voir, mais nous contrôlions très bien la situation.

Gregory la dévisage avec froideur.

— Et que contrôliez-vous exactement, je vous prie ? Je n’ai pas été informé de cette opération. Étiez-vous au courant, Coulson ?

— Heureusement, je peux compter sur mes indics, commandant.

— J’attends une explication, madame.

Astrid a pâli.

— J’ai entendu parler d’un complot pour discréditer la glorieuse Coalition Centrale. Il s’agissait de pirater notre transmission télévisuelle de ce soir, et de diffuser une série de faux entretiens dans tout le pays. Je vous ai protégé. Et si je ne vous ai pas informé, c’est pour qu’il n’y ait aucune fuite.

Gregory reste impassible.

— Que je ne sois pas informé, soit, mais Coulson ? C’est lui qui prend les décisions en matière de sécurité. Vous, vous êtes – non, vous *étiez* – en charge de la FPJ.

Comme elle s’apprête à répliquer, il l’interrompt d’un geste.

— Taisez-vous. Je jugerai de la suite à donner à cette affaire quand j’en saurai davantage, ajoute-t-il d’un ton glacial.

Astrid est livide. Certes, je me réjouis de la voir en si mauvaise posture, mais leur dispute de Lorders ne nous concerne pas. Que vont-ils faire de nous ?

— Récemment, reprend Gregory, j’ai appris deux ou trois choses capitales. Le Dr Lysander, ici présente, est une amie de longue date de ma

filles. Elle vient de me donner des informations très intéressantes. Il lui a fallu beaucoup de persévérance pour arriver jusqu'à moi, et lorsqu'elle m'a parlé d'un de vos « projets », j'ai compris pourquoi. L'Effacement est une punition légale réservée à certains criminels, et son application est très encadrée, comme vous le savez. Il est hors de question qu'elle concerne des orphelins n'ayant pas atteint l'âge de la responsabilité légale.

« Et puis, nous avons aussi appris l'existence de vos camps d'entraînement très spéciaux. Ces deux-là en viennent, n'est-ce pas ? ajoute-t-il en désignant Ben et Tori. Choisis pour leurs capacités hors du commun, soumis à des procédures expérimentales, et complètement pervertis...

— Je forme une élite. Cela fait partie de mon travail à la FPJ, proteste Astrid.

— Oh, je doute que même vous puissiez croire une chose pareille ! Et nous avons aussi d'autres éléments vous concernant... Notamment ce que vous avez fait à ma fille et à ma petite-fille.

Gregory se tourne vers moi. Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Je le dévisage à mon tour. Il est blond, avec les tempes argentées. Et soudain, si près de lui, je remarque la couleur de ses yeux. Je n'y avais pas prêté attention, à la télé : il a des yeux verts – du même vert que les miens.

Tout le monde nous observe.

Je serais sa petite-fille ? Moi ?

Non. Impossible.

Je ne peux pas le croire...

Une sirène résonne au-dehors et les ambulanciers entrent. Le Dr Lysander leur ordonne d'emmener Ben et Skye. Puis le corps de Tori est évacué. Aiden a le bras cassé, mais il refuse de partir. Les infirmiers lui posent une attelle, soignent les blessures de Mac, et sortent.

— C'est ridicule ! s'exclame Astrid. Ces deux-là sont des traîtres et ils devraient être traités comme tels.

— J'en déciderai. Pour l'instant, je veux visionner le film dont vous avez empêché la diffusion.

— Il est dans mon appareil photo, dis-je. Là, par terre.

Il était tombé quand j'ai sauté sur Astrid.

Coulson le ramasse et le tend au commandant en chef. Ou devrais-je dire à mon grand-père ?

— Bien, peut-on le projeter ici ? demande-t-il.

Coulson s'exécute et nous regardons le film en silence. Cette fois, je ne détourne pas les yeux. Je dévisage Florence juste avant qu'elle ne meure, debout, le regard planté dans celui de ses assassins. A-t-elle ressenti la même chose que ce que j'ai éprouvé devant Nico, tout à l'heure ?

Personne ne prononce une seule parole jusqu'à la fin de la projection.

Il s'écoule encore quelques secondes de silence, puis Gregory se tourne vers Astrid.

— Astrid Connor, vos actions sont inadmissibles. Une enquête va être

ouverte.

Il fait signe à Coulson.

— Emmenez-la, et laissez-nous.

Après leur départ, le chef du gouvernement se tourne vers moi.

— Peut-on filmer, avec cet appareil ? me demande-t-il.

— Oui.

— Bien. Alors mettez-le en marche, s'il vous plaît.

J'obéis, et à ma grande surprise mes mains ne tremblent pas. Je lui fais signe que c'est prêt.

— Ici Merton Gregory, commence-t-il en fixant la caméra, commandant en chef de la Coalition Centrale. Je viens de prendre connaissance de faits qui m'ont profondément ébranlé. Beaucoup d'entre vous savent que durant les émeutes, il y a plus de trente ans, une des étudiantes condamnées à mort était ma propre fille, Samantha Gregory. À l'époque, j'étais vice-commandant en chef de la Coalition Centrale, le commandant en chef étant William Adam Armstrong. Il m'a proposé de gracier ma fille, et j'ai refusé, convaincu que la seule façon de faire cesser le chaos menaçant notre pays était d'appliquer la loi – quel qu'en soit le prix. C'est une décision que j'ai regrettée toute ma vie, et c'est en partie pour cela que j'ai toujours veillé à une stricte application des peines, lorsque j'ai moi-même pris les rênes de la Coalition Centrale. Si je ne l'avais pas fait, la perte de ma fille n'aurait eu aucun sens.

« J'ai donc été obstinément aveugle, et mon remords est immense.

« J'ai appris récemment que ma fille n'avait pas été exécutée. Mais ce n'était pas en raison d'un acte de bonté ni de clémence. Elle avait été enlevée. J'ignore où on l'a emmenée, et si elle est encore en vie. Mais j'ai découvert qu'elle avait eu un enfant dans sa prison. Une petite fille dont le seul crime a été d'être de mon sang. Et pour cela, elle a été châtiée au-delà de tout ce que la loi peut tolérer.

« Vous allez voir des scènes très pénibles. J'en suis désolé, mais il faut que vous soyez au courant.

« À la lumière de ces révélations, je n'ai d'autre choix que de démissionner de mon poste de commandant en chef de la Coalition Centrale. Le gouvernement sera dissous et une élection organisée prochainement. Il est grand temps que les choses changent. Les Lorders ont, il y a trente ans, permis une évolution. Cette époque est révolue.

Il recule et déclare :

— J'ai terminé.

J'appuie sur le bouton « stop » et abaisse mon appareil. Mon regard croise celui d'Aiden. Ce que je viens d'apprendre dépasse mon entendement... C'est donc cela, ma vérité ?

Gregory se tourne vers mes deux amis.

— Pouvez-vous diffuser cette déclaration ce soir, avant que je change d'avis ? Et il vaut mieux utiliser votre système. Même si je donne un ordre officiel, j'ignore qui a infiltré les réseaux de communications du

gouvernement.

Pendant que Mac s'affaire pour réparer le matériel de transmission que les Lorders d'Astrid ont saccagé, le Dr Lysander me prend à part pour soigner la coupure de ma joue.

— Comment avez-vous découvert qui je suis, docteur ?

— Par déduction... et par intuition. J'ai réfléchi à l'étrangeté de ton dossier, notamment ton ADN classé top secret pour que personne ne retrouve ta trace – l'œuvre d'Astrid, comme tu l'as appris aussi. Je me suis dit que ton identité devait être la clé de toute l'affaire. Et puis, intuitivement, j'ai toujours su que je te connaissais. Comment ai-je pu être si lente à comprendre ?

— Vous m'avez dit que je vous rappelais une amie décédée.

— Ce n'était pas seulement une amie.

Elle tire une chaîne accrochée à son cou et me montre un médaillon en or, qu'elle ouvre délicatement.

— Cette mèche de cheveux appartenait à une jeune fille que j'ai aimée il y a longtemps et qui a été condamnée à mort durant les émeutes. Elle s'appelait Samantha Gregory. Oui, la propre fille du commandant en chef. Lorsque tu t'es blessé à la jambe, après ta dernière visite, j'ai eu l'idée de faire un microprélèvement pour une analyse d'ADN. J'ai agi par pur instinct, en me disant que je perdais mon temps... Puis j'ai comparé ton ADN avec celui de la mèche de cheveux. Tu es la fille de Samantha.

— Alors vous êtes allée voir Gregory pour lui parler de mon existence ?

— Exactement.

— Où est ma mère ? Vit-elle encore ?

— Je l'espère. Gregory la recherche activement.

— Mais comment avez-vous fait le lien avec Astrid ?

— Grâce à toi, quand tu m'as parlé de cet orphelinat en Cumbria. Avec cette information, Gregory a compris qu'Astrid était impliquée. Elle en contrôle le fonctionnement... Il est devenu évident qu'elle avait aussi organisé la disparition de Samantha. Quelle aubaine, pour elle... Comment mieux discréditer Gregory ? Il allait de soi qu'il serait le prochain chef du gouvernement, et à l'époque Astrid n'était pas en position de prendre le pouvoir. Quand elle a planifié l'assassinat d'Armstrong, elle travaillait sur le long terme.

— Je ne comprends pas. Comment pouvait-elle utiliser Samantha ?

— Au début, sûrement pour prétendre que Gregory avait violé la loi pour sauver sa fille. Puis, plus tard, lorsque tu es née, elle a forgé un plan encore plus machiavélique. La propre petite-fille de Gregory montrant que l'Effacement est un leurre, en tuant à la fois la fille d'Armstrong et son propre grand-père.

— Si elle avait réussi, les Lorders auraient considéré tous les Effacés comme des meurtriers potentiels !

— Astrid a toujours été ultra-conservatrice. Elle prône la peine de mort

plutôt que l'Effacement. Exécuter tous les Effacés ne l'aurait pas dérangée. Et si Gregory avait été tué, elle aurait été toute désignée pour prendre le pouvoir. Mais tu as contrecarré ses projets.

— Parce que je suis partie vous délivrer. Je n'étais plus à côté de Gregory lorsque les TAG devaient faire sauter la bombe cachée dans mon Nivo.

— Oui. Et Gregory m'en a appris davantage. Coulson avait des soupçons sur ton identité. Il avait remarqué les irrégularités dans ton dossier, lui aussi. Lorsque la bombe a explosé dans ta maison, il a profité de l'occasion pour te déclarer décédée. Cela lui a permis d'arrêter toute interférence des TAG pendant qu'il enquêtait.

— Mais comment nous avez-vous trouvés, aujourd'hui ?

— Gregory faisait surveiller Astrid. Lorsqu'elle est partie vers le sud avec des renforts, nous avons compris que quelque chose d'important allait se passer.

— Vous êtes arrivés juste à temps !

Elle acquiesce en souriant.

— Oui, heureusement.

Je suis agitée d'émotions contradictoires. Soulagée de savoir qui je suis, triste de me savoir peut-être orpheline. Où est ma vraie mère ? A-t-elle survécu ?

Et puis, il y a Ben.

— Que va-t-il se passer pour Ben ?

— Je l'ignore. Il a commis des crimes, même s'il y a été poussé sous la contrainte.

— Et où l'a-t-on emmené ?

— À l'hôpital. Il est en observation – physique et psychique.

— Quand pourrai-je le voir ?

— Ce n'est pas une bonne idée, Kyla. Ni pour toi ni pour lui.

Mac a ajouté l'introduction du commandant en chef au montage de notre film. Il est 21 heures, trois heures plus tard que prévu, lorsque nous le diffusons sur les ondes des télévisions du monde entier.

Comment tant de choses ont-elles pu se passer en si peu de temps ?

Je me tiens près d'Aiden pendant la transmission. Je me sens vide et triste. Pourtant, malgré son bras qui le fait souffrir, il a les yeux qui brillent de joie.

Voilà. La diffusion est terminée.

— On a réussi, Kyla... On a été jusqu'au bout, tu te rends compte ! me lance-t-il.

J'acquiesce, désorientée.

Puis Gregory se manifeste.

— Veuillez nous laisser seuls quelques instants, demande-t-il d'une voix autoritaire.

Malgré cet ordre péremptoire, Mac et Aiden m'interrogent du regard. C'est à moi qu'ils veulent obéir, pas à lui.

— Vous pouvez sortir, tout va bien, leur dis-je.

Mon grand-père est un inconnu, pour moi. Je l'ai profondément haï pour tout ce qu'il représentait, et pourtant, contre toute attente, il m'a sauvé la vie. Il nous a tous sauvés.

— Est-ce que cette inspection est satisfaisante ? s'enquiert-il en haussant les sourcils.

— Je ne sais pas, soupiré-je. Vous avez du bon et du mauvais.

— Et tu ne sais pas ce qui domine.

— Exactement. Vous allez vraiment démissionner ?

— Tu ne m'as donc pas entendu ?

— C'est peut-être un moyen d'échapper à la justice. Vous avez vaincu Astrid, vous lui faites porter les responsabilités... Il vous suffit de donner un nouveau nom au parti et de tout recommencer.

— Tu es très soupçonneuse. Tu tiens peut-être cela de moi. Il est vrai qu'en politique, on adore les boucs émissaires.

— Et ?

— Et tu te trompes. Je me retire vraiment de la vie politique. Le pays se passera de moi. Je ne suis pas fier de ce qui a été fait au nom du gouvernement, ni de mes propres actions. Je ne peux pas changer le passé mais je ferai ce que je peux pour faciliter le changement de politique. Je voulais te dire que je suis désolé...

— Désolé pour quoi, exactement ? Astrid n'était qu'un rouage de votre système. Ce n'est pas elle qui a fait enlever des élèves de mon lycée pour semer la terreur. Ou qui a créé les centres d'extermination pour les Effacés chassés par ceux qui en avaient accepté la charge.

Il tressaille.

— Hum, je comprends. Je ne m'attendais pas à une réunion de famille sentimentale. Je sais que c'est dur pour toi de pardonner et d'oublier. Sache cependant qu'il y a une chose que je ferai pour toi. Pour toi et moi.

— Laquelle ?

— Je trouverai ta mère. Je te le promets.

Il me prend la main et je ne m'écarte pas. Cette fois, je sais que cet homme est vraiment de mon sang. L'ADN ne ment pas. Le Dr Lysander non plus. Je cligne les paupières pour chasser mes larmes. Ce n'est vraiment pas le moment de pleurer !

— Où est-elle ? murmuré-je dans un souffle.

— Je la trouverai, répète-t-il en me serrant la main. Je le jure.

Aiden m'attend dehors. Seul.

— Tu n'es pas à l'hôpital ? m'étonné-je. Tu as besoin de soins !

— Il fallait que je te voie avant.

De sa main valide, il me caresse la joue, et je me laisse aller contre lui,

contre sa chaleur. Je suis si heureuse qu'il soit vivant – que nous soyons vivants tous les deux.

Dans ses bras, j'oublie le maelström de ces dernières heures.

— J'ai entendu ce que tu as dit au Dr Lysander, murmure-t-il dans mes cheveux.

— À propos de quoi ?

— De Ben. Tu veux le revoir.

— Oui, dis-je en me redressant. Il le faut.

— Après ce qu'il a fait ?

— Il était manipulé. Jamais il n'aurait commis ces atrocités de son propre chef.

— Comment le sais-tu ?

— Il m'a sauvé la vie, ce soir, en donnant un coup de pied dans le poignard que Tori s'apprêtait à m'enfoncer dans le cœur.

— Je lui en suis infiniment reconnaissant. Mais une seule bonne action suffit-elle à faire oublier tant de morts ?

Je soutiens son regard, incapable de répondre. Je me pose la même question à propos de mon grand-père.

Ce n'est pas la même chose. Gregory agissait librement, lui.

— Kyla, il y a encore autre chose. L'autre jour, je me demandais comment on pouvait aimer quelqu'un sans le connaître vraiment... Et tu as dit : « Alors comment pourrait-on aimer une personne Effacée ? »

— Et ?

— Moi, je te connais vraiment. Et je ne parle pas de ta vie passée. Je sais qui tu es, à l'intérieur. Jamais tu n'as blessé quelqu'un délibérément, même ceux qui t'ont fait du mal. Tu as été courageuse et incroyablement loyale... Je connais tes doutes, tes craintes, ton obstination, et j'aime tout en toi. Peux-tu dire la même chose de Ben ?

— Oui.

Malgré mon ton péremptoire, je n'en suis pas si sûre, et Aiden le sent. Je soupire, déchirée.

— Je ne peux pas l'abandonner, Aiden. Pas après ce que nous avons été l'un pour l'autre. Il n'a que moi.

— Ce que vous *avez été*... Tu parles au passé. Kyla, fais-moi savoir quand tu seras prête à vivre dans le présent – et aussi dans l'avenir.

Chapitre 42

Après la diffusion, tout est allé très vite.

Le commandant Gregory a présenté sa démission. Dans le tollé général et sous la pression internationale, le Parlement a été dissous et des élections organisées. Cela s'est passé comme Aiden l'avait prévu : la révolte du peuple a été unanime. Et le règne des Lorders a cessé aussitôt.

Bien sûr, cela n'a pas été facile. Les deux camps ont payé un lourd tribut, et il y a eu des batailles rangées à certains endroits, comme en Cumbria, lorsque les partisans d'Astrid ont refusé de renoncer à leur pouvoir. Mais les habitants préféraient parfois mourir que de vivre sous la terreur qu'imposaient les Lorders.

Le SPD a réussi sa mission.

Jusqu'au bout.

Doc, Aiden et un Conseil international ont mis en place un gouvernement provisoire, en attendant les élections. Et de nouveaux partis politiques se sont formés, avec des candidats potentiels.

Gregory cherche toujours sa fille, mais après tant de mois écoulés je commence à accepter qu'on ne puisse jamais la trouver. Maman et Amy vont bien. J'habite – pour l'instant – dans leur maison rénovée. Skye a survécu et vit avec nous. Elle a recouvré la santé et nous la gâtons. L'Effacement a été interdit, et le Dr Lysander a enlevé des milliers de Nivos et de puces implantées dans les cerveaux. Y compris dans le mien.

Mais si une partie de moi se réjouit de ces changements et de ceux à venir, l'autre reste dans l'incertitude. Je panse mes blessures et attends je ne sais quoi.

D'être prête à vivre ma vraie vie, sans doute.

Le Dr Lysander se tient debout devant son bureau, face à Ben et à moi.

— Il n'y a aucune garantie, explique-t-elle. Nous ignorons qui vous étiez avant d'être Effacé. N'attendez pas de miracle.

— Je sais. Les Lorders ont détruit mon dossier, dit Ben en m'étreignant nerveusement la main.

— Tu n'es pas obligé de subir cette opération, ajouté-je. Tu peux vivre comme ça.

— Non. J'ai pris ma décision, allons-y.

Le Dr Lysander lit sa liste de mises en garde car si les cas simples de réadaptation ne posent aucun problème, le cerveau de Ben a déjà subi de multiples opérations. On ne peut pas prévoir ce que donnera l'ajustement de sa mémoire dans ces conditions. Il est possible qu'il retrouve des souvenirs qu'il aurait préféré oublier. Et surtout, il y a un risque de lésions irréversibles, de convulsions et même de décès.

— C'est tout ? s'enquiert Ben.

— Oui. Tu es certain de ta décision ?

— Absolument. Kyla peut venir ?

— Je n'y suis pas favorable. C'est à elle de décider.

— Je viendrai.

Ce sont les manipulations des Lorders qui l'ont rendu mauvais, qui en ont fait un traître et un assassin. Ce côté de lui, je ne l'oublie pas. Je me réveille encore la nuit en hurlant, en revoyant Florence et tous les morts d'All Souls College.

Et je suis rongée de remords, de regrets.

Si seulement Aiden n'avait pas emmené Ben à Oxord, pour me faire plaisir ! Si seulement j'avais essayé avec plus d'obstination de retrouver celui qu'il était avant sa capture par les Lorders.

Si seulement j'avais pu me douter de ce qui allait se passer.

Si seulement...

Mais ce n'est pas Ben qui nous a trahis, c'est la créature qu'il était devenue sous l'emprise des Lorders. Après tout ce qui m'est arrivé, toutes les identités qui m'ont été données, je comprends cela mieux que personne. Je ne peux pas l'abandonner tant qu'il y a une chance de le faire redevenir lui-même. Je suis déchirée d'avoir quitté Aiden, mais mon sens du devoir est le plus fort. Je resterai près de Ben.

Étendu sur un lit qui prend l'empreinte du corps, comme à la clinique TAIM, Ben est branché à une multitude de machines. Elles prennent des mesures mystérieuses, le relie à des perfusions diverses, et un scanner lui entoure la tête. Il serre toujours ma main avec force.

— Et si j'éternue ? plaisante-t-il en montrant les tuyaux qui entrent dans son nez. Ça fera tout rater, non ?

— Tu sais bien que c'est impossible. Les médicaments vont te paralyser, ne te laissant que l'usage de la parole.

Puis l'anesthésie commence à agir : je sens sa main glisser de la mienne.

— Je ne bouge pas, lui assuré-je. Tout va bien se passer.

En réalité, je tremble de peur.

Ces derniers mois ont été difficiles. Lorsque Ben a compris comment les Lorders l'avaient manipulé pour devenir leur agent, il a semblé plonger dans

les ténèbres. Et puis, Tori, même morte, se dressait entre nous. Elle n'avait pas perdu la mémoire, elle, et avait délibérément choisi le camp des Lords – qui l'avaient tuée sans pitié. Nous avons beaucoup parlé d'elle pour définir le rôle qu'elle avait joué.

Seul l'espoir de retrouver sa véritable identité par chirurgie expérimentale a paru sortir Ben de son désespoir.

Le Dr Lysander croise mon regard par-dessus l'appareillage de la salle d'opération, et hoche la tête.

— Voilà, Ben, tout est prêt. On commence ?

— Euh, j'ai changé d'avis... Non, je plaisante. Bien sûr, allez-y.

— Très bien. Je vais d'abord enlever ta puce d'Effacement. Simple routine.

Guidée par un écran de contrôle, le Dr Lysander manipule des outils microscopiques insérés sous le crâne de Ben. Le temps s'écoule lentement. Des secondes se changent en minutes.

— Ta puce est enlevée, annonce enfin le Dr Lysander. Tout va bien ?

— Très bien. C'est super, continuez.

— Maintenant, dis-moi ce que tu ressens.

Elle navigue dans les zones de stockage de sa mémoire afin de rétablir des connexions neuronales interrompues. Les réactions de Ben lui permettent de s'orienter.

— Ah, voilà, murmure Ben. Du bleu. Le bleu de la mer. Une fourrure douce. Un petit chiot ! C'est Skye, je crois bien. Poisson. Odeur. Je sens des *fish and chips*. Une femme. Je vois une femme. C'est ma mère ?

Il commence à la décrire, mais d'après ce qu'il dit, ce n'est pas la mère qu'il avait en tant qu'Effacé. Puis sa voix change :

— Maman ? Maman ?

Une voix d'enfant suraiguë, paniquée.

— Tout va bien, Ben, le rassuré-je. Je suis là.

— Qui est Ben ? Je m'appelle Nate. Maman ?

Il s'interrompt.

— Kyla ? reprend-il de sa voix normale. Je me souviens de ma vraie mère !

— Là, tu es en avance sur moi.

— C'est bien, dit le Dr Lysander. Continue ta description.

Il reste silencieux.

— Ben ? insiste-t-elle.

— Oui, je suis toujours avec vous. J'ai des flashes trop rapides pour les décrire. Parfois j'ai l'impression d'être dans ces images, parfois il me semble regarder des photos.

— La mémoire fonctionne comme ça. Très bien, je vais reconnecter les liens les plus profonds, maintenant. C'est une opération délicate. Continue à décrire les choses.

Cette fois, il parle à toute allure : des noms, des lieux, tout se mélange

rapidement, puis...

— Kyla ?

— Oui ?

— On est en réunion de groupe, tu te rappelles ? J'arrive tard. Tu es la nouvelle. C'était la première fois que je te voyais. Une fille magnifique...

Je sais qu'il ne sent pas ma main, mais je serre la sienne plus fort pour retenir mes larmes. Ça marche... Il se souvient aussi de moi.

Puis il pousse une exclamation.

— Une douleur... Oh ça fait mal... Là, sur le côté...

— Oui, tu as une cicatrice. Une blessure à l'arme blanche, dit le Dr Lysander. Et quoi d'autre ? Ben, réponds-moi !

— Non, fait-il d'une voix furieuse. Non !

— Ben ?

Silence.

— Ben ?

Aucune réaction.

— Ben ? essayé-je. Nate ? Tu te sens bien ?

— Épatant... je me sens très bien, merci.

Je soupire de soulagement. Mais d'où lui vient cet accent citadin... De Londres, peut-être ?

— C'est presque terminé, déclare le Dr Lysander.

Peu après, il est débarrassé du scanner, et une infirmière essuie une minuscule goutte de sang sous son nez. On lui a injecté un sédatif. Il va dormir, maintenant.

— Rentre chez toi, Kyla, m'ordonne le Dr Lysander. On va l'emmener en salle de réveil, où il sera surveillé pendant son sommeil. Dans un jour ou deux, nous saurons si l'opération a réussi.

Je secoue la tête en souriant. Je reste près de Ben – ou Nate, peu importe –, car maintenant, il se souvient de moi.

Épilogue

L'été va bientôt se terminer.

Skye bondit devant moi. C'est la seule compagnie que j'ai acceptée pour monter sur les hautes collines de mon enfance. La chienne boite encore un peu, mais ne ralentit pas son allure pour autant.

Cette promenade me permet de réfléchir à ma nouvelle vie. Pendant des années, j'ai consacré mon énergie à découvrir qui j'étais et d'où je venais. Chaque nouvelle révélation démolissait un mur dans mon esprit, mais me fragilisait. J'ai perdu des êtres chers, et d'autres m'ont profondément déçue. Parviendrai-je à tourner la page ?

Tout le monde cherche quelque chose ou quelqu'un – ce qui lui manque pour être vraiment complet. Pourquoi serais-je différente ?

On n'a pas retrouvé Robert Davis, et maman continue ses recherches avec l'aide du SPD – devenu une agence gouvernementale. Mac et Aiden y travaillent à plein temps.

Maman a refusé de se présenter au poste de commandant en chef de la Coalition Centrale, en dépit des nombreuses personnes qui l'y poussaient. Grâce à Gregory, que je vois maintenant de temps en temps (c'est quand même mon grand-père !), la plupart des changements se sont faits sans heurts.

Selon lui, il y a deux sortes d'individus : ceux qui sont faits pour exercer le pouvoir mais qui n'en veulent pas, et ceux qui veulent le pouvoir mais n'ont pas les capacités nécessaires pour l'exercer. Il n'a pas précisé dans quelle catégorie il se rangeait. En tout cas, le nouveau chef du gouvernement a l'air compétent.

La paix semble rétablie. L'ordre aussi. Doc et ses amis sont encore là pour veiller à ce que les institutions respectent les règles de la démocratie. Nous pouvons donc croire en l'avenir.

Cependant, notre quotidien a bien changé, et certaines nouveautés me semblent déjà nuisibles, depuis l'ouverture de nos frontières. Ainsi, nous sommes devenus dépendants d'Internet, et les appareils portables de toutes sortes permettent de harceler quelqu'un de jour comme de nuit. Des

touristes du monde entier sont venus en masse constater ce qui est pour eux une aberration : notre ignorance des nouvelles technologies. Mon grand-père dit que cela a joué un rôle dans notre libération : nous sommes un nouveau marché providentiel pour leurs jouets !

Grâce à l'abrogation des lois limitant les droits des jeunes, je partage maintenant un appartement à Keswick avec Madison. Comme Len le soupçonnait, Astrid l'avait fait enfermer dans la prison de la mine d'ardoises. Elle a été relâchée avec tous les autres prisonniers retenus illégalement. Finley, parti se cacher peu après mon départ de Keswick, est revenu. Grâce à lui, Madison va mieux de jour en jour. Espérons que son incarcération ne sera bientôt pour elle plus qu'un lointain souvenir.

Je vais voir Stella une ou deux fois par semaine. Une confiance fragile a commencé à s'établir entre nous. Elle a beaucoup de mal à se remettre de ce que sa mère lui a fait, et regrette de s'être trompée à ce point sur mon père. Je suis toujours la personne la plus importante de sa vie. Cependant – ou à cause de cela – elle n'a pas compris mon refus de laisser le Dr Lysander tenter de me rendre la mémoire.

La vérité, c'est que je ne veux plus qu'on touche à mon cerveau.

Pour l'instant, je travaille aux Parcs avec le nouveau guide chargé de surveiller les sommets – Len est mort en combattant les partisans d'Astrid. Savoir que ces montagnes immémoriales me survivront me procure une grande paix. C'est d'ailleurs la raison qui m'a poussée à revenir à Keswick. Ici, je peux réfléchir à ce qui m'est arrivé sans perdre pied.

Un jour, peut-être, je reprendrai mes études pour enseigner les arts plastiques, comme Gianelli. Mais pas maintenant. Voir ces petits visages heureux me bouleverse depuis qu'on a découvert les orphelins de Cumbria exécutés par les vils serviteurs d'Astrid. Ils ne voulaient pas laisser de trace de leurs expérimentations, mais on les a arrêtés avant qu'ils aient pu détruire les cadavres.

La petite Edie a survécu, car Ben n'avait pas révélé où elle se cachait. Le jour du massacre, apprenant ce qui se passait au College, sa mère l'avait emmenée sans perdre une seconde. J'ai été leur rendre visite. « Tu peux garder Murray, m'avait dit la fillette. Tu es plus seule que moi. »

Si Ben ne m'avait pas menti pour Edie, j'aurais aimé qu'il soit aussi sincère par la suite. Une fois sorti de l'hôpital, il m'a avoué avoir commis des crimes graves avant d'être Effacé. Aussi graves que ceux qu'il a plus tard perpétrés à All Souls College. « La seule époque où j'ai été heureux, m'a-t-il dit, c'est en tant qu'Effacé. »

Quelques jours plus tard, il a volé une voiture et a disparu. Personne ne sait où il est allé. En tout cas, il est clair qu'il ne veut pas être avec moi.

Pourquoi ai-je tant cru en lui ? Le fait d'avoir été Effacée n'avait jamais pu me rendre capable de tuer. Je m'étais battue et défendue, c'est tout. Or Ben avait été d'une violence inouïe. Certes, les Lords lui avaient fait subir une sorte de lavage de cerveau – mais il avait déclenché et mené

le massacre d'All Souls College jusqu'au bout. Cela en disait long sur sa vraie nature...

Grâce au bénéfice du doute sur les manipulations dont il avait été l'objet, le Dr Lysander ne l'a pas fait arrêter. Parfois, je me demande s'il m'a vraiment aimée, ou si ce n'était qu'une illusion depuis le début. Oui, sans doute, lorsque nous étions de jeunes Effacés innocents. Avant que mes souvenirs ne me reviennent, que les Lorders s'emparent de lui et que le Dr Lysander lui rende son passé, nous avons eu ce vrai moment de bonheur – du moins pour moi. Le chagrin qu'il m'a causé en est la preuve.

Quand je vois Finley avec Madison, je me dis que l'amour durable est possible. Pas pour moi, cependant. Du moins pour l'instant. La dernière leçon que m'ont donnée les Lorders, c'est qu'il n'y a pas de deuxième chance.

J'ai choisi Ben alors qu'il appartenait déjà à mon passé. Aiden avait raison. Avec lui, j'avais la nostalgie d'un paradis perdu. Le bref moment de partage que nous avons connu n'avait aucun avenir.

Et puis, il ne m'a jamais manqué comme Aiden me manque.

J'arrive enfin à ma destination : la prison de la mine d'ardoises. Astrid en est la seule prisonnière, maintenant. Derrière le bâtiment, des fleurs décorent les tombes anonymes. Une mince bâche recouvre encore la masse du mémorial qui sera révélé tout à l'heure lors d'une cérémonie officielle. Maman est ici, avec Stella, le Dr Lysander et Gregory, entourés des survivantes récemment libérées. Malgré les marques de leur épreuve, elles semblent frémissantes d'une joie nerveuse, grisées de liberté. Il y a aussi les familles et les amis, comme nous, de celles qui ont laissé leur vie dans cet endroit sinistre.

Soudain, je retiens mon souffle tant ma surprise est grande. Aiden est là ! Il s'avance vers moi et me prend dans ses bras.

Nous restons longtemps enlacés, silencieux.

La cérémonie commence. Gregory a tenu parole : il a retrouvé sa fille. En fait, elle est morte quelques semaines après ma naissance, de causes naturelles. Si on peut appeler naturelle la mort causée par une infection non soignée après un accouchement. Mais c'était peut-être pour elle le seul moyen de fuir une vie trop dure.

J'aimerais pourtant croire qu'elle serait restée près de moi si elle avait pu.

On nous demande une minute de silence. Elle se prolonge. Personne n'a envie de bouger. Il y a une inscription sur le mémorial : *À celles à qui on a causé bien plus de tort qu'elles n'en ont fait.*

Dans l'une des tombes repose la mère que je n'ai jamais connue. Et me voilà entre mes deux mères adoptives, bien vivantes, elles.

Une sensation me fait soudain tourner la tête. Quelqu'un me regarde.

Une femme maigre, voûtée, le teint cendré, avec l'expression déterminée d'une survivante. Elle me fait signe de la rejoindre.

— J'étais là quand tu es née, me souffle-t-elle. Sam refusait de dire qui était le père, mais quelles options y a-t-il, en prison, quand les seuls hommes que nous côtoyons sont nos gardiens ?

Elle me regarde longuement puis se penche vers mon oreille :

— Je sais quel nom ta mère t'a donné, chuchote-t-elle comme s'il s'agissait d'un secret.

Il m'a fallu du temps pour habiter pleinement ce nom.

Je l'ai fait vraiment mien lorsque le soleil a fait fondre la glace d'un autre hiver pour laisser s'épanouir les fleurs sauvages du printemps.

Je sais que la vie est faite de joies et de douleurs. Que lorsque de soudaines et violentes averses assombrissent le ciel, le soleil finit toujours par revenir. Je le sais parce qu'après toutes ces épreuves, Aiden marche à mon côté, et que Skye bondit autour de moi. Je le sais et je l'accepte.

Ma mère, Samantha, a dû être une femme étonnante. Elle est au centre d'un maelström qui a eu des conséquences incommensurables : son père, rongé du remords de ne pas lui avoir pardonné, s'est enfermé dans un rôle intransigeant, aveugle à ce qui se tramait autour de lui. À cause du chagrin ressenti à sa disparition, le Dr Lysander a inventé l'Effacement, pour empêcher que d'autres jeunes gens ne soient exécutés – une invention qui a été pervertie malgré elle.

Sam elle-même a été emprisonnée pendant des années dans cet endroit horrible. Je n'ose même pas imaginer ce qu'elle a pu vivre...

Et pourtant, elle a pensé à me donner un prénom qui permet de cicatriser toutes ces blessures et de ne plus souffrir des années perdues.

Après les multiples identités de mon enfance, je peux enfin entrer dans l'âge adulte sous ma véritable identité. Avec le temps, mes plaies intérieures guériront, elles aussi. Grâce à ma nouvelle relation avec Aiden.

Parce qu'en réalité, il existe bien une deuxième chance pour chacun de nous.

Voilà le cadeau que m'a fait ma mère : elle m'a appelée *Hope*.

Espérance.

Remerciements

Écrire une trilogie – et publier un livre par an –, c’est vraiment entrer dans un maelström !

Je dois donc remercier tout spécialement mon agent, Caroline Sheldon : sans elle, rien de tout ceci n’aurait jamais pu se réaliser.

Un grand merci aussi à mes deux maisons d’édition de chaque côté de l’Atlantique – particulièrement à Megan Larkin et Rosalind Turner d’Orchard Books au Royaume-Uni, et à Nancy Paulsen et Sara Kreger de Nancy Paulsen Books, aux États-Unis.

Merci à Erin Johnson de m’avoir fait visiter Oxford et ses différents *colleges*, ainsi qu’au gardien de Magdalen College. Devant mon désespoir de ne voir aucune cour intérieure depuis la tour Magdalen, il m’a suggéré l’alternative de la tour de l’église Sainte-Marie et d’All Souls College.

Merci à mes premiers lecteurs, Amy Butler Greenfield et Jo Wyton, ainsi qu’à tous mes collègues écrivains, notamment ceux de la Society of Children’s Book Writers and Illustrators.

Il paraît que se confesser rend l’âme plus belle, alors il est temps pour moi d’avouer la vérité sur le choix des noms de mes personnages. Certains d’entre vous sont au courant car j’ai déjà organisé plusieurs concours sur le sujet, ce qui a donné Katran dans *Fracturée*, et Madison et Finley dans *Brisée*.

Mais ce que vous ignorez sûrement, c’est que beaucoup de mes personnages portent les noms de mes amis, surtout ceux de ma liste Facebook.

Je commencerai par les animaux. Souvent, ils ont vraiment existé ! Ainsi, Skye était la chienne de mon amie Karen Murray. Si, malheureusement, Skye est morte avant la parution d’*Effacée*, j’ai décrit son caractère le plus fidèlement possible. Sebastian était aussi un vrai chat – celui de mes parents, qui en avaient deux, Damian et Sebastian. Dans mon livre, le caractère du chat correspond plutôt à celui de Damian mais, au fur et à mesure que j’avançais dans l’histoire, j’ai préféré l’appeler Sebastian. Quant à Pounce, dans *Brisée*, c’est un des chats de ma sœur...

Venons-en aux personnes, maintenant. Dans la réalité, celles-ci n'ont rien en commun avec mes personnages, sauf indication contraire. Ainsi, j'ai nommé Ben d'après Benjamin Scott, parce que ce dernier est très souriant. Hatten – le pseudo de Nico lorsqu'il est prof de lycée – ressemble au nom de Caroline Hooten car en anglais le verbe *hoot* signifie « ululer », et ce nom me fait penser aux chouettes, comme celle qu'a sculptée la mère de Ben dans le premier tome. J'ai changé l'orthographe au fil de l'écriture. Sans le savoir, Nick Cross a donné son nom à Nico. Sandra, la mère attribuée à Kyla, porte le prénom de ma sœur, et ce personnage lui ressemble beaucoup. Enfin, Stella vient de Stella Wiseman, et Astrid vient d'Astrid Holm.

Impossible bien sûr d'oublier Murray, car c'est mon propre ours en peluche !

Vous voyez, il y a plus d'une façon de voir votre nom apparaître dans un de mes livres. Ma page sur Facebook est TeriTerryAuthor. Alors si vous cliquez sur « J'aime », on ne sait jamais...

Vous pouvez aussi me trouver sur TeriTerryWrites sur Twitter et Tumblr, et sur mon site Internet, teriterry.com.

Merci aux fans de cette trilogie, aux lecteurs, aux blogueurs, et à tous ceux et toutes celles qui ont écrit des critiques de mes livres. Leur soutien a été plus que fantastique.

Merci aussi à Graham, l'homme le plus patient et le plus compréhensif qui soit. Vivre avec un auteur peut parfois être éprouvant, mais il n'a jamais perdu son calme.

Et enfin, un grand merci à Banrock, à Murray, et à tous ceux et celles qui m'ont inspirée !

À propos de l'auteur

Teri Terry a vécu en France, au Canada, en Australie et en Angleterre. Elle y a résidé à d'innombrables adresses, et y a glané au passage trois diplômes, quelques passeports et un nom très original. Elle a exercé les métiers les plus divers, dont ceux de scientifique, d'avocate, d'optométriste. En Angleterre, elle a travaillé dans des écoles, des bibliothèques et une association caritative de livres audio. Les sentiers et les canaux du Buckinghamshire, où elle vit maintenant, ont beaucoup inspiré les paysages de la trilogie d'*Effacée*.

Elle déteste les brocolis, adore les chats et a finalement décidé ce qu'elle veut faire quand elle sera grande.

Venez lui dire bonjour sur Twitter : @TeriTerryWrites

Visitez sa fan page sur Facebook : TeriTerryAuthor

Site Web : <http://teriterry.com/>